

VOYAGE  
DANS LES  
PAYS ALLEMANDS

SUISSE — TYROL — AUTRICHE  
BAVIÈRE — GRAND-DUCHÉ DE BADE

PAR  
GUSTAVE CLAUSE

Ouvrage illustré de 66 photogravures

D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR

---

PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE & Co  
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1835

205 45









VOYAGE  
DANS LES  
PAYS ALLEMANDS

1354467



---

COULOMMIERS. — TYPOG. P. BRODARD ET GALLOIS

---

VOYAGE  
DANS LES  
PAYS ALLEMANDS

SUISSE — TYROL — AUTRICHE  
BAVIÈRE — GRAND-DUCHÉ DE BADE

PAR  
GUSTAVE CLAUSSE

Ouvrage illustré de 66 photogravures

D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR



PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE & C<sup>ie</sup>  
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—  
1886

Tous droits réservés.

*Rh 437*



90/5742



# VOYAGE

DANS LES

## PAYS ALLEMANDS

---

### CHAPITRE PREMIER

#### SUISSE



J'AVAIS vingt ans lorsque je visitai pour la première fois avec un de mes amis la vallée de Chamounix et l'Oberland. Nous étions l'un et l'autre bien portants, lestes et dispos, prêts à tout voir et à tout admirer. Depuis, les hasards de mes voyages ne m'ont jamais ramené aux environs du mont Blanc; mais j'avais conservé de ce merveilleux coin du monde et des excursions que nous y avions faites, des souvenirs que je croyais parfaitement exacts. Le plaisir que j'ai toujours éprouvé à me rappeler cette époque de ma vie où, quittant les bancs du collège, je contemplais émerveillé cette splendide nature, me représentait sans doute ces beautés plus merveilleuses encore qu'elles ne sont réellement.

Je refais aujourd'hui la même route, je revois les mêmes endroits. Mais combien d'années, hélas! se sont écoulées depuis cette première course.

Le mont Blanc et la vallée de Chamounix sont bien les

mêmes que j'ai dû voir dans ma jeunesse; ils m'ont cependant paru, l'un moins élevé, l'autre plus étroite; l'aspect m'en a semblé moins imposant; j'en ai plus aisément mesuré l'étendue. Le colosse m'a semblé moins gigantesque. Peut-être que mon œil, exercé par une longue expérience, se rend-il compte maintenant plus exactement des distances, et n'est-il plus, comme autrefois, environné de cette fine vapeur d'émotion, semblable à celle qui vient, au lever d'un beau jour, adoucir les contours et envelopper les espaces.

Cette vallée célèbre n'en reste pas moins un des sites les plus remarquables que j'aie vus de ma vie.

Pour y arriver, en venant de Genève, on traverse Bonneville, sous-préfecture riante et gaie; la diligence s'arrête pour relayer sur une jolie place plantée de beaux arbres. Cluses, que l'on rencontre ensuite, n'a de remarquable que son école d'horlogerie. Mais à Sallanches il faut faire halte : d'abord pour déjeuner, car il est midi et l'air des Alpes commence à aiguïser l'appétit, mais surtout pour contempler dans son entier développement la chaîne du mont Blanc. C'est un panorama splendide.

On entre dans la vallée par le défilé de Saint-Gervais, en passant au pied du glacier des Bossons. Que tout cela est changé depuis ma première visite! les quelques maisons qui entouraient l'antique prieuré et l'auberge en forme de chalet, sont devenues de splendides hôtels et de luxueuses boutiques où l'on vend le *Dernier cri du Sport alpestre*. Le village est une ville enrichie par le commerce des beautés de la nature, marchandise peu coûteuse à établir. Le roi du pays, c'est le Club Alpin.

Il m'est impossible de regarder le mont Blanc sans penser à ces courageux pionniers qui, les premiers, osèrent en escalader la cime : à Saussure, à sa scientifique et périlleuse ascension de 1787, à Jacques Balmat, qui, le premier de tous, gravit le sommet, et à mon père, intrépide voyageur dans sa

jeunesse, qui en 1827 fit l'ascension complète. Il a souffert beaucoup, n'a rien pu voir à cause du brouillard qui environnait la cime (c'est ce qui arrive le plus souvent), et s'est refusé à signer le procès-verbal d'ascension, ne voulant pas encourager ainsi d'autres malheureux à se lancer dans une pareille aventure. Son expérience m'a servi; une fois n'est pas coutume. Je ne suis jamais monté au mont Blanc.



Vue générale du mont Blanc.

A présent il n'est pas rare de voir des femmes accompagner leur mari, des sœurs accompagner leurs frères dans cette excursion autrefois si pénible; le chemin est devenu plus facile, mais l'état de l'atmosphère au sommet permet bien rarement de jouir du merveilleux panorama que l'on est venu admirer.

Un très bel hôtel, installé au Montenvers, peut servir de première étape, et des chalets aussi confortables que possible ont été construits à deux autres points plus élevés de la route. Néanmoins, un des domestiques de notre hôtel avait fait l'ascension quelque temps avant notre passage; il avait eu un pied gelé et n'était pas encore remis : ce qui prouve que l'on peut encore y attraper une foule de choses désagréables et qu'il faut prendre des précautions.



Il y a deux routes qui passent de Chamounix en Suisse, celle du col de Balme, la plus belle, la plus sauvage, mais inaccessible aux voitures, et celle de la Tête-Noire. C'est cette dernière que nous avons suivie.



Route de la Tête-Noire.

Nous n'eussions trouvé autrefois, pour faire le trajet, qu'un char, espèce de véhicule très étroit dans lequel on est assis de côté ; mais, grâce au progrès, on nous amène une très bonne américaine, attelée de deux grosses juments mulassières.

Après avoir côtoyé l'Arve jusqu'à sa source, passé devant la Mer de Glace, spectacle vraiment splendide, nous commençons à gra-

vir le col de Valorsine, en face de la magnifique Dent du Buet, puis nous descendons dans le défilé de la Tête-Noire. Le torrent court à des profondeurs inouïes. La route — est-ce une route ? je devrais plutôt dire le balcon — est bien souvent suspendue au-dessus de l'abîme, portée sur quelques sapins qui font arcs-boutants ; elle est faite de madriers et de planches comme un tablier de pont. La montagne est suspendue au-dessus de nos têtes. Certainement notre équipage, vu de loin, doit faire l'effet d'une mouche se promenant sur

cette immense muraille. Nous arrivons ainsi à l'auberge de la Tête-Noire. Le chalet à volets verts est situé auprès d'une grosse roche qui surplombe la gorge. On a ingénieusement établi à son sommet une plate-forme à laquelle on monte par un escalier de bois, et l'on y trouve des tables, des chaises et des mâts ornés de banderoles et de pavillons. Cela a tout l'air d'un café chantant, le torrent se charge de la musique.



Bourg de Trient.

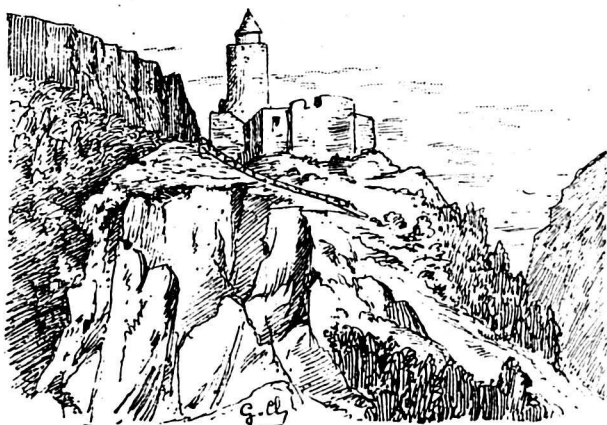
Voilà ce que devient la Suisse sous l'influence des peuples d'outre-mer qui l'ont envahie.

La route fait un coude brusque sur la droite et nous entrons dans la vallée de Trient, bourg assez important situé au milieu des glaciers et des hautes cimes couvertes de neiges éternelles. C'est fort joli en été, par le soleil radieux d'un beau mois de septembre; mais, lorsque l'on songe à la vie de ces braves gens en hiver, séparés du monde entier pendant six mois, « cela fait froid rien que d'y penser ».

C'est à Trient que viennent aboutir les chemins de Mar-

tigny et du col de Balme : de là, par un lacet d'une rapidité incroyable, la route monte au col de la Forclaz, du haut duquel on embrasse dans tout son ensemble le Valais et la magnifique ceinture de montagnes qui l'entoure ; c'est un panorama de toute beauté et une des plus belles vues de montagnes qui existent au monde.

Nous descendons à Martigny par un chemin épouvantable, espèce de lit de torrent dans lequel nous sommes obligés de



Château de la Bâtie.

mettre plusieurs fois pied à terre. Notre véhicule résiste à tout, et nous arrivons sains et saufs, mais harassés, à l'hôtel Clerc.

Martigny se divise en deux parties, le bourg et la ville proprement dite. L'église possède des portes en bois sculpté assez remarquables. Les habitants sont généralement laids ; les femmes se coiffent d'une espèce de chapeau orné d'un large ruban, qui, sans être joli, ne manque pas d'une certaine originalité. On retrouve cette coiffure dans tout le Valais.

Le château de la Bâtie, qui domine la ville, construit par Pierre de Savoie, devint la propriété des évêques de Sion ; la Dranse, affluent du Rhône, coule à ses pieds. D'après de téné-



breuses histoires, il fut le théâtre de plusieurs crimes auxquels ces prélats ne furent point étrangers.

Le chemin de fer qui passe à Martigny vient de Genève en côtoyant le lac sur la rive française, puis traverse tout le Valais en longeant le Rhône jusqu'à Brieg. Il passe à Sion, capitale du Valais, ville d'un aspect très pittoresque, construite sur deux rochers; sur l'un s'élève la cathédrale, sur l'autre l'ancien château des évêques, qui n'est plus qu'une ruine. La mauvaise réputation qui les a précédés à la Bâtie se trouve ici pleinement établie par l'histoire. Ils n'étaient, en réalité, que de puissants seigneurs d'humeur fort belliqueuse, portant le casque et l'épée, et s'en servant trop souvent pour que ce genre de vie ait pu s'accorder avec le caractère religieux dont ils étaient revêtus.

Au delà de Sion, on remarque des espèces de tertres de rocher, qui s'élèvent du fond même de la vallée; le sommet en est généralement occupé par un prieuré ou par les ruines de quelque château fort. Le chemin de fer s'arrête à Brieg, comme je l'ai dit. Va-t-on percer la montagne et ouvrir une nouvelle voie de communication avec l'Italie? La question est complexe et la réponse douteuse. Outre de très grandes difficultés techniques et le percement d'un tunnel de 12 000 mètres, ce travail coûterait une somme considérable que ni l'Italie, ni la Suisse, même avec l'aide de capitaux français, ne voudraient s'engager à payer en ce moment. Quoi qu'il en soit, aucun voyageur devant prendre cette route, en été du moins, ne voudra, pour gagner quelques heures, sacrifier les merveilles qu'offre ce beau passage, l'un des plus splendides qui existent au monde.



Le cocher Salupio.

Brieg se trouve placé entre le bas et le haut Valais; dans le premier, on parle français et italien; dans l'autre, c'est l'allemand qui domine ou plutôt un patois indéchiffrable, qu'il est impossible de comprendre.



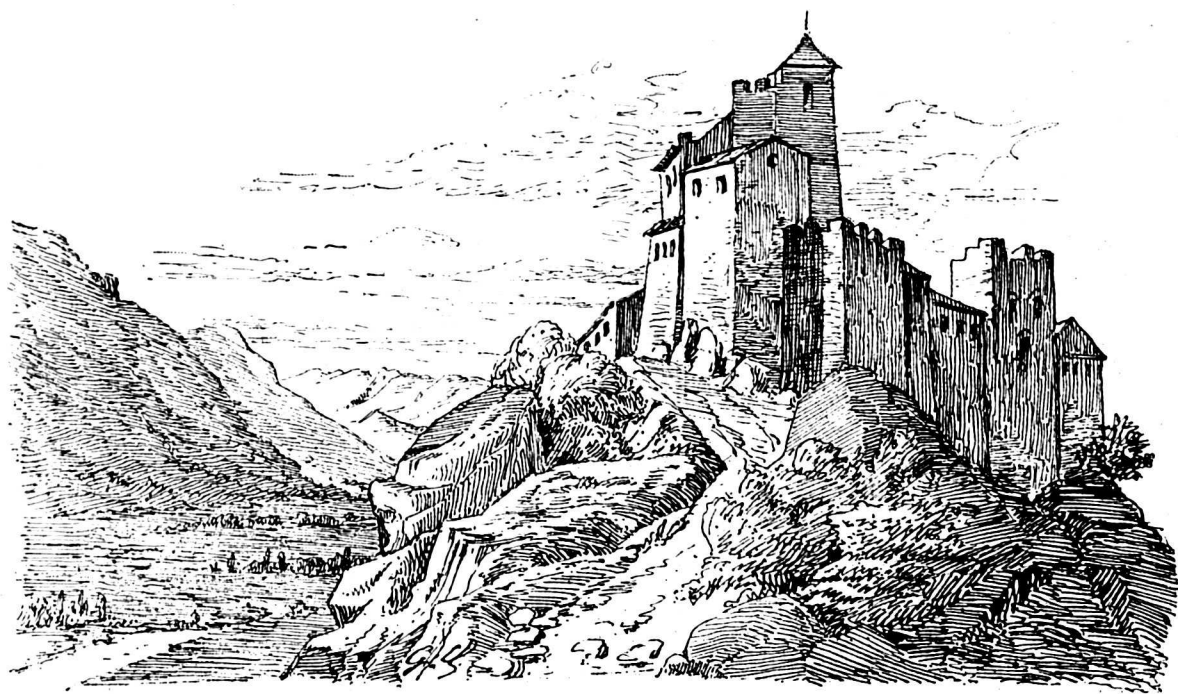
Coiffure de femme du Valais.

Nous devons y trouver une bonne voiture, retenue par télégramme, mais le cocher était parti sans s'occuper de nous. Il ne restait qu'une grande guimbarde attelée de quatre rosses et conduite par une espèce de nain, gros, court, noir, crépu et sale, Italien et surnommé par nous « Salupio ». Force nous fut, pour ne pas perdre notre temps, de nous arranger de notre mieux dans ce vieux voiturin, et nous voilà en route.

Le Rhône devenu torrent bouillonne, bondit, tantôt coule en cascade, tantôt s'enfonce à des profondeurs qui le font disparaître à nos yeux. Par une ascension des plus raides, le chemin s'élève en lacets jusqu'à une vallée supérieure, au milieu de laquelle se trouve le bourg de Viesch. C'est un ramassis de chalets dominés par une église. Nous y passons la nuit, dans un hôtel médiocrement confortable, bercés par le grondement du torrent qui coule devant nos croisées.

Le lendemain nous montons toujours, mais à travers de ravissants bois de pins et de bouleaux, et vers midi nous atteignons le fond de la vallée. Puis, par un coude brusque, à gauche, le torrent s'enfonce dans une gorge profonde; la route s'élève encore, traverse une espèce d'éperon de rocher qui la surplombe, et débouche en face du glacier du Rhône.

Quelle stupéfaction! Ce que je vois s'éloigne tellement de



Ancien château de Sion.



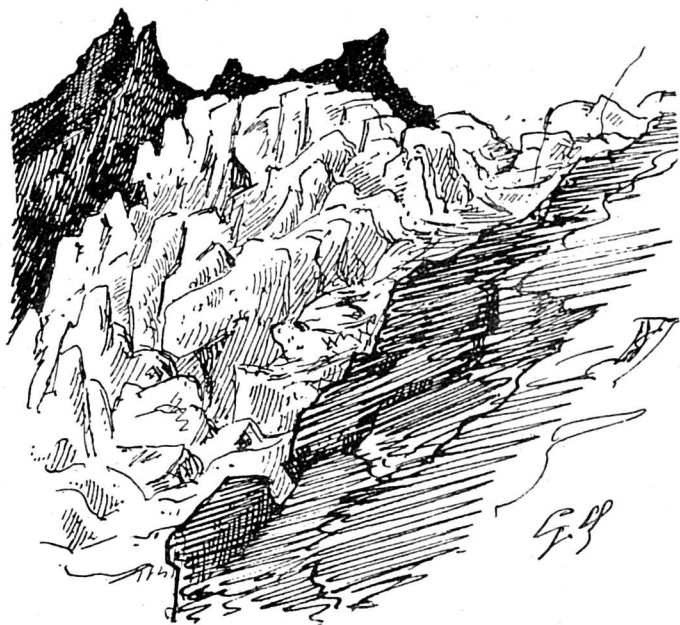
mes souvenirs, que j'ai dû demander des explications à un guide du pays, et voici ce qui s'est passé depuis mon dernier voyage. Le glacier a reculé de plus d'un kilomètre, l'immense dôme surbaissé qui en forme la partie inférieure



Route du glacier du Rhône.

a diminué de moitié, et, chaque année, on constate la persistance de cette marche rétrograde, d'à peu près 70 à 100 mètres par an. Le glacier fond, et pendant la promenade que j'ai faite sur cette énorme croûte et dans les crevasses où l'on peut pénétrer, j'entendais couler l'eau tout autour de moi. Le glacier est-il appelé à disparaître? je ne le crois pas, car sa partie supérieure est un amoncellement de blocs de glace

gigantesques dégringolant les uns sur les autres, qui se prolonge au sommet de la montagne sur une étendue que l'on évalue à près de neuf lieues. Le glacier reviendra donc repren-



Partie supérieure du glacier du Rhône.

dre possession de son lit primitif, et c'est un phénomène naturel déjà observé, que cette oscillation des glaciers tantôt en avant, tantôt en arrière.

Du haut de la Furka, la vue embrasse toute la chaîne du Valais; cette succession de pics éclatant au soleil d'une blancheur éternelle, est un splendide tableau.

La descente du côté d'Hospenthal est triste et aride; des torrents se précipitent à travers le chaos des rocs dénudés. Ce morne paysage n'est animé que par la présence de quelques maigres troupeaux et le vol des aigles qui planent dans ces solitudes. Nous traversons, à la tombée de la nuit, l'ancienne



petite ville d'Hospenthal, au pied du Saint-Gothard, pour arriver au superbe hôtel Bellevue à Andermatt.

Nous allons le lendemain matin jusqu'à la chute de la



Pont du Diable.

Reuss et au pont du Diable qui la franchit par une arche d'une extrême hardiesse. La vieille route qui passait sur l'ancien pont est aujourd'hui impraticable, mais elle donne

encore bien une idée de ce qu'étaient ces chemins périlleux d'autrefois, par lesquels passaient cependant nos armées pour aller conquérir l'Italie.

Au retour de cette petite course, nous gravissons l'Oberalp, pour passer dans la vallée du Rhin. La montagne est aride et



Pont suspendu construit en sapins.

nue; il n'y pousse aucun arbre. Tout en haut, vers le col, un assez grand lac sert de réservoir aux eaux qui s'écoulent des pics environnants; les gens du pays trouvent sur ses bords la tourbe, dont ils se servent pour se chauffer. C'est dans ce lac que le Rhin prend sa source; les eaux claires et bleues qui s'en écoulent donnent naissance à un torrent qui prend immédiatement le nom de Rhin. Je n'y ai remarqué aucun des mille roseaux dont parle le bon Boileau. L'autre Rhin, car il y en a deux, part d'un point plus rapproché du sommet

du Saint-Gothard et s'écoule dans une vallée parallèle à celle que nous suivons, pour venir se réunir à Reichenau.

Notre première station fut à Dissentis, joli village accompagné d'un fort bon hôtel où l'on mange des truites exquis, tout en contemplant un superbe panorama.

Nous atteignons la petite ville d'Ilanz, pour dîner, après avoir fait une promenade charmante à travers une vallée riche et pittoresque, égayée par de nombreux vergers et des cultures de lin qui sont une des principales richesses du pays. Sur cette route nous avons rencontré le premier pont suspendu construit en



Route, vallée du Rhin.

sapins que nous ayons encore vu. Il franchit un ravin d'une profondeur considérable. La hardiesse de ce genre de constructions est telle, qu'elle ne semble pas devoir supporter le poids de la voiture qui doit passer dessus; on s'y fait à la longue.

Après Ilanz, la vallée n'est plus qu'une gorge étroite, où

le Rhin coule en torrent, entre des murailles verticales de plusieurs centaines de mètres de hauteur. La route est obligée de s'élever latéralement et de contourner une vallée dominée par d'énormes rochers, formés d'une espèce de cendre friable et délitable à la pluie. Aussi les avalanches y sont très fréquentes. A chaque instant nous en voyons des traces, et l'on est obligé de protéger la route par des galeries et des toits, qui peuvent servir d'abris aux voyageurs. Peu après, nous traversons une forêt de sapins, dont une grande partie est renversée; les arbres sont arrachés et couchés, les racines en l'air, tous dans le même sens. Ce bouleversement est le résultat d'une trombe qui a traversé l'Europe vers la fin du mois d'août, et qui a pris naissance dans les mers de l'archipel de la Sonde, où elle a fait d'épouvantables ravages.

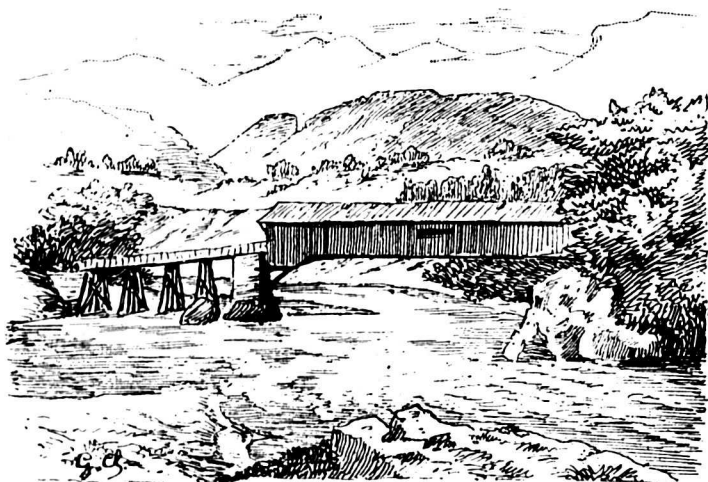
Reichenau est une petite ville propre et très coquettement située sur un rocher contre lequel viennent se briser les eaux des deux Rhin. Ils sont bien d'égale importance, et aucun d'eux ne peut avoir plus de droit que l'autre à donner son nom au magnifique fleuve qui va traverser maintenant tant de superbes contrées. En leur donnant le même nom, on leur a concédé à chacun cette gloire. La route franchit le fleuve sur un beau pont métallique d'une seule arche. C'est le seul que nous ayons rencontré dans ces montagnes.

Vers la fin du siècle dernier, se présentait à l'école dirigée par M. Jost à Reichenau un jeune homme demandant à être reçu comme professeur. Il fut admis et eut à diriger les classes de littérature française et de mathématiques. Il se faisait appeler M. Chabot. Ce jeune professeur était le duc de Chartres, Louis-Philippe d'Orléans, qui devait, après avoir porté la couronne de France, aller tristement mourir en exil.

En arrivant à Coire, nous sommes heureux de trouver à l'hôtel Steinbock l'hospitalité la plus confortable que l'on puisse imaginer. La ville est, du reste, parfaitement insignifiante. Sauf

quelques vieilles murailles et deux portes protégées par des tours qui faisaient partie des anciens remparts, je n'y ai rien vu de remarquable.

Notre pauvre cocher « Salupio », de mine peu avenante, nous avait cependant fait traverser sans accident ces routes périlleuses, et avait amené jusqu'au bout, miracle de ménage-

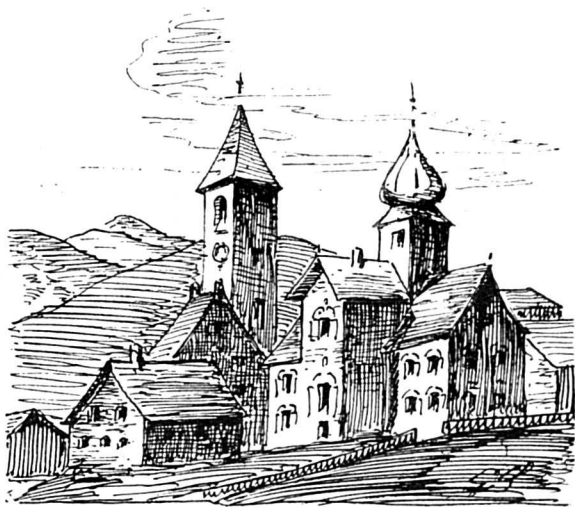


Reichenau, confluent des deux Rhin.

ments, ses quatre rosses et son équipage sains et saufs. Il ne devait pas nous mener plus loin. Nous remplaçons le vieux *legno* par une superbe calèche nouveau style, d'un beau bleu, traînée par quatre chevaux gris élégamment pomponnés de queues de renard et conduits par le cocher « Pschutt ». En le voyant bien campé sur son siège, la moustache en croc, tenant à la main un superbe fouet au manche écarlate, nous n'avons pas hésité à lui décerner ce nom tout à fait à la mode; de plus, il était Allemand.

Nous quittons Coire par une pluie battante, mais bientôt le soleil se montre, et au bout de deux heures d'une montée

assez raide, dans un joli pays, nous arrivons pour déjeuner à Parpan, village situé au point culminant de cette première chaîne de montagnes. A la descente, nous traversons Lenz, ville noire et sale, où nous quittons la grande route de la Basse-Engadine, laissant à notre droite, au fond d'une gorge, Tiefenkasten, la ville la plus importante du pays. Nous

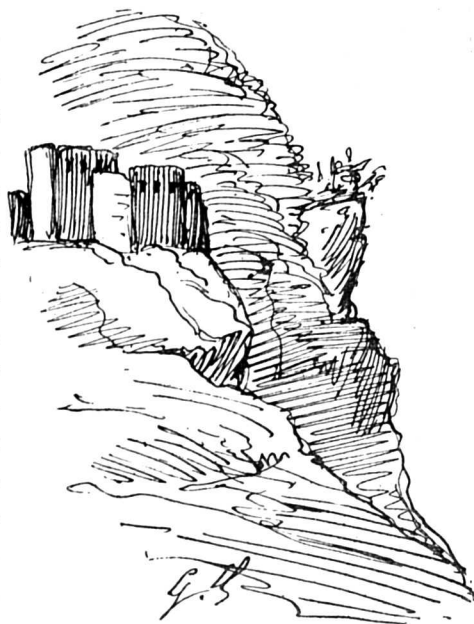


Village de Parpan.

passons à Brienz, auprès des ruines du premier château fort que nous ayons rencontré sur ce versant des Alpes. Je le note, car il est le premier anneau d'une chaîne, le premier numéro d'une nomenclature nombreuse, qui va se dérouler à nos yeux, à travers les grandes vallées de la Suisse et du Tyrol, jusqu'aux plaines de la Lombardie. Les uns ont conservé à travers les âges des noms que l'histoire a déjà consignés; à d'autres se rapportent des légendes que nous tâcherons de rappeler; d'autres ne sont plus que les témoins des siècles passés, tristes débris ne rendant plus d'écho quand on les interroge, mais restés encore debout pour prouver que le

démon de la destruction a plané jusque dans ces vallées solitaires.

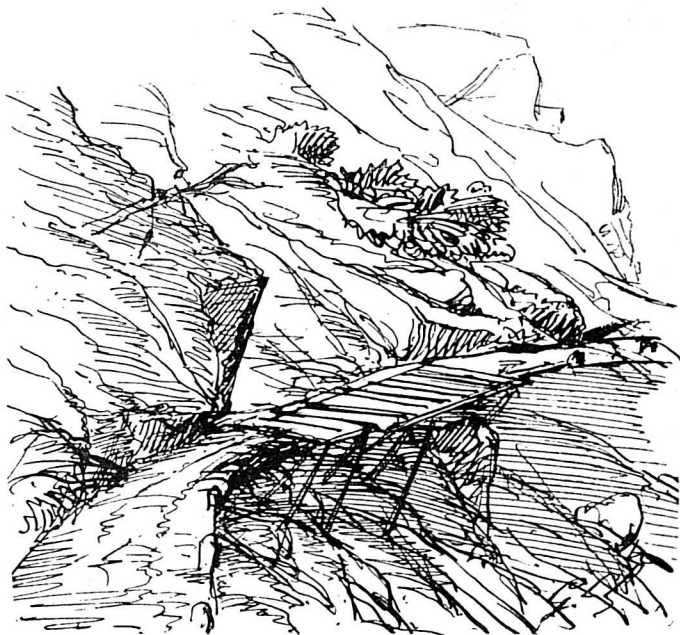
A Wiesen on commence à descendre dans la magnifique gorge de Langwies, où se trouvent rassemblées toutes les beautés terribles de la montagne : murailles à pic, torrents, cascades d'une hauteur considérable, galeries et chemins d'avalanches, végétation splendide : rien n'y manque. La route avait été emportée peu de jours avant notre passage, et n'était pas encore rétablie. Aussi nous dûmes franchir le mauvais pas sur une espèce de plancher volant, soutenu au-dessus de l'abîme par quelques sapins posés en forme de chevalets. J'avoue que notre bel équipage nous parut bien un peu lourd pendant le passage, et qu'arrivés de l'autre côté nous nous sentîmes le cœur plus léger.



Ruines du château de Brienz.

A Davos, nous faisons halte pour coucher. Les quelques chalets qui formaient à eux seuls le village, il y a quelques années, ont été remplacés par de somptueux hôtels, des villas confortables et un magnifique Kurhaus. Les Anglais y sont en grande majorité, je pourrais presque dire les seuls habitants. Chaque hôtel a son pasteur, et l'on y fait son salut tout en se

réchauffant aux rayons du soleil, reflétés par les glaciers d'alentour. L'Anglais, qui est avant tout Anglais, Anglais de formes, Anglais d'allures, Anglais d'habitudes, se trouve partout chez lui. Il ne prend pas les usages du pays où il se trouve, il l'anglicanise, c'est plus commode. Tout endroit sur terre un peu



Route enlevée par une avalanche.

joli, où le soleil laisse tomber en hiver quelques-uns de ses chauds rayons, est sûr de voir arriver tôt ou tard sa colonie d'Anglais. Si je n'avais constaté qu'il y a énormément d'Anglais en Angleterre, je croirais volontiers que la reine Victoria erre désolée sur des rivages solitaires, et règne sur un désert.

Davos est donc une ville anglaise et une station d'hiver à la mode; nous la quittons néanmoins le lendemain de notre arrivée, pour gravir le col de la Fluela. C'est un passage



peu fréquenté, mais qui ne le cède aux cols les plus célèbres ni par la magnificence des montagnes, ni par la sauvagerie imposante de la route. Le col est à 2405 mètres, c'est-à-dire plus haut que le Saint-Gothard et le Simplon. Nous traversons sur une assez grande longueur les neiges éternelles, et nous y gelons, malgré une marche vigoureuse, fouettés au visage par un affreux vent de bise.

En haut du col se trouve un refuge triste et isolé, les flaques d'eau qui l'entourent sont déjà couvertes de glace. Il est composé d'une maison assez vaste et de grands hangars et écuries, construits en fortes pierres.

Voici les différentes hauteurs des cols les plus célèbres des Alpes :

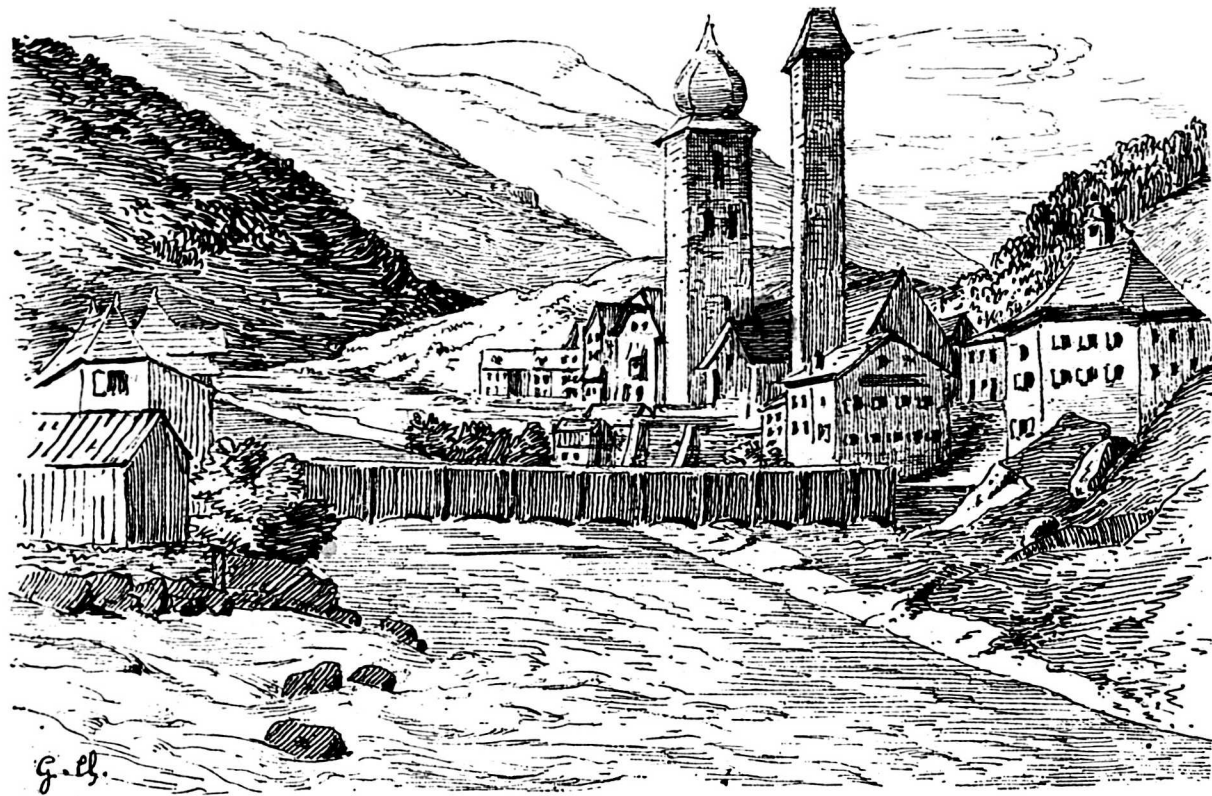
Simplon.....	2010 mètres
Oberalp.....	2052 —
Saint-Gothard.....	2114 —
Julier.....	2287 —
Albula.....	2313 —
Bernina.....	2334 —
Fluela.....	2405 —
Furka.....	2436 —
Stelvio(la plus haute route de l'Europe).	2797 —

A la descente, nous trouvons une végétation bien chétive et bien maigre : quelques mousses attachées aux rochers, et de rares troncs de sapins, tordus par la tourmente. C'est la région maudite, c'est le chaos; seule la Fluela roule entre les blocs renversés son mince filet d'eau, et donne à cette solitude une espèce de vie, qui la fait paraître encore plus désolée. Plus bas, les buissons s'épaississent; bientôt s'élancent les mélèzes dont la chevelure fine et délicate s'agite au moindre vent; puis nous traversons d'énormes et magnifiques forêts de sapins. La Fluela grossie est devenue un impétueux torrent, dont les eaux vont se joindre à celles de l'Inn. C'est au sommet du col que se trouve la ligne de faite, ou le point de séparation des eaux qui

s'écoulent d'un côté par le Rhin dans la mer du Nord, de l'autre dans la mer Noire par l'Inn et le Danube.

La ville de Süß, située au bas de la montagne, au confluent des deux rivières, est une agglomération de chalets, bordant le cours de l'eau, serrés les uns contre les autres et s'élevant à qui mieux mieux. Leur ton brun, un peu sévère, est égayé par quelques rares maisons modernes, aux murailles étincelantes, aux persiennes vertes, aux toits d'ardoise. Une haute tour, seul débris de l'ancien château, et le clocher de l'église dominent cet ensemble.

C'est à Süß que se joignent les deux routes qui viennent de l'Engadine, celle de Davos et celle de Pontresina. L'Inn coule à travers une magnifique vallée, toute verdoyante et fertile, parsemée de prairies, que les paysans sont en train de faucher. Les herbes sont rentrées à dos d'homme ou plutôt à dos de femme. On fait d'énormes paquets enveloppés dans de grands draps; le fardeau se place sur la tête et donne à celui ou à celle qui le porte l'air d'un monstrueux champignon qui s'avance. Nous passons Ardetz, vieux village très curieux, moitié allemand moitié italien. La plupart des maisons sont décorées de fresques, représentant des scènes de l'Écriture sainte ou de l'histoire du pays. Les fenêtres sont protégées par de jolies grilles en fer forgé, le balcon du milieu est généralement d'un dessin recherché, et la partie principale de la façade est souvent ornée d'un curieux écusson, entouré de panaches flamboyants. Quant aux chalets, ils sont sculptés de toutes sortes de façons, les extrémités des poutres ou des solives représentent des têtes de chimère ou de crocodile, les arêtes sont dentelées, les panneaux sont remplis d'ornements en bois découpé, ou de nombreux versets gravés en caractères gothiques; quelquefois la façade entière ou quelques parties seulement sont revêtues d'écailles de bois. Les petites fenêtres sont presque toutes égayées par des fleurs, au milieu desquelles

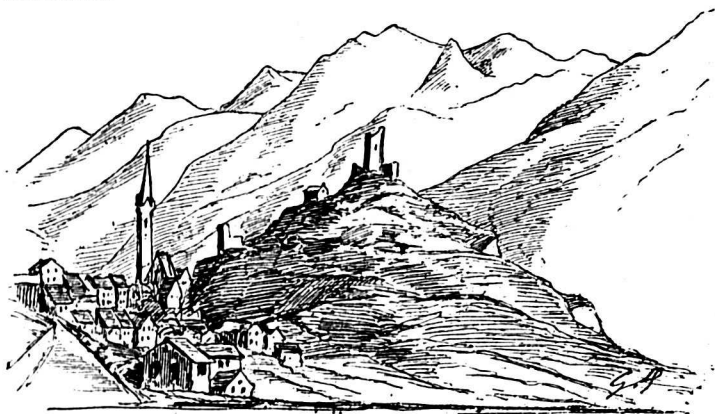


Süss. — Engadine.



apparaît à notre passage le frais visage d'une jolie Suisse, attirée par le fouet retentissant de notre cocher.

Le vieux château d'Ardez domine toute la vallée du haut d'un rocher assez abrupt; il en reste une belle tour et quelques murailles.

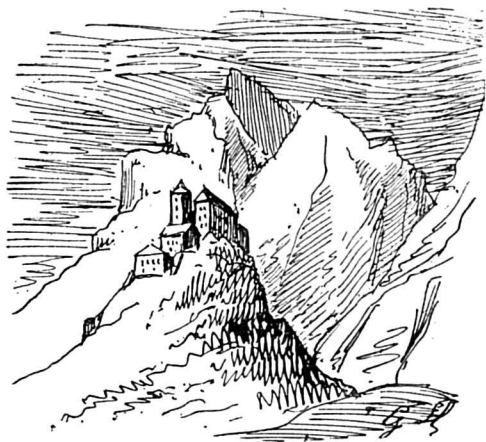


Village et château d'Ardez.

Nous entrons bientôt après dans un magnifique défilé. L'Inn bondit en cascades impétueuses, entraînant tout dans son cours et ravageant ses rives; aussi fait-on de grands travaux pour endiguer ce torrent parfois trop déchainé. Quelques restes de belvédères, de pavillons, de bancs, et surtout un joli pont en bois, nous indiquent les approches d'une ville d'eaux. Nous passons en effet à Vulpera, source ferrugineuse qu'il faut aller chercher dans la montagne. De superbes établissements ont été nouvellement construits à Tarasp. Ils sont très fréquentés jusqu'au 15 septembre par de nombreuses colonies d'Anglais. Ce défilé est commandé, du côté de la sortie, par la forteresse de Vulpera, fièrement campée au sommet d'un piton très élevé.

Le village le plus important, je dirais presque la ville du pays, se nomme Schulz; nous y arrivons pour dîner. Elle doit

être divisée géographiquement en deux parties : la ville neuve et la vieille ville. La première, composée uniquement de beaux hôtels, est une station des baigneurs de Tarasp et de Vulpera. Ils peuvent aller aux sources en une demi-heure de

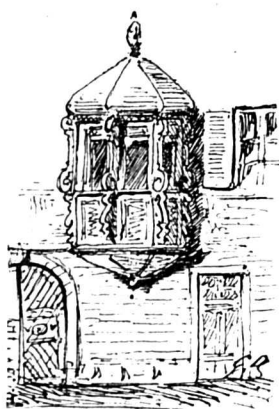


Forteresse de Vulpera.

voiture. La seconde est restée l'ancienne petite ville du pays, très curieuse à ce point de vue. Nous lui trouvons quelque ressemblance avec les villes des Apennins entre Bologne et Florence. La place, au milieu de laquelle s'élève une fontaine, où viennent boire les troupeaux avant de rentrer, est bordée des plus jolies maisons. Quelques-unes sont peintes à fresque, d'autres sont ornées de galeries, d'arcades et de loggias, qui leur donnent un aspect presque seigneurial; de lourdes portes, aux panneaux zébrés de différentes couleurs, conduisent au rez-de-chaussée, abandonné au bétail et servant de hangar. L'habitation ne commence qu'au premier étage; on y monte par un escalier extérieur. L'église, construite sur un tertre, est complètement séparée du village. Le goût de la peinture et de la décoration prend dans toute cette vallée un tel dévelop-

pement, que j'ai vu des maisons dont tous les volets étaient couverts de peintures, représentant des fleurs, des saints, de véritables tableaux. Figurez-vous, sur ces facades, des miradores finement sculptés et des balcons de fer contourné suivant des dessins riches et variés, et vous aurez un ensemble riant, un peu tapageur, que l'artiste a pu critiquer, mais que le touriste a salué d'un gai sourire.

Le lendemain matin nous arrivons à la frontière, au village de Martinsbrücke ; nous quittons la Suisse, en passant l'Inn sur un pont de sapins, et nous entrons en Tyrol.



Loggia.

Rien n'est changé dans l'aspect du pays, et, comme presque toutes les frontières, celle-ci serait peu appréciable si elle n'établissait une séparation considérable entre les deux peuples voisins ; au point de vue politique elle sépare une république d'un empire, et, au point de vue religieux, le catholicisme de la religion réformée.







## CHAPITRE II

### TYROL

Ce qui frappe tout d'abord les yeux en entrant en Tyrol, c'est un grand crucifix élevé à l'extrémité du pont, indice d'un pays catholique et religieux, puis l'aigle noire placée sur la maison de la douane, emblème d'un pays autrichien.

Nous franchissons, par de nombreux lacets, une montagne boisée, véritable parc où les essences les plus variées et les fleurs les plus jolies se trouvent réunies. Nous passons, sans nous y arrêter, à Nauders, en laissant à droite la route de la Bernina, et nous nous enfonçons dans une gorge étroite où nous rencontrons les premiers postes militaires autrichiens. Peu après, nous traversons une petite forteresse qui commande la route et le torrent. Les meurtrières, toutes hérissées de gueules de canons, lui donnent un air fort rébarbatif, que sont bien loin d'avoir les jolis soldats que nous voyons faire consciencieusement leur lessive dans les eaux du torrent.

Par un tournant brusque nous voici de nouveau dans la vallée de l'Inn, et nous faisons halte à Hoch-Finstermünz. Cet endroit au nom diabolique nous a cependant laissé un souvenir des plus charmants. La vue plonge dans une superbe gorge, espèce de gigantesque couloir par lequel l'Inn se précipite de Suisse en

Tyrol. Puis le chalet qui sert d'auberge est propre et presque coquet, avec ses balcons découpés et ses galeries ornées de fresques drolatiques. En face, de l'autre côté de la route, une



Petite forteresse autrichienne.

jolie chapelles s'élève auprès d'un beau groupe d'arbres à l'ombre desquels, ce jour-là, une famille de Bohémiens faisait halte et nous posait un tableau des plus pittoresques. De la chapelle, on domine, à 100 mètres au-dessus, les restes du vieux château qui défendait autrefois le pont jeté sur la rivière.

Nous voici de nouveau dans une belle et large vallée, où la population se livre avec ardeur

aux travaux agricoles; hommes et femmes travaillent à qui mieux mieux; les femmes se mettent un grand fichu sur la tête; les hommes portent tous par-dessus leurs vêtements une espèce de grand tablier vert, qui leur donne l'air de brasseurs. Au repas, la famille s'assoit en rond, et j'ai vu le bœuf, l'âne et le chien prendre méthodiquement leur part de ce dîner champêtre. Les ruines du château de Landeck dominent le pays.

Prutz, où nous laissons reposer notre attelage, est une petite

ville propre et bien bâtie, où nous trouvons un hôtel de la Poste qui sent mauvais et une bande de jolies filles blondes qui nous saluent de leur gracieux sourire.

A la tombée de la nuit, nous arrivons à Landeck, ville principale du canton et pour le moment tête de ligne du chemin de fer qui vient d'Innsbruck. Cette ligne, terminée aujourd'hui,



Château de Landeck.

traverse le massif de l'Arlberg par un tunnel de dix kilomètres de longueur et aboutit à Bregenz, sur le lac de Constance.

Nous nous arrêtons devant l'hôtel de l'« Aigle noir » et nous quittons notre confortable véhicule, en lui faisant de tristes adieux.

Pour nous consoler de cette pénible séparation nous nous enfignons dans les profondeurs de l'hôtel. L'horreur d'un très vilain séjour nous saute immédiatement aux yeux, en même temps qu'un bataillon acharné nous saute aussi rapidement aux jambes. La lutte commence; non seulement nous défendons notre peau, mais nous défendons notre dîner, pris d'assaut par l'ennemi. Il est vrai que l'eau de vaisselle qui nous est servie en guise de potage, et le ragoût sans nom, qui fait le second service, auraient dû suffire à le repousser. Affamés, nous avalons néanmoins en fermant les yeux, et nous pensons à nous coucher. Hélas! les lits, loin d'être un endroit de repos,

étaient de véritables ménageries; et le portrait de l'empereur, qui s'étalait en grand costume sur la muraille, n'intimidait pas ces monstres déchaînés. Le lendemain, dimanche, l'aurore



Château de Landeck.

nous trouve debout, sans excès de vertu, je peux l'affirmer; et nous montons à l'église pour la messe de cinq heures. La rue est encombrée de véhicules de toute espèce, de chariots, d'omnibus, de tous les modes de locomotion en usage au siècle dernier; la plupart sont occupés par les voyageurs, qui y ont passé la nuit en compagnie des chiens, des poulets et de

toutes les autres bêtes de la rue, qui grouillent de tous côtés et donnent à tout cela une animation sale, mais très caractérisée. A travers cette foule passent les matrones coiffées d'une sorte de bonnet à poil, dans lequel elles se fourrent la tête comme dans un manchon ; d'autres portent un chapeau, espèce de grande galette en feutre à longues soies : ce sont des variétés dans la laideur ; Paris, le beau Paris, en eût mangé sa pomme de dépit. Je n'ai pas trouvé une jolie femme dans toute cette population.

Landeck n'en est pas moins une ville très pittoresque, dominée par un superbe château aux grandes murailles crénelées. Il est élevé sur les restes d'une forteresse romaine, et appartenait autrefois aux comtes de Tyrol.

Le chemin de fer parcourt la belle vallée de l'Inn, passant devant les restes du château de

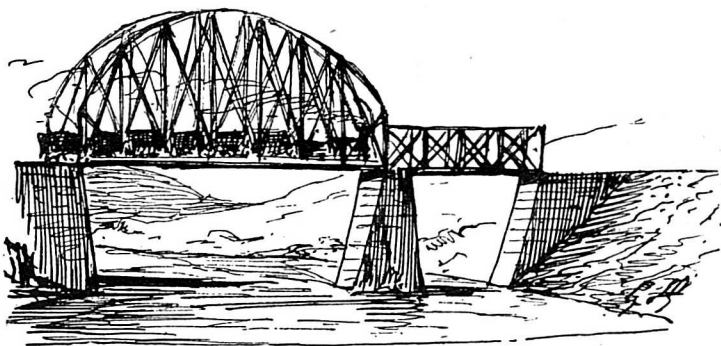


Coiffures des femmes de Landeck.

Kronsborg à la station de Zams, traversant à Letz la rivière sur un pont suspendu d'une forme étrange, laissant à Imst les ruines d'une autre forteresse. Je fus étonné de la brièveté de tous ces noms d'une seule syllabe, comme Zilz, Telfs, etc., mais charmé en même temps par la vue du pays et par les jolis costumes des habitants. Les femmes, en jupon de couleurs voyantes et corsage de velours noir lacé à la taille, portent pour coiffure le petit chapeau de paille plat, orné de fleurs. Les hommes sont habillés

invariablement de drap gris et de bas blancs; la culotte est soutenue par une ceinture et des bretelles de cuir brodé. La veste est courte, à collets et parements verts, avec boutons d'argent; le chapeau pointu est orné de plumes de coq de bruyère et des jolies fleurs d'edelweiss, que l'on trouve sur les hauts sommets.

Dans tout l'empire d'Autriche, l'edelweiss, espèce de margue-



Pont suspendu de Letz.

rite blanche, est un symbole. C'est la fleur nationale, mais elle est avant tout la fleur consacrée des fiançailles. Tout jeune homme peut la porter à son chapeau, toute jeune fille peut en orner son corsage; mais, si une de ces fleurs est offerte à une jeune fille, elle prend à l'instant l'importance d'un emblème, et celle qui l'accepte engage sa foi à celui qui la lui a donnée.

Cette coutume charmante et gracieuse, qui répond si bien au caractère chevaleresque et galant des Autrichiens, est observée non seulement parmi les gens du peuple, mais aussi dans les classes élevées de la société.

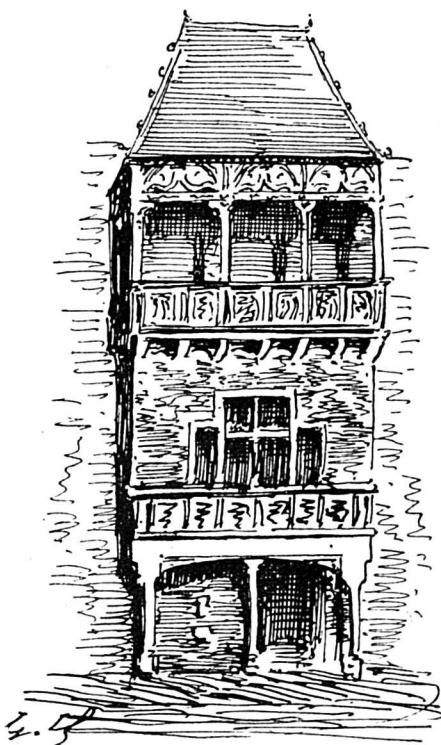
François-Joseph, qui devint empereur tout jeune encore, avait été reçu pendant quelques jours chez le prince Maximilien-Joseph, dans son château en Tyrol. La chasse était la principale distraction. Il revint un jour portant à son chapeau un bouquet d'edelweiss cueillis par lui dans la montagne. La famille

du châtelain était toujours réunie, pour servir au retour la collation des chasseurs. En entrant, l'empereur va droit à la jeune Élisabeth, seconde fille du prince, et lui offre son bouquet. La jeune fille, toute rougissante, court à son père, et le vieux seigneur s'en vient, tenant son enfant par la main, s'agenouiller devant son souverain et le remercier de l'honneur qu'il daigne faire à sa maison..... Il y a deux ans, c'est-à-dire en 1882, cet heureux ménage célébrait le vingt-cinquième anniversaire de son mariage, entouré d'une belle et nombreuse famille.

Nous voici devant les ruines de Fragenstein, longeant la chaîne du Sollstein, qui se termine au-dessus d'Innsprück, par la montagne la Martinswand. C'est près de là que l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> faillit perdre la vie. Entraîné à la poursuite d'un chamois, il tomba du haut d'un rocher à pic, mais fut heureusement arrêté dans sa chute par quelques branches; il se trouvait dans une situation telle, qu'il ne pouvait ni descendre ni remonter. Ses compagnons, l'ayant découvert, le jugèrent perdu, et firent venir le curé du village le plus voisin pour lui donner l'absolution. Un des chasseurs cependant voulut tenter de le sauver, et y parvint après des efforts inouïs. L'empereur l'anoblit et lui fit un riche cadeau.

Innsprück est une belle ville, riante et bien située, traversée par l'Inn et la Sill. Au moyen âge, elle fut fortifiée par le comte Othon I<sup>er</sup> d'Andechs, qui y bâtit une forteresse. Elle fut surtout embellie par le comte Frédéric à la Poche vide, en 1406, et devint sous Sigismond la capitale du Tyrol, à la place de Méran. Maximilien, roi des Romains, hérita du Tyrol et vint souvent habiter Innsprück. Son fils, l'archiduc Ferdinand, attira à sa cour beaucoup de savants et d'artistes d'Italie et d'Allemagne. En 1665, le Tyrol fut réuni à l'Autriche, qui le conserva jusqu'en 1805, époque à laquelle il fut donné à la Bavière par la paix de Presbourg. Les fidèles Tyroliens se révoltèrent contre cette nouvelle autorité et soutinrent une

lutte armée, sous la conduite d'André Hofer, aubergiste de Passeyerthal. D'abord victorieux, mais bientôt vaincus, ils furent obligés de se soumettre, et André Hofer fut fusillé à



La Maison au toit d'or.

Mantoue en 1810. Le traité de Paris de 1814 rendit le Tyrol à l'Autriche.

La délicieuse situation d'Innsbruck y attire beaucoup d'étrangers. Les hôtels sont généralement fort bons, quelques-uns même sont de véritables palais. Du reste, la ville entière a un peu l'air gourmé et hautain d'une noble douairière de la cour d'Autriche au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les rues principales sont spacieuses et bien alignées; les maisons, largement étalées, sont

éclairées par de grandes fenêtres à balcon, qui contribuent à leur donner une certaine tournure; elles sont presque toutes peintes en gris, et ont un aspect propre, net et froid. Il faut aller bien vite à la Maison au toit d'or pour trouver quelque chose qui vaille la peine d'être regardé. Cette maison n'a pas une légende bien poétique; elle fut tout simplement bâtie par le comte Frédéric à la Poche vide pour jeter un peu de poudre aux yeux de ses amis, qui lui reprochaient son avarice. C'est un



joli monument du commencement du xv<sup>e</sup> siècle, au-devant duquel s'ouvre une espèce de loggia aux arcades élancées et aux fines nervures; elle est surmontée d'un toit couvert d'ardoises coupées en forme d'écailles, orné de moulures et d'ornements en plomb doré. L'intérieur de la loggia est décoré de peintures à fresques.

La célèbre église des Franciscains, qui est près de là, n'a pas de façade, ou, pour mieux dire, cette façade n'est qu'un grand mur percé d'une rosace gothique et d'une porte fort ordinaire; mais l'intérieur nous réserve des surprises. Et d'abord, dans cette sévère église du xiii<sup>e</sup> siècle, les belles et simples colonnes, les voûtes ogivales, le superbe jubé, tout enfin a été revêtu de stucs et de peintures, dans le plus mauvais goût italien du xviii<sup>e</sup> siècle; rien n'y manque; de plus, toutes les moulures, nervures, médaillons et autres ornements sont dorés; c'est une anomalie simplement révoltante.

Au milieu de la nef s'élève le superbe tombeau de l'empereur Maximilien, et dans les entre-colonnements sont rangées les statues en bronze des rois et des reines qui forment son cortège. L'idée est grandiose : l'empereur, agenouillé au sommet d'un grand sarcophage de marbre noir, est



Tombeau de l'empereur Maximilien.

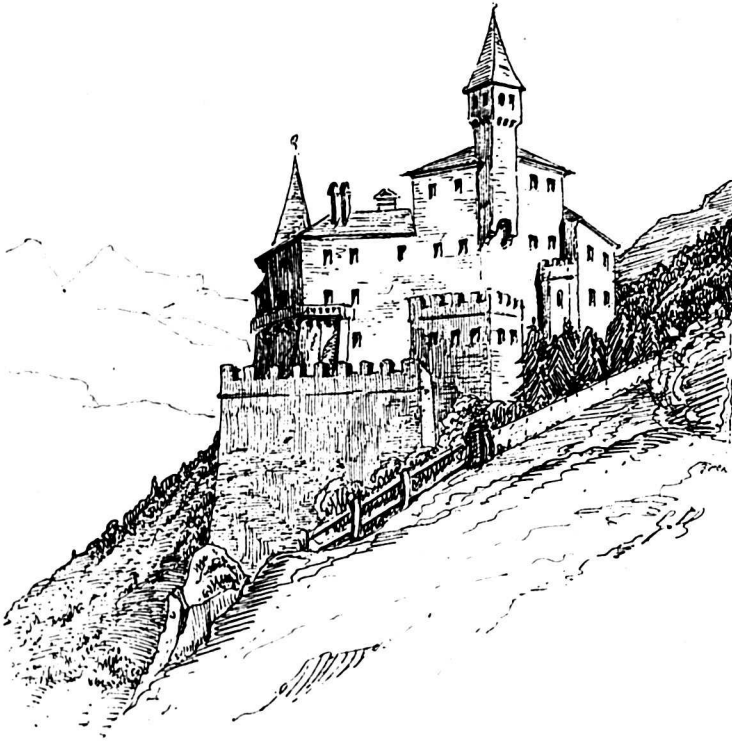
revêtu du manteau impérial et regarde le maître autel. Les faces latérales sont ornées de bas-reliefs de marbre blanc, représentant les faits mémorables de son règne; les quatre angles sont soutenus par quatre statues allégoriques. Ce tombeau est entouré par la plus merveilleuse grille qu'il soit possible de voir; les entre-

lacs, les rinceaux, les feuillages sont d'une légèreté inouïe. Il est impossible d'imaginer plus d'habileté et plus d'élégance. Entre les colonnes de l'église sont rangées vingt-huit grandes statues en bronze, qui entourent le mausolée. Elles ont été fondues de 1560 à 1580 et représentent des rois et princes choisis un peu au hasard suivant la fantaisie des fondeurs, car nous y trouvons la famille de l'empereur, puis Godefroy de Bouillon, Clovis, Arthur, Charles le Téméraire, etc.; leurs costumes et leurs armures sont particulièrement intéressants à étudier. Mais, hélas, que le talent des artistes laisse à désirer! Ces statues sont puissantes, mais lourdes d'ensemble et de détails; les ornements sont surabondants et tout est sacrifié à la richesse. La fonte en est épaisse et la patine noirâtre, triste et peu agréable à voir. Arthur seul, revêtu d'une fine armure du <sup>x</sup><sup>i</sup><sup>e</sup> siècle, la visière du casque relevée, est élégamment posé, et trouve dans sa simplicité même un certain caractère artistique, qui manque aux autres. Quoi qu'il en soit, l'arrangement général est simple et d'un effet très imposant. On oublie malgré soi les stucs et les bizarreries des murailles, pour ne plus voir que cette scène grandiose : ces rois de bronze venant presque dans la mort rendre hommage au grand empereur agenouillé devant Dieu.

Il y a encore un coin bien intéressant à visiter dans l'église des Franciscains. En montant un escalier qui se trouve à droite près de la porte d'entrée, on arrive à la Chapelle d'argent. Fondée par l'archiduc d'Autriche Ferdinand II, elle doit son nom à une madone en argent et à un bas-relief du même métal, qui ornent l'autel. Elle contient le tombeau du fondateur. Son effigie, en marbre blanc, surmonte un sarcophage jaune, blanc et noir, décoré d'écussons blasonnés et de quatre beaux bas-reliefs. Le tombeau de Philippine Welser, sa femme, est placé à côté. L'église contient encore le monument élevé par le gouvernement autrichien à la mémoire d'André Hofer, l'aubergiste

patriote dont nous avons déjà parlé. Il est froid et sec ; la statue de marbre qui le surmonte est raide et sans grand mérite.

Le Burg ou palais du gouvernement, construit vers 1770 par Marie-Thérèse, n'a rien de remarquable. Et je ne vois vraiment plus rien à signaler dans la capitale du Tyrol.



Château d'Ambras.

Il faut faire en dehors de la ville trois kilomètres environ pour retrouver un souvenir historique : c'est le château d'Ambras. Construit à mi-côte sur un escarpement de la montagne, il occupe l'emplacement d'une forteresse romaine, et servit, depuis le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, de demeure aux comtes du pays. L'empereur Ferdinand en devint propriétaire et le donna à son fils

Ferdinand II, prince du Tyrol, qui en fit sa résidence habituelle. La magnifique collection d'armes, de livres et d'objets d'art de toutes sortes qu'il y avait rassemblée, a été transportée à Vienne au palais du Belvédère lorsque le Tyrol fut cédé à la Bavière en 1805.

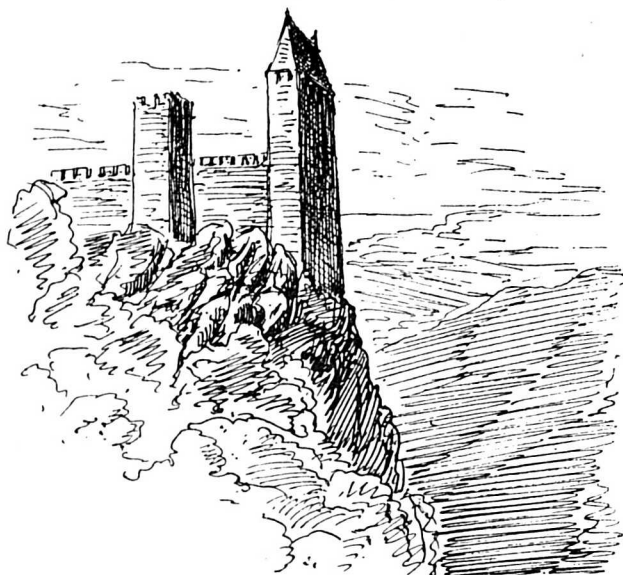
Le château a été restauré et contient encore quelques armures et quelques tableaux intéressants. Du balcon de la grande salle, la vue est splendide; elle s'étend sur toute la vallée, la ville et les montagnes qui l'encadrent.

L'aspect extérieur est sévère et imposant : les hautes murailles, la tour qui les domine, les ouvrages avancés qui les protègent, lui donnent encore l'air d'une forteresse, bien que l'entrée, largement ouverte aujourd'hui, et garnie de mosaïques et de fleurs, éloigne toute idée de défense. C'est un souvenir cher au peuple tyrolien, et, sans la couche de badigeon jaune dont il est entièrement recouvert, je dirais un souvenir des plus pittoresques.

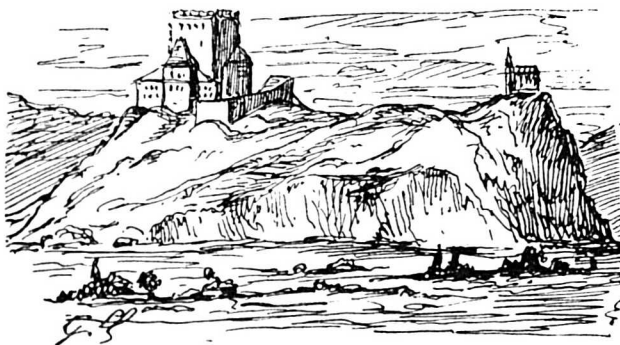
Nous allons maintenant quitter la vallée de l'Inn et nous enfoncer à travers les magnifiques défilés et les gorges sauvages du Brenner; le chemin de fer évite toute fatigue. Il nous amène en deux heures au sommet du col, à 1367 mètres d'altitude, où nous trouvons une station, des saucissons et un petit établissement de bains fort triste. Je ne sais quelles maladies on y vient guérir, mais on doit tout d'abord y mourir d'ennui. De ce point, par un lacet extraordinaire, raide et contourné comme une véritable route de montagne, effrayant pour un train de chemin de fer, nous arrivons dans la vallée de l'Eisack, ce torrent impétueux qui va, roulant des eaux furibondes et déchaînées, se jeter dans l'Adige, près de Botzen. Nous laissons sur notre route les restes du château de Strassberg.

Un peu plus loin, sur une colline, espèce de vaste tumulus, isolé de toutes parts, nous admirons les restes de l'ancienne forteresse de Reifenstein. C'est un beau site.

J'en fais ici la remarque : dans presque toute l'Autriche, à l'entrée et à la sortie de chaque village, à chaque carrefour de



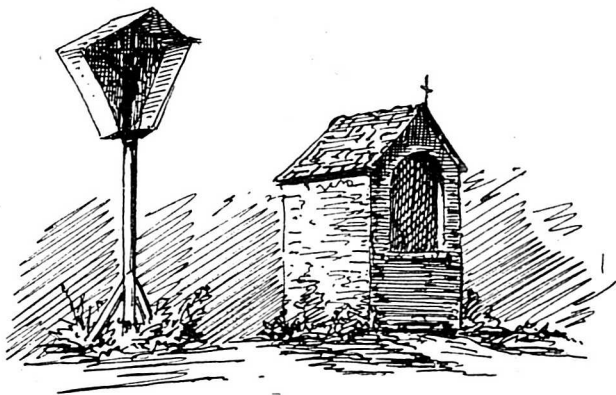
Château de Strassberg.



Forteresse de Reifenstein.

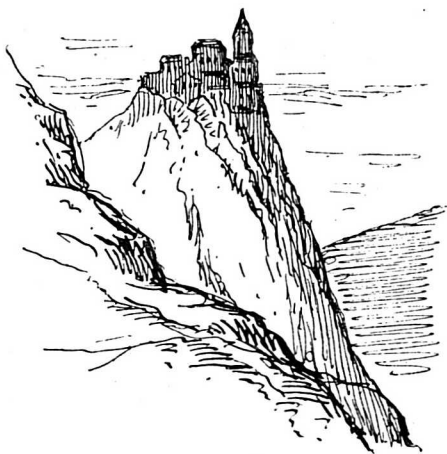
routes, la foi publique a élevé de petites chapelles grillées, ou des calvaires protégés par une enveloppe de menuiserie qui

leur donne un air des plus étranges. Ces espèces de grandes boîtes renferment quelquefois des christes, qui, dans leur naï-



Calvaires.

veté, m'ont paru révéler un certain mérite artistique. Tous sont, du reste, peints des couleurs les plus brillantes de l'arc-en-ciel.



Château fort.

Nous passons devant un vrai nid d'aigle, dont j'ignore le nom, château fort perché au sommet d'une pyramide de mon-

tagnes, et nous nous arrêtons à la magnifique forteresse de Franzensfeste. Je ne sais s'il existait autrefois quelque burg en cet endroit; mais ce que nous voyons aujourd'hui est une fortification des plus modernes et des mieux établies. Divisée en deux parties, dont l'une domine l'autre, elle est traversée par deux chemins de fer. Elle a été terminée en 1838, et inaugurée en 1848 par l'empereur Ferdinand et l'impératrice



Forteresse de Franzensfeste.

Maria-Anna, à leur passage, lorsqu'ils sont allés se faire couronner à Milan. Je ne sache pas que cette forteresse ait encore reçu le baptême du feu et qu'elle ait soutenu aucun siège; mais, de la route, elle est imposante et fait un effet superbe.

Je cite, en passant, Brixen, jolie ville, remarquable par quelques belles églises et son palais épiscopal. Un peu plus loin, à la station de Kollmann, il faut admirer le superbe château de Trostburg, qui, du haut de sa situation inexpugnable, domine tout le pays. C'est, avec Ambras, la plus belle forteresse féodale du Tyrol. Il date, comme ce dernier, du

commencement du xv<sup>e</sup> siècle, et lui ressemble en plus d'un point : hautes murailles dominées par des tours carrées, surmontées de toits pointus, mêmes ouvrages avancés et mêmes



Château de Trostburg.

peintures jaunâtres pour décorer le tout. C'est bien la même inspiration que l'on retrouve dans les deux châteaux.

Un peu au delà, la route, le chemin de fer et le torrent, étroitement serrés, traversent une gorge peut-être unique au



monde; la montagne est tout entière en porphyre rouge, et c'est en bondissant avec furie par-dessus les blocs de cette matière précieuse que l'Eisack vient battre avec violence le talus du chemin de fer.

Nous voici bientôt à Botzen, la ville la plus commerçante du Tyrol. Elle est située dans une plaine fertile, au confluent de la vallée de l'Eisack et de celle de l'Adige. C'est presque une ville italienne; l'arrangement de ses rues, dont plusieurs sont bordées d'arcades, l'ampleur de ses palais, la construction de ses maisons ont un caractère qui ne peut se méconnaître. L'hôtel où nous descendons, à l'enseigne de la Couronne impériale, est un superbe palais de style rococo. Une espèce de grand hall sert de cage à l'escalier. La rampe, tout entière en fer forgé, forme des enroulements et des rinceaux fleurronnés d'un travail remarquable. Ce palais est devenu



Plaque commémorative.

un monument historique depuis que le pape Pie VII y a séjourné en 1782, en revenant de Vienne. Une plaque de marbre, placée au-dessus de la porte d'entrée, relate que du balcon il a béni le peuple. Nous occupons nous-mêmes les appartements autrefois habités par Sa Sainteté. La jolie plaque de marbre blanc dont je donne ici le dessin orne la pièce dont il avait fait sa chambre à coucher et son oratoire.

L'église paroissiale est remarquable par son architecture extérieure; à l'intérieur elle ne possède rien dont on puisse parler. La tour du clocher est une dentelle de pierre du xvi<sup>e</sup> siècle; et le portail du nord, soutenu par deux beaux lions en porphyre rouge d'une fière allure, est d'un charmant

dessin. A côté on a incrusté dans la muraille une des plus belles pierres tombales que je connaisse. Elle est également



Pierre tombale.

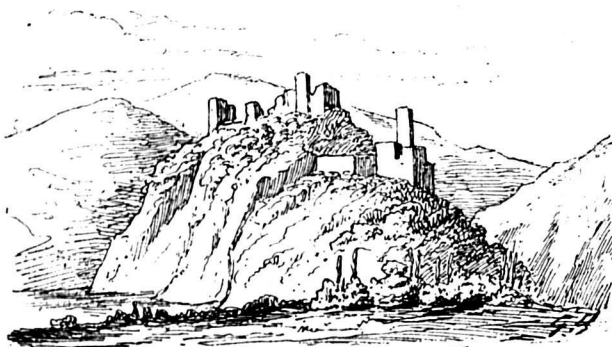
en porphyre, et représente l'empereur Ferdinand II tout armé, les pieds appuyés sur un lion et portant à la main son écu, surmonté de tous les attributs héraldiques. C'est un morceau d'une mâle et vigoureuse sculpture. Un délicieux bas-relief du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, la sainte Vierge présentant un empereur à Jésus-Christ, se trouve placé au-dessus d'une des portes latérales. Enfin, le portail principal est orné d'une madone peinte dans un style

naïf et délicat qui est plein de charme. L'église est recouverte d'une toiture en tuiles vernies, vertes, noires, blanches et jaunes, qui font une mosaïque éclatante.

Gries est presque une ville, située de l'autre côté de l'Adige; ce n'est cependant qu'un faubourg de Botzen, très fréquenté comme station climatique; dans cette belle vallée de l'Adige il fait une chaleur telle, qu'en été les habitants la fuient, pour s'installer dans des villas situées dans la montagne.

C'est auprès de Botzen que se trouvent situés les restes du magnifique château de Sigmundskron, la plus belle ruine du Tyrol. Construit au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle par les Firmians, il fut fortifié en 1475 par l'archiduc Sigismond, qui lui donna son nom. Il s'élève majestueusement au sommet d'une montagne, au pied de laquelle l'Adige coule et s'étend comme en une espèce de lac. Un peu plus loin, c'est le château de Runkelstein, bâti au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, par les comtes de Wangen, sur un rocher tellement escarpé que l'on se demande comment il a été possible d'y amener des matériaux de construction. Ces charmants

seigneurs rançonnaient tout le pays et se retiraient les poches pleines dans leur repaire inaccessible. Saluons, en passant, les restes glorieux de Moritzburg, où se firent tuer les derniers

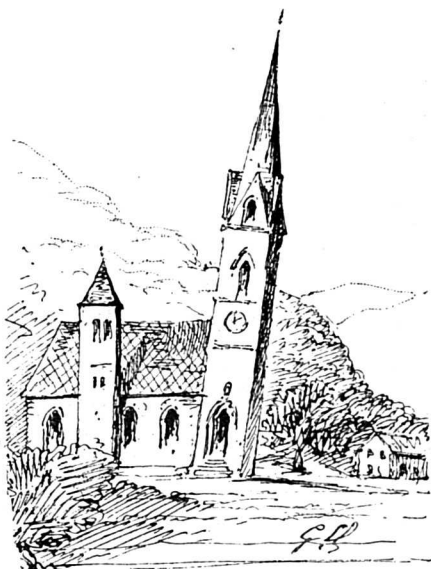


Forteresse de Sigmundskron.

défenseurs de la guerre de l'indépendance en 1807, et arrêtons-nous un peu à Terlan, car depuis Botzen nous parcourons cette splendide vallée de l'Adige, pays des légendes tyroliennes, sous un soleil éclatant.

Terlan est surtout remarquable par une bizarrerie d'architecture. A côté de l'église s'élève un clocher très élevé, terminé en flèche, et qui est absolument penché. Cette inclinaison a été voulue, toute la construction le prouve; elle atteint certainement la limite de l'équilibre stable. A l'intérieur, l'église est peinte d'horribles fresques criardes. Nous préférons de beaucoup aller admirer les jolis paysages que nous offre la vallée. Il y a, en effet, sur la route qui nous conduit à Méran, de quoi être ravi à chaque pas. Nous sommes au 20 septembre, tous les fruits, figes, poires, pommes, raisins, sont en pleine maturité, et les arbres qui les portent se penchent sous leur poids, semblant les offrir gracieusement aux passants. Les gens du pays font les foin, tout le monde est en mouvement, et les groupes variés nous offrent à chaque

pas autant de délicieux tableaux. Les femmes, belles, grandes, bien plantées, nous regardent passer avec un franc sourire et de beaux yeux. Elles ont les bras et le col nus, la chemisette blanche, la jupe de couleur et le chapeau plat. Les hommes portent presque tous leur très joli costume. Dans la vallée,



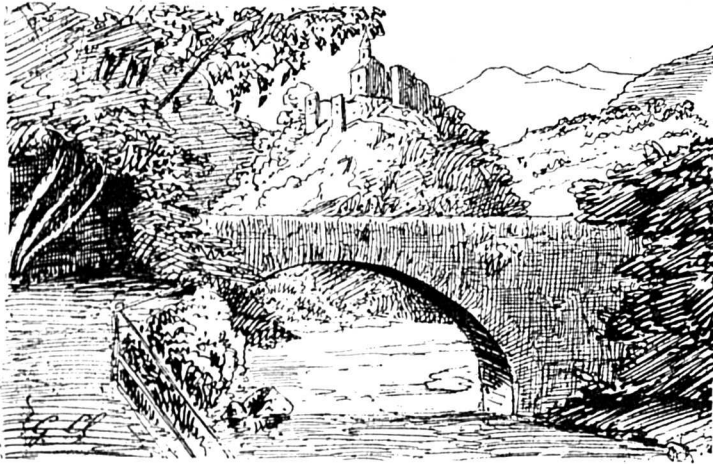
Tour penchée de Terlan.

l'Adige coule lentement au milieu des roseaux. De chaque côté, sur les collines, s'élèvent de nombreuses villas, des fermes, ou bien encore quelque ruine féodale qui vient accentuer le paysage de sa note romantique. Plus loin, les hautes montagnes aux murailles perpendiculaires profilent sur le ciel leur silhouette sévère et majestueuse. C'est ainsi que, charmés par ce spectacle

splendide, l'âme doucement bercée par les bruits confus des champs, nous arrivons à Méran, l'ancienne capitale du Tyrol.

Cette qualification un peu bien pompeuse de capitale évoque l'idée d'une ville importante, et nous sommes loin de compte. Le vertueux et belliqueux Tyrol du moyen âge se contentait d'une modeste petite ville, pour diriger ses destinées politiques. Malgré sa jolie situation sur le Passeyr, sa place entourée de vieilles maisons, la grosse tour sous laquelle on passe, Méran serait encore de peu d'importance si les malades du Nord, Anglais ou Russes, ne s'étaient aperçus qu'elle possédait un

climat merveilleux, d'une douceur remarquable en hiver, et d'une salubrité parfaite au printemps et en automne, que les fruits y poussent énormes et succulents, et que la vigne, très abondante, y produit de magnifiques et délicieux raisins. Ils en ont donc fait une station, et viennent guérir les uns leurs rhumatismes, les autres leur poitrine délabrée par les brouillards de leur triste pays. Il s'y est fondé de grands hôtels



Château de Zenoburg, à Méran.

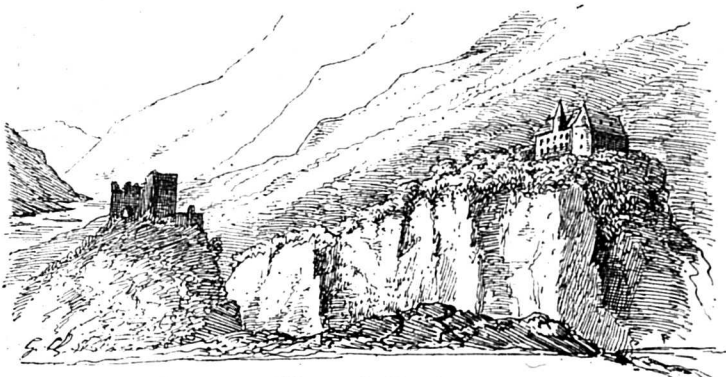
et l'on a arrangé le pays pour les besoins de ces nouveaux hôtes, c'est-à-dire que l'on a dessiné et planté un parc et des jardins sur les bords du torrent, et l'on y promène les malades en chaise roulante.

On peut vivre à Méran à très bon marché, si j'en juge par le prix que j'ai payé quelques fruits, et l'on pourrait y envoyer se refaire également les décavés de la fortune.

La ville est dominée par les restes du château de Zenoburg, qui n'ont plus d'intérêt archéologique, mais qui sont un but de promenade pour les étrangers. L'Adige coule à ses pieds, au fond d'un étroit ravin.

Il faut aller voir auprès de Méran les restes du château historique de Tyrol, berceau des premiers comtes du pays. Il est fort remarquable par sa situation, au sommet d'un escarpement gigantesque qui s'élève du sol de la vallée comme une fortification prodigieuse. Les bâtiments n'ont aucun caractère bien précis. Sur un mamelon isolé s'élèvent les ruines de la forteresse primitive, dominées par un énorme donjon.

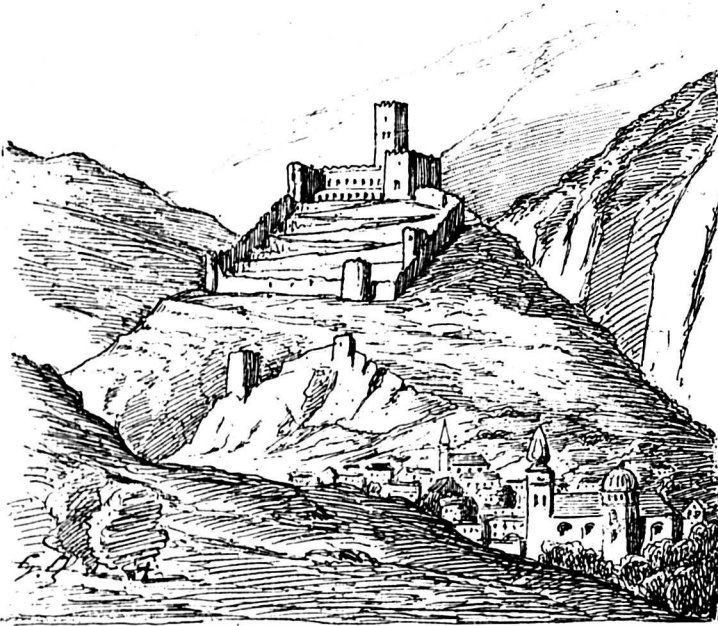
Nous reprenons, en quittant Botzen, la ligne de chemin de fer qui se dirige vers l'Italie en suivant toute la vallée de l'Adige; mais voici que cette rivière, si tranquille depuis Méran, devient



Château de Tyrol.

un redoutable fléau après sa réunion à l'Eisack. De tous côtés on a entrepris de vastes travaux d'endiguement, mais les bouleversements affreux que nous voyons sur notre passage sont tellement extraordinaires qu'ils sont bien faits pour faire craindre de nouveaux malheurs. Malgré toutes ces précautions, Vérone a été, il y a deux ans, presque complètement inondée. Dans certains quartiers, l'eau s'est élevée jusqu'au premier étage, et parmi les nombreux désastres qu'elle a occasionnés, il faut citer les fameuses boiseries et stalles du chœur du couvent de Santa Maria in Organo, qui ont été presque complètement détériorées. C'était un remarquable chef-d'œuvre de

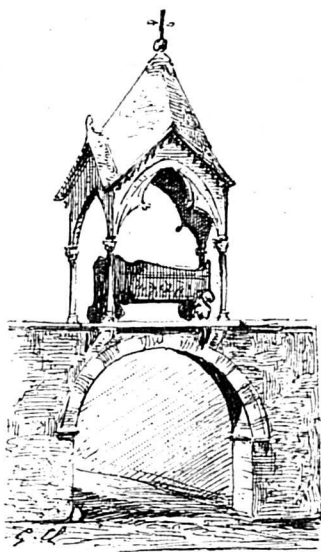
goût et de finesse, auquel un des moines avait travaillé pendant cinquante années, de 1446 à 1499. Les sculptures, et surtout les incrustations, ont été toutes dégradées par le séjour de l'eau pendant plus de trois semaines.



Ruines du château d'Arco.

Trente n'est plus à proprement parler située en Tyrol : elle est la capitale du Trentin, pays parfaitement italien de langage, de goûts et d'habitudes, et qui fut jusqu'en 1803 une petite principauté ecclésiastique ; à cette époque, il devint un département de l'empire français, sous le nom de Haut-Adige. Lorsqu'en 1805 l'Autriche reprit le Tyrol, elle acquit en même temps le Trentin, et aujourd'hui, si le langage est italien, les tendances nationales sont absolument autrichiennes ; elles sont tout à fait en désaccord avec les vœux bruyants des radicaux italiens, qui en réclamaient dernièrement l'annexion. La ville est située

dans une jolie position, dominée par de riantes collines couvertes de vignes et de villas. Les grosses tours crénelées, les clochers élancés, les dômes blanchis, le palais de marbre, le château du Buon Consiglio, qui s'élève au-dessus des maisons à toits plats, lui donnent sous les rayons du soleil un aspect des plus charmants. Comme à Botzen, deux lions de porphyre



Tombeau du comte de Castelbarco.

supportent les colonnes du portail de la cathédrale Santa Maria Maggiore, célèbre dans toute la chrétienté par le concile qui s'y réunit de 1545 à 1563. Il dura dix ans. Interrompu plusieurs fois par des différends survenus entre Charles-Quint et le pape Paul IV, il fut transféré pendant quelque temps à Bologne.

En descendant toujours le cours de l'Adige, nous passons à Roveredo, ville assez insignifiante, et nous arrivons bientôt à la station d'Ala.

Nous voici à la frontière : nous y retrouvons l'aigle noire aux ailes éployées et le crucifix que j'ai déjà signalé à notre première entrée en Autriche. De la station du chemin de fer on aperçoit les splendides ruines du château d'Arco, dont je donne le dessin comme dernier spécimen de ce genre d'architecture. Il appartient aux comtes de Castelbarco. On voit encore à Vérone, place Santa Anastasia, le sarcophage d'un des seigneurs de cette illustre famille. Il est placé au-dessus d'un mur, à gauche, en montant à l'église.



Je ne veux pas entraîner mon bienveillant lecteur au delà de cette frontière autrichienne et lui faire faire avec nous une incursion sur le territoire italien, à Vérone et à Venise. La Vénétie fera partie des notes d'un voyage dans l'Italie du nord, que je me propose de transcrire séparément.





## CHAPITRE III

### AUTRICHE

#### *Passage du Semmering.*

La route de Venise à Vienne passe à Trévise, jolie ville située au milieu d'une plaine, puis à Conegliano, patrie du célèbre peintre Cima da Conegliano; de là elle se dirige sur Pordenone, qui a vu naître Licinio, surnommé le Pordenone, rival du Titien. Elle traverse le Tagliamento à Casarsa. Cette rivière torrentielle s'étend sur une telle largeur qu'elle couvre presque tout le pays. Le chemin de fer la franchit sur un pont de 36 arches, qui a au moins 300 mètres de longueur. Toute la contrée est ravagée et désolée par l'énorme quantité de sable et de galets que le fleuve dépose à l'époque des grandes crues. Udine, capitale du Frioul, est élégamment posée en amphithéâtre; elle est entourée de collines parsemées de charmantes villas. Peu après, à San Giovanni di Manzano, on entre en Autriche.

Goritz, en allemand Gœrz, agréablement située sur l'Isonzo, n'est pas loin de la frontière. Pendant les quelques minutes d'arrêt de notre train, je ne pus détacher mes yeux du couvent de Castagnovizza, que l'on aperçoit sur une hauteur, et dont la chapelle renferme les restes du roi Charles X, mort le

6 novembre 1836 sur cette terre d'exil. Peu de jours avant notre passage, son petit-fils, le comte de Chambord, venait d'être emporté par une courte et terrible maladie. A la suite de ce funeste événement, qui avait fait disparaître, en même temps que le prétendant légitime au trône de France, le dernier descendant de l'illustre maison de Bourbon, la ville était encore toute palpitante, car de très nombreux Français, fidèles au malheur, étaient venus à Goritz rendre à ce prince un dernier hommage et assister à ses funérailles. Il repose maintenant à côté de son grand-père; au lieu de s'asseoir sur le même trône, il est descendu dans le même tombeau, confié à la garde de moines autrichiens. Aucun Français, abstraction faite de toute opinion politique, ne pourra sans émotion passer devant ce couvent de Castagnovizza, où dorment du sommeil éternel les derniers représentants de cette race qui a fait notre France si glorieuse et si belle.

Trieste, capitale de l'Illyrie, est le port le plus florissant et le plus considérable de l'Autriche. Il doit principalement sa prospérité à deux causes : d'abord l'anéantissement du commerce et de la fortune politique de Venise, et, de plus, la création du Lloyd autrichien, la plus importante société maritime d'Europe. M. de Bruck, qui en a été fondateur et directeur, l'a divisée en trois sections : celle des assurances, celle de la navigation à vapeur, et celle des renseignements universels. Elle publie en outre deux journaux quotidiens et deux revues mensuelles; de plus, tous ses navires sont construits dans ses propres chantiers.

La vieille ville, impraticable en voiture, est construite sur une colline en pente vers la mer. La ville nouvelle, au contraire, percée de larges et belles rues, s'embellit tous les jours de nombreux monuments. Un long canal, un port immense, séparé de l'ancien port par le môle San Carlo, principale promenade, lui donnent une grande gaieté et une vive animation.

Trieste est dominé par une ancienne forteresse, que l'on appelle le Château, d'où l'on jouit d'une magnifique vue sur l'Adriatique. Tout à côté se trouve la vieille cathédrale, réunion de deux églises de style byzantin; elle est riche en belles mosaïques, mais ne peut, en ce genre, soutenir aucune comparaison, ni avec Saint-Marc de Venise, ni même avec les églises de Murano ou de Torcello.

Non loin de Trieste, dans un repli du rivage, on découvre le village de Miramar, tristement célèbre aujourd'hui par le palais-villa que s'y fit construire l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur régnant d'Autriche. C'est de là qu'il partit pour aller au Mexique, fonder un empire éphémère qui lui coûta la vie, et c'est là que sa veuve vint débarquer à son retour, épuisée par sa douleur et par les tribulations de son règne d'un jour.

Le passage des Alpes Noriques par le col du Semmering est, sans contredit, le point le plus remarquable de la route de Trieste à Vienne. Du côté de la Styrie, les pentes sont douces et verdoyantes, et ressemblent aux jolis paysages du grand-duché de Bade; du côté de l'Autriche, elles sont abruptes et sauvages, couvertes en grande partie de forêts de sapins; de vieux schloss, toujours placés dans des positions presque inaccessibles, commandent les passages et dominent les vallées.

Le chemin de fer, inauguré en 1854, est une des routes les plus remarquables que l'on puisse parcourir. En s'éloignant de la vallée de la Mur, il remonte celle de Fröschnitzbach, à travers les pâturages et les bois de sapins, pour arriver au tunnel du Semmering, que l'on franchit au sommet de la montagne. A la descente, les viaducs et les tunnels se succèdent presque sans interruption; ce ne sont que rochers à pic, torrents, gorges sauvages. Voici Kalm, jadis la forteresse la plus importante de la Styrie, elle est encore dominée par les ruines pittoresques du vieux château. Reichenau, où l'on s'arrête, est une jolie ville, située sur les bords de la Schwarza

dans un ravissant pays. Gloggnitz, autre point d'arrêt, est dominé par les ruines d'une ancienne abbaye de Bénédictins fondée au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle et par celles du château de Wartenstein, qui commande toute la vallée. Neustadt est la ville la plus importante du parcours; elle a l'aspect fort original d'une ville entièrement neuve, entourée d'un vieux mur crénelé; cela vient de ce qu'elle fut incendiée en 1831, et reconstruite depuis presque entièrement. Elle fut fondée en 1192 par le duc Léopold de Babenberg, pour servir de forteresse frontière contre les Hongrois. L'ancien château ducal est maintenant transformé en académie militaire. Nous passons à Frohsdorf, qui a été la résidence du comte de Chambord. C'est là que s'écoula paisiblement, sous la protection de l'Autriche, cette vie de pieuse retraite passée tout entière à attendre des destinées que les événements ont impitoyablement repoussées. C'est là que la mort est venue tout récemment mettre un terme à l'exil de ce roi sans royaume.

Remarquons les beaux châteaux de Forchtenstein, qui appartient au prince Esterhazy, et de Guttenstein, avant d'entrer dans la plaine de Wöslau, célèbre par les bons vins que l'on y récolte. Baden, la station suivante, est le centre d'une multitude de villas bâties dans ce joli pays. Nous sommes frappés par la recherche élégante apportée à l'arrangement de la gare du chemin de fer. C'est un immense chalet, tout garni de treillages couverts de fleurs et de vignes. Que cela est loin de nos gares, mesquines et sales, où les voyageurs sont parqués comme des bestiaux. De plus, liberté complète au public d'attendre soit dans de jolis salons, soit dans la vaste salle du restaurant, soit dans les galeries de verdure qui donnent sur la voie. Voilà ce que nous ne connaissons pas en France, pays du progrès cependant.

Une heure de ces réflexions amères et patriotiques nous amène dans la capitale de l'empire d'Autriche.

*Vienne.*

Si, au point de vue politique, Vienne est la grande capitale d'un grand empire, c'est une bien triste ville lorsque, comme nous, on y arrive par un temps gris et froid, que de rares clochers percent seuls le brouillard, que le pays d'alentour semble plat et sans horizon, que l'on marche dans la boue, que les voitures vous éclaboussent, et que l'on cherche son gîte, renvoyé d'hôtel en hôtel, avec cette phrase horripilante, lancée par un superbe concierge galonné : « Monsieur, il n'y a plus de place ici ».

Pourquoi cette affluence de voyageurs ? Hélas ! je n'en sais vraiment rien ; on m'a bien parlé de l'exposition électrique, mais il faut qu'il y ait dans cette ville des attractions occultes et qui m'aient échappé.

Au surplus, lisez l'ouvrage de M. Victor Tissot sur Vienne. Il connaît à fond la vie viennoise, et vous en découvrira tous les mystères ; il vous dira que l'on rit dans tel café, que l'on danse dans tel autre, que, chez soi, un Viennois pense ceci, une Viennoise fait cela, que l'empereur est aimé de son peuple, et comment il gouverne. Vous saurez peut-être alors pourquoi il y a tant d'étrangers à Vienne.

Ce que M. Tissot ne vous dira pas, c'est la physionomie de la ville, ce sont ses monuments, c'est la façon dont ils sont groupés, et ce qu'ils peuvent avoir d'intéressant pour un artiste. On pourrait croire que, comme Xavier de Maistre, il a fait son voyage autour de sa chambre, ou que Vienne est bien peu intéressante à visiter. Il n'en est rien cependant, et je vais tâcher de dépeindre de mon mieux la ville et ses différents aspects.

Vienne a un caractère propre, frappant, bien marqué : c'est que tout ce que l'on y voit semble avoir été créé par l'impé-

ratrice Marie-Thérèse, revu et considérablement augmenté par l'empereur François-Joseph, qui y travaille encore. En dehors de ces deux grandes influences créatrices, Vienne n'existe pas. La cathédrale exceptée, on n'y trouve aucun monument un peu remarquable. C'est à croire que les Turcs, qui cependant n'ont pas pris Vienne, l'ont détruite de fond en comble.

Les remparts qui enserraient autrefois la ville ont été démolis et remplacés par des boulevards ou rings. Elle est aujourd'hui environnée de vastes et populeux faubourgs, qui en augmentent beaucoup l'importance; le nombre de ses habitants s'élève à un million.

Il faut surtout noter à Vienne cette particularité, que je n'ai rencontrée dans aucune autre capitale : que toute la vie aristocratique et intelligente se passe dans la Cité, le centre même de la ville, au milieu de rues étroites et tortueuses, presque toujours encombrées de voitures de toutes sortes. Les églises, le palais impérial, les ministères, les théâtres, la banque, les musées, l'hôtel de ville et le parlement, etc., etc., y sont tous réunis. Pour l'étranger, Vienne est parfaitement délimitée par sa ceinture de boulevards; c'est la frontière naturelle entre la vie de l'esprit, des affaires, des plaisirs, et cette autre vie purement bourgeoise, végétée pour ainsi dire par les habitants des autres quartiers.

Nous sommes descendus à l'hôtel Sacher, situé derrière le nouvel Opéra. On y est mal logé et mal soigné. Je le recommande à mes amis, la principale industrie du maître de la maison étant de tenir tout à la fois un restaurant, le Café anglais de Vienne, une boutique de comestibles et un débit de bière dans une cave. Je ne suis pas descendu dans cette cave; j'ai eu tort, paraît-il : c'est original; mais, dans les deux salles qui composent le restaurant, l'une où l'on fume un peu, l'autre où l'on fume beaucoup, j'ai toujours rencontré un public



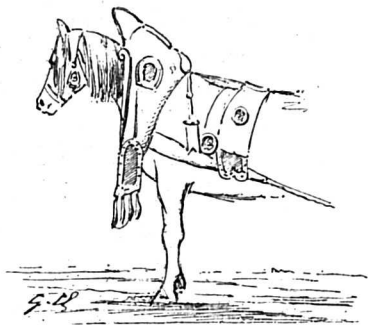
compassé, froid, mangeant beaucoup de choses fort ordinaires, et n'y ai jamais vu, même après le théâtre, un peu de gaieté expansive et d'entrain. Il y a peut-être une saison pour la gaieté.

Nos fenêtres donnent sur la place de l'Opéra. C'est un centre de mouvement et de circulation; j'ai vu défiler sous mes yeux toutes les sortes d'équipages que l'on peut imaginer, depuis le moderne tramway jusqu'à l'antique omnibus, espèce de coucou ventru à capote ridicule, et qui semble, comme les monuments, devoir dater du temps de Marie-Thérèse.

Le fournisseur qui colporte sa marchandise la traîne dans une petite voiture et se fait aider par son chien. Quels braves animaux, que ces chiens-là! Ils tirent comme des enrégés, se couchent aussitôt la voiture arrêtée, et la gardent pendant que l'homme fait ses affaires. Ils n'ont vraiment pas l'air de faire un travail forcé, et ne résistent pas au plaisir de lancer quelques aboiements au gamin qui passe, ou de faire une gambade à la rencontre d'un autre camarade attelé comme eux à une autre voiture. Le petit bourgeois, le négociant, le marchand, se sert d'une espèce de victoria américaine, munie d'un timon pour deux chevaux, mais auquel on n'attelle jamais qu'un seul cheval, placé du côté gauche. C'est un équipage très dangereux : quand on veut arrêter, le timon continue et va renverser les passants ou défoncer une autre voiture. Néanmoins, ce système très défectueux est d'un usage général, non seulement à Vienne, mais dans toute l'Autriche.

Les fiacres sont très abondants; quelques-uns n'ont qu'un cheval, et sont d'une médiocre apparence. D'autres, et c'est le plus grand nombre, sont à deux chevaux; berlines, landaus ou victorias ont tous un aspect tout à fait engageant. Les cochers sont propriétaires de leurs voitures et de leurs chevaux; ils ont une réputation de vitesse et d'habileté que je veux bien leur laisser, mais qui ne m'a nullement frappé. Ils sont presque

tous Hongrois. Leurs chevaux sont de taille moyenne, minces, ont l'encolure allongée, la tête fine, du garrot, peu d'épaules; ils dénotent néanmoins une certaine origine. Ils sont soignés ou du moins couverts avec une touchante sollicitude; à peine arrêté, le cocher développe d'immenses couvertures sur lesquelles il était assis, et les étale sur ses animaux, depuis les



Harnais d'un cheval de trait.

oreilles jusqu'à la queue. Fait-il un peu frais, il double la dose, et met deux couvertures par cheval; au mois de janvier ils doivent employer l'édredon. Quand le client remonte en voiture, il faut replier méthodiquement toute cette garde-robe. Pour rattraper le temps perdu, ils vont très

vite et écrasent tout le monde. Une guide dans chaque main, les bras écartés, ils font, pour arrêter l'équipage, des retraites de corps, les coudes en arrière, qui n'ont rien de rassurant; aussi ils bousculent généralement la voiture qui est devant eux. Pour empêcher ces fins cochers de trop diminuer la population de la capitale, on a interdit à toute voiture d'aller autrement qu'au pas en traversant les places et les carrefours. Dans les rues, on se tire d'affaire comme on peut.

La voiture de maître est généralement bien attelée et dénote, dans la haute classe de la société, un goût prononcé pour ce qui touche à la race chevaline.

Quant aux voitures de la cour, j'en ai bien rencontré quelques-unes aux abords du palais, coupés gros vert, aux harnais plaqués d'argent, cocher et valet de pied en livrée blanche galonnée d'argent; mais, pendant mon séjour, je n'ai pu voir les vrais équipages de l'empereur.

J'allais oublier un des attelages les plus typiques de Vienne. C'est la charrette et le cheval de trait. Fort, aux formes lourdes, il est revêtu d'énormes harnais, agrémentés de plaques de cuivre, de chaînes, de médaillons, de queues de renard et de clochettes. C'est un luxe que j'ai déjà rencontré en Écosse et dans le nord de l'Angleterre.

Le quartier commerçant par excellence, celui où se trouvent les belles boutiques, les beaux cafés, commence au Graben, pour finir au Kärnthner-Ring, en passant devant Saint-Étienne. C'est là que se trouvent les libraires et les photographes à la mode, les magasins en vogue, qui donnent quelquefois le ton jusqu'à Paris, les marchandes de pipes et d'ouvrages de toute nature, que les Viennois font avec tant d'adressé. Mais ne vous croyez pas rue Vivienne, ni sur les Boulevards, ni avenue de l'Opéra, ni dans tout autre coin de Paris; ici rien de semblable : tout est un peu triste, le commerce ne s'adresse pas à une richesse générale. Il y a peut-être des gens qui possèdent des fortunes colossales, beaucoup d'autres qui sont riches, mais ils n'ont point en général le goût de la dépense. Les étrangers n'y arrivent pas de tous pays vider leurs sacs d'or, et, même dans les rues les plus fréquentées, les boutiques sont fermées entre huit et neuf heures du soir. Tout cela a plutôt l'allure d'une ville de province que celle d'une capitale.

Le palais de l'empereur, appelé le Burg, est situé au centre de la Cité. C'est un ramassis de corps de bâtiments, de style lourd et de couleur grise, reliés entre eux par des cours. Dans la plus vaste, la cour d'honneur, on a placé la statue de l'empereur François. Voilà tout ce que je puis en dire. Je sais bien qu'autrefois le Burg était entouré de remparts, défendus par de hautes tours; que les ducs d'Autriche avaient d'abord établi leur résidence sur la montagne Kahlenberg, et que Vienne naquit de ce qu'ils la transportèrent sur les bords du

Danube. Mais tout cela n'est plus qu'un rêve, et de l'antique forteresse il ne reste plus rien.

L'église du château ou, pour mieux dire, l'église du couvent des Augustins, reliée au château par une allée, sert à toutes les cérémonies religieuses auxquelles assiste la cour. Tout dernièrement encore, on y a célébré le mariage de l'archiduc Rodolphe, héritier présomptif du trône, avec la princesse Stéphanie de Belgique. La nef et le chœur sont d'une belle architecture gothique du *xiv<sup>e</sup>* siècle. Elle renferme quelques monuments intéressants. Dans la nef, le tombeau que l'archiduc Albert fit élever par Canova, pour sa femme l'archiduchesse Marie-Christine, fille de Marie-Thérèse. Ce mausolée se compose d'une grande pyramide de marbre, au milieu de laquelle la porte d'un caveau funéraire s'ouvre pour donner passage à deux groupes de personnages allégoriques; d'un côté, la Vertu, voilée, portant dans une urne les cendres de l'archiduchesse, de l'autre, la Bonté, soutenant un vieillard, et suivie d'un enfant qui pleure; au-dessus un amour, symbolisant le Bonheur, tient dans ses bras le médaillon de l'archiduchesse qui sourit doucement.

Ces personnages sont modelés purement et bien groupés, mais l'ensemble du tombeau est froid et, quoique grand, n'est pas monumental. Il raconte une histoire allégorique qui pourrait être tout aussi bien peinte ou gravée; rien n'y est personnel, rien ne s'y tient, et l'idée du médaillon est tout bonnement enfantine. Je suis fâché d'avoir à porter un jugement si sévère sur l'œuvre d'un artiste d'un talent aussi incontestable que Canova. Si je l'ai souvent admiré sans restriction, je ne puis cette fois m'empêcher de le critiquer. Du reste, la pyramide est un motif qui se répète dans ses œuvres; il s'en est servi pour lui-même à son mausolée de l'église des Frari, à Venise.

La chapelle des morts de l'église des Augustins contient deux

autres tombeaux : celui de l'empereur Léopold II, beau sarcophage en marbre blanc, et celui du maréchal comte Léopold Daun, qui battit le grand Frédéric à Kollin. Marie-Thérèse fit ériger ce tombeau, et, pour perpétuer à la fois le souvenir de deux illustrations, elle fit représenter la comtesse Fusch, qui lui servait de secrétaire et d'historiographe, écrivant sur un médaillon les hauts faits du général. L'idée est au moins originale. Mais l'église des Augustins a un bien autre intérêt. Elle conserve, dans un caveau situé derrière l'autel de la chapelle de Lorette, les cœurs des membres de la famille impériale. Ils sont tous enfermés dans de petits vases d'argent d'une forme très simple, rangés sur des degrés, les uns à côté des autres. Cela ressemble assez à une boutique de pharmacien, et manque de prestige.

La véritable sépulture de la famille impériale, le Saint-Denis autrichien, se trouve au couvent des Capucins, au centre de la ville. Là dorment du dernier sommeil tous ces princes de la maison de Habsbourg, dont la plupart furent des hommes bons et modestes, et qui tous ont été aimés de leurs peuples, comme l'est encore aujourd'hui l'empereur régnant. Accompagnés d'un moine orné d'une magnifique barbe brune, nous descendons dans une vaste crypte située sous l'église. Elle peut se diviser en trois parties, séparées par d'énormes grilles de fer. La première, bien éclairée par des soupiraux, contient le seul de tous ces tombeaux qui ait l'aspect monumental d'un mausolée; il renferme les restes de l'empereur François, époux de Marie-Thérèse. Tous les autres sont des sarcophages de bronze aux faces absolument unies; les arêtes sont seulement renforcées par des nervures. Ils sont surmontés, tantôt d'une couronne, tantôt d'une simple croix. Rangés le long des murailles, la tête du côté du mur, ils portent, pour les distinguer, une plaque de cuivre sur laquelle est gravé le nom du défunt, ainsi que les dates de sa naissance et de sa mort. Là reposent dans ce

simple et uniforme appareil, les restes d'une centaine de rois ou de princes, depuis l'empereur Mathias, mort en 1490, jusqu'à la fille de François-Joseph, morte enfant en 1852.

Dans cette liste nombreuse, nous remarquons ce pauvre roi de Rome, victime d'une épopée impériale s'écroulant sous le poids de sa propre grandeur, et cet infortuné Maximilien, victime sanglante d'une autre aventure impériale s'anéantissant dans la ruine avant d'avoir existé.

En visitant la basilique de Saint-Denis, le visiteur emporte, au travers des souvenirs historiques, une admiration bien légitime pour les artistes qui ont érigé ou sculpté les superbes monuments qu'elle renferme. Au couvent des Capucins, rien ne vient égayer la sévérité des impressions. Du fond de ce caveau, l'esprit embrasse d'un seul coup quatre siècles de l'histoire d'un peuple, et la mort apparaît froide et implacable, réunissant dans sa terrible simplicité les restes de tous ces rois.

Rentrons un peu maintenant dans la vie moderne; abandonnons l'histoire et les beaux-arts, et allons faire un tour au Prater, cette promenade tant vantée des Viennois.

Mais n'oubliez pas que nous sommes à Vienne, au milieu d'octobre, et que je ne puis dire que ce que j'ai vu. Après une longue course à travers un interminable et sale faubourg, nous croyons vraiment arriver à la foire de Saint-Cloud. Figurez-vous une partie du Bois de Boulogne encombrée de brasseries, de cafés chantants, de bals, de guinguettes, de théâtres, d'hippodromes, de ménageries, de marchands de pâtisseries, de saucisses, de fritures, agrémentés de chevaux de bois, appelés pompeusement *carrussels*. Voilà le coin du Prater qui fait les délices du bourgeois et de l'employé viennois. Ils se promènent, entendent de la musique, mangent des saucisses, que l'on nomme élégamment *delicatessen*, et sont heureux. Un peu intrigué, je demande au cocher qui nous fait passer en revue toutes ces agréables curiosités, s'il n'y a rien de

plus au Prater. « Oh si, dit-il ; il y a l'Exposition électrique et la Promenade. » J'avoue qu'ayant goûté à Paris toutes les douceurs de l'électricité je ne me suis senti nulle envie de recommencer l'expérience. Nous avons vu de loin un grand pavillon rond, vaste, assez élégant, très pavoisé ; cela nous a suffi et nous nous sommes élancés sur la Promenade.

C'est une grande et belle allée droite avec contre-allées pour les piétons d'un côté, de l'autre pour les cavaliers. Au début elle est bordée par quelques cafés chantants et par quelques brasseries : c'est indispensable ; mais ils sont d'un ordre supérieur ; il s'y trouve même un restaurant d'un ordre encore plus supérieur où se font les dîners galants et les parties fines ; puis l'allée se prolonge pendant quatre kilomètres à travers un grand parc, et aboutit à l'embarcadère des bateaux à vapeur qui font le service du Danube. Des allées secondaires serpentent à travers des pelouses et des massifs d'arbres. Le bras du fleuve qui traverse la ville est peu navigable et ne donne qu'une bien vilaine idée du fameux « Bleu Danube » de la ballade allemande ; il faut donc faire une bonne lieue pour le voir dans toute sa beauté, et s'embarquer soit pour Linz, soit pour Buda-Pest.

Quant au public qui doit donner à ce parc et à toutes ces guinguettes l'animation et la vie, il était absent. Il faisait si froid, le temps était si désagréable, que bien peu de gens s'étaient risqués dehors, et puis ce n'était pas la saison : tout est là. Heureusement pour moi, il n'y a pas de saison pour les monuments et les objets d'art ; ils ne vont pas à la campagne, car je n'ai jamais pu me trouver dans une capitale pendant ce que l'on est convenu d'appeler la saison. Le public viennois n'était pas au Prater, voilà ce qu'il y a de certain : deux voitures de louage et la nôtre, plus deux cavaliers, qui avaient l'air de remplir une corvée en galopant, voilà ce que j'ai vu dans ce lieu habituel des rendez-

vous de la haute fashion, où la foule des beaux cavaliers croisent les nombreux équipages. Je m'en console en pensant que rien ne peut, en ce genre, surpasser une belle journée de printemps au Bois de Boulogne, et que tous mes amis et moi connaissons parfaitement ce spectacle. Nous rentrons par le Prater Strasse, large rue bien vivante, et par le pont Aspern, beau pont suspendu, jeté sur le bras du Danube, à l'endroit où il reçoit la Wien, petite rivière qui longeait les anciens remparts, et traverse aujourd'hui une partie de la ville.

La cathédrale, placée sous l'invocation de Saint-Étienne, est située place Sanct-Stephan, au centre de la ville et au milieu du quartier le plus peuplé, tout près du Burg. Choisissez un beau jour pour aller la visiter, car le monument a acquis, par suite des injures du temps, une coloration tellement noire que sans soleil il paraît d'une tristesse affreuse.

L'église fut fondée vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, et, malgré de nombreux incendies, il reste encore de beaux morceaux de cette époque, entre autres la porte de l'ouest, appelée la Porte des Géants, et les deux tours qui la surmontent. Elle a été presque entièrement rebâtie de 1330 à 1360, sous le duc Rodolphe IV de Habsbourg, par l'architecte Pilgram, qui ne put tout achever, mais qui avant de mourir termina la superbe Tour du Sud. C'est une des plus belles et des plus hautes tours gothiques qui existent; elle se termine par une flèche d'une extrême élégance qui a, dit-on, 132 mètres de hauteur. La seconde tour, dite la Tour du Nord, fut construite par Puchsbaum, élève de Pilgram. Voici la légende que j'ai entendu conter à ce sujet.

Maître Pilgram, qui par son talent s'était fait à Vienne une grande situation, avait une fille charmante; le jeune Puchsbaum s'en éprit et la demanda en mariage. Le père fut très surpris qu'un sire de si petite espèce osât aspirer à la main



de sa fille; mais, ne voulant pas, par charité pour son élève, la lui refuser brutalement, il la lui promit s'il pouvait, à lui seul, construire et terminer la seconde tour de la cathédrale. Puchsbaum accepta et fit si bien que la seconde tour s'élevait plus belle encore que la première. Pilgram en mourut de dépit. Ses autres élèves, en haine des succès de leur camarade, accréditèrent le bruit que Puchsbaum avait dû vendre son âme au diable, pour avoir pu réussir dans une entreprise aussi difficile. La calomnie fit si bien son chemin que Puchsbaum fut obligé d'abandonner son œuvre, sa fiancée et la ville. On n'entendit plus jamais parler de lui. La seconde tour resta inachevée. Personne depuis n'a osé tenter de terminer cette diabolique construction. En 1579, elle fut simplement couronnée par un petit clocheton.

C'est sur le banc de pierre de la plate-forme qui relie les deux tours, que chaque jour venait s'asseoir le comte de Starhemberg pendant le siège de Vienne par les Turcs, et c'est de là qu'il put voir, le 12 septembre 1683, les bannières de l'armée chrétienne qui venait à son secours.

Le soubassement de l'église est orné de pierres tombales et de monuments funèbres très intéressants.

Nous entrons dans l'église par la porte de l'ouest, mais, à mon grand étonnement, nombre de personnes y entraient aussi ou en sortaient. Je croyais à de nombreux offices, mais j'ai pu m'expliquer ce mystère : c'est que le public viennois traverse le transept de la cathédrale comme un passage d'une porte à l'autre pour abrégé son chemin. Chiens, colis, ouvriers, bourgeois, tout passe par là avec un sangène que je n'avais encore remarqué nulle part.

A l'intérieur, la cathédrale est encore plus noire qu'à l'extérieur, la pierre a pris une telle couleur bistrée qu'il est bien difficile de distinguer quelque chose. On était en train de la gratter; une moitié de la voûte avait déjà repris sa couleur

éclatante primitive; cela faisait le plus vilain effet du monde, et si d'un côté on ne voyait rien, de l'autre on était ébloui. J'ai pu constater néanmoins que la chaire est une œuvre gothique un peu tourmentée mais très élégante de maître Pilgram. Il s'y est fait représenter regardant par une fenêtre.

Les stalles du chœur sont un beau travail de bois sculpté et de marqueterie qui rappelle un peu les chœurs des cathédrales espagnoles. En face du maître autel, examinez bien la grande pierre tombale encadrée d'ornements de cuivre qui se trouve encastrée dans le dallage. Elle est mobile et, lorsqu'elle est levée, découvre l'orifice d'un escalier souterrain qui descend dans la crypte. Parmi les trente caveaux que renferme cette crypte, il en est un réservé à la sépulture de la famille impériale. Encore la famille impériale. Mais ils sont donc partout, direz-vous, ces empereurs, encombrant leur capitale plus encore après leur mort que pendant leur vie! Non, ils ne sont pas partout, mais ils se sont divisés autant que possible pour le bonheur du plus grand nombre. Leur corps est aux Capucins, leur cœur aux Augustins, leurs entrailles à Saint-Étienne; je souhaite que leur âme soit au ciel.

Le tombeau du duc Albert III et de sa femme Élisabeth est situé dans la chapelle à droite du maître autel. Il date de 1395; c'est un beau sarcophage de marbre rouge à deux étages, entouré d'une galerie à arcades de même matière. N'oublions pas, dans une des chapelles latérales, le tombeau du fameux général prince Eugène de Savoie, mort en 1736. Nous n'en parlons que pour mémoire, car le monument est laid et de fort mauvais goût.

Vienne possède encore de nombreuses églises; la plus remarquable est celle qui, placée sous l'invocation du Saint-Sauveur, est connue généralement sous le nom d'Église votive.

Le 18 février 1853, l'empereur, alors jeune homme, passait une revue sur les glacis des remparts; tout à coup un misérable se précipite sur lui et lui enfonce dans la nuque un couteau qu'il tenait à la main. Le col d'uniforme amortit le coup, et la blessure fut heureusement légère. L'Église votive fut élevée à l'endroit même du crime, avec le produit d'une souscription publique organisée par l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur.

Vienne est fière de son œuvre; rien n'est plus beau à ses yeux. Pour nous, qui regardons avec moins d'enthousiasme, nous n'y voyons qu'une belle église gothique, avec un portail entre deux tours à clochers, presque semblable à notre église Sainte-Clotilde de Paris. L'intérieur est propre et même luxueux; rien n'a été négligé. C'est un monument correct à tous égards, et qui fait honneur à son architecte, le baron Ferstel.

Voici, à propos de cette église, un bon trait de Viennois qui caractérise bien ce peuple honnête et sans façon. Au moment de notre visite, on chantait le salut; la grande porte était restée ouverte, l'orgue retentissait, l'encens brûlait devant l'autel; notre cocher n'y résista pas; il abandonna ses chevaux et vint s'agenouiller dans un coin de l'église. Quand nous rejoignîmes notre voiture, plus de cocher; nous avons dû attendre la fin de l'office avant de pouvoir retrouver notre homme; mais cela s'était fait si simplement qu'il n'y eut pas moyen de s'en fâcher.

Autour de l'église votive s'étendent les nouveaux quartiers construits récemment et encore inachevés. Si Paris a été haussmannisé sous Napoléon III, Vienne a été rebâtie sous François-Joseph. Il n'y a plus ici que maisons neuves, palais neufs, squares nouveaux. Voici le nouveau Théâtre de la Cour, le nouvel Hôtel de ville, plus loin le nouveau Parlement, puis le nouveau Palais de Justice, puis encore des académies, des

galeries d'histoire naturelle, des bibliothèques, des instituts, que sais-je? Tout cela est construit dans un style architectural similaire, qui n'est ni grec ni renaissance, vaste de proportions, mais bien mesquin de détails. La statuaire est d'une petitesse incroyable, petite de conception, petite de dimensions, et d'une exécution mesquine. Au nouveau Parlement cependant, les idées se sont élevées; l'architecte a tenté un effort, le style grec y est employé dans toute sa pureté : frontons, colonnades, portiques, tout est inspiré ou copié des modèles de la Grèce; on se croirait devant l'Acropole d'Athènes. Mais pourquoi tant d'or dans les frises et dans les médaillons; ce surcroît de richesses nuit à l'effet, qui n'en reste pas moins assez décoratif et grandiose.

Ce quartier est traversé par de vastes rues bordées de maisons aux allures de palais : rez-de-chaussée élevés, grandes portes cintrées, cariatides, fenêtres à colonnes, corniches à grandes saillies et portiers galonnés, tout y est. Il manque cependant quelque chose à ces demeures luxueuses, ce sont les habitants; le vide et la tristesse y règnent partout en maîtres, accompagnés de la ruine, résultat direct du fameux krach de 1873. A cette époque, la spéculation avait atteint des proportions tellement exagérées à la Bourse de Vienne, que chaque jour il se fondait dix, vingt sociétés par actions. Les terrains doubleraient de valeur du jour au lendemain, les constructions s'élevaient comme par enchantement, rien n'était trop beau pour attirer l'argent du public. Le krach arriva, c'est-à-dire l'effondrement soudain de tout ce système de spéculations. Il en reste aujourd'hui la ruine dans bien des familles, et de grands quartiers déserts sans habitants.

C'est sur une place immense, entre l'Église votive et le Palais de Justice, que s'élève le nouvel Hôtel de ville. Construit dans le style gothique, il est inspiré des beaux modèles flamands. La partie centrale est surmontée par un immense et

superbe beffroi, contre lequel viennent s'appuyer de longues galeries d'arcades ogivales, terminées à leurs extrémités par des pavillons excessivement élancés, en forme de tours. Un mélange heureux de briques et de pierres vient égayer les façades et donner à l'ensemble un air de légèreté et de grâce auquel je rends hommage. L'Hôtel de ville a été inauguré le 12 septembre 1883, c'est-à-dire à deux cents ans, jour pour jour, de la date de la levée du terrible siège de 1683.

Par ordre du Grand Seigneur, le grand vizir Kara-Mustapha s'avancait avec une armée de quatre cent mille hommes, et menaçait l'Europe entière. Ses lenteurs donnèrent le temps aux Viennois de se préparer à la résistance, et le comte Rüdiger de Starhemberg s'enferma dans la ville à la tête de vingt mille défenseurs. Il résista à toutes les attaques, attendant toujours le secours qui lui avait été promis par les princes voisins. Enfin, le 12 septembre 1683 il tenait encore, bien que les Turcs eussent emporté d'assaut une partie des remparts et le bastion du Burg, lorsque Jean Sobieski, le duc Charles V de Lorraine et Maximilien de Bavière arrivèrent avec une armée et repoussèrent les assiégeants. La victoire fut complète et le butin immense. Vienne et la chrétienté étaient à jamais sauvées.

A l'occasion de cet anniversaire, les salles du palais ont été transformées en salles d'exposition. L'arsenal, les palais impériaux, les musées, ont été mis à contribution, et l'on a réuni ainsi tous les trophées laissés aux mains des vainqueurs : les armes, les tentes brodées, les étendards turcs et chrétiens, la chemise du grand vizir, étranglé par ordre du sultan, les portraits des généraux chrétiens, des selles magnifiques, des brides de mors, et une merveilleuse collection d'exemplaires du Coran et de livres de prières... Aussi l'affluence des visiteurs est énorme, la chaleur étouffante, et nous nous sauvons respirer dans une magnifique salle de quatre-vingt-deux

mètres de longueur, à laquelle on accède par un superbe escalier.

Plusieurs jardins publics se trouvent situés de ce côté de la ville : le Hof-Garten, jardin du palais, grand square où viennent jouer les enfants du quartier, et le Volks-Garten, jardin du peuple, qui mérite une mention toute particulière. Au milieu de cette espèce de parc on a élevé un petit temple, reproduction du temple de Thésée à Athènes. Il abrite sous la coupole de sa cella la fameuse statue de Canova, *Thésée terrassant le Centaure*. C'est certainement une grande œuvre, elle est même énorme. Thésée, tout nu, coiffé d'un casque, levant sa massue pour terrasser le Centaure, me semble beaucoup trop théâtral et trop académique; il pose trop; tandis que le Centaure ploie bien sous le genou du héros, est brisé et s'affaisse quoique résistant encore : c'est vigoureux et d'un naturel superbe.

Dans une partie réservée de ce même jardin, Strauss dirige son concert-promenade. Les Viennois adorent la musique; elle se manifeste chez eux sous trois formes bien distinctes : la musique sacrée, la musique savante et la musique entraînante. Strauss est le représentant de cette dernière. Il fait danser tout le monde, la cour aussi bien que la ville. Son archet magique, qu'il manie avec une puissance fébrile, électrise Vienne tout entière. C'est Édouard Strauss qui règne aujourd'hui. Nous avons tous entendu, et peut-être dansé aux sons de l'orchestre de son père Johann, qui dirigeait autrefois les bals de l'Opéra de Paris. C'est le créateur du genre; son fils aîné, également appelé Johann, lui a succédé dans l'emploi, mais n'a eu ni sa force, ni sa verve, ni son entrain. Édouard Strauss, de Vienne, est le vrai successeur de Johann Strauss, de Paris.

La musique sacrée est fort en honneur à Vienne. Chaque église possède une maîtrise; la meilleure est à l'église des

Augustins. Tous les dimanches, la messe de onze heures est dite en musique : orchestre excellent, voix superbes ; les meilleurs sujets du Conservatoire et de l'Opéra chantent habituellement aux tribunes, et quelques femmes du monde ne redoutent pas de s'y faire entendre.

La musique lyrique se juge bien et s'entend admirablement à l'Opéra. J'ai bien trouvé le libretto du *Prophète* un peu changé, mais j'ai surtout constaté que les décors pâlissaient terriblement, ainsi que la mise en scène, en les comparant à ce que l'on fait à l'Opéra de Paris ; l'orchestre est excellent et parfaitement dirigé par son chef, M. Richter. Les chœurs ont un ensemble parfait et sont composés de voix délicieuses. Quant aux grands rôles, je réserve tous mes éloges pour les femmes. L'Opéra de Vienne possède une constellation composée de cinq ou six étoiles, dont je voudrais bien voir filer quelques-unes jusqu'à Paris. Contraltos ou sopranos, elles sont toutes belles ou jolies, possèdent des voix superbes et tiennent bien la scène. Je ne ferai pas le même compliment aux hommes ; ils ont une telle façon de scander les mots allemands et de forcer la note, qu'il nous semblait entendre plutôt le bruit d'une machine que des sons modulés. Rien n'est moins musical.

Nous avons également entendu le *Vaisseau fantôme* de Wagner, deux noms qui ont fait frémir les Parisiens. C'est cependant superbe, et, sauf quelques lamentations lugubres au dernier point et qui laissent la scène vide pendant trop longtemps, c'est une musique pleine, sonore, avec de grands et puissants effets, des harmonies fines et délicates, puis de charmantes mélodies, de vrais chants et des chœurs délicieux. Ce qu'il y a de certain pour moi, c'est que les artistes de Vienne rendent cette musique claire et limpide, soit qu'ils la comprennent mieux, soit qu'ils l'exécutent mieux qu'à Paris. J'étais entré sans parti pris, en dilettante curieux, j'en suis sorti charmé et satisfait.

Il faut ajouter, dans ces notes, que l'Opéra commence exactement à sept heures et ferme vers dix heures; que les entr'actes ne durent pas plus de dix minutes, et que pendant toute la durée de l'acte la salle est plongée dans une demi-obscurité qui évite toute distraction et permet une concentration entière de toutes les facultés. A Vienne, il faut être amateur sérieux.

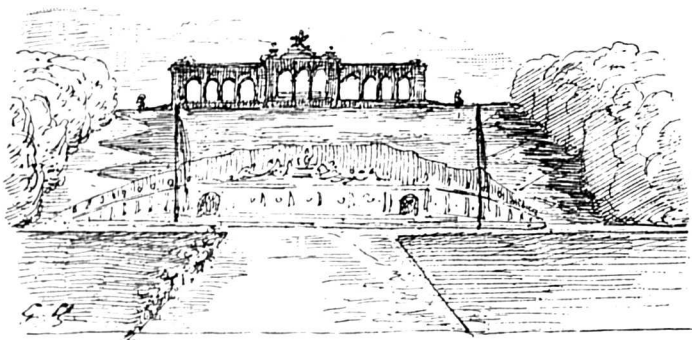
Le nouvel Opéra, au point de vue architectural, est un grand pâté de constructions mesquines, où l'on retrouve les mêmes arcades, les mêmes fenêtres, les petites statues, les médaillons et les ornements ridicules que j'ai déjà critiqués dans les autres constructions nouvelles; on dirait qu'elles sont toutes de la même famille. Le motif principal de la façade se compose de quatre ou cinq pauvres statues qui ont l'air de s'ennuyer entre les colonnes d'une loggia italienne. Il paraît avoir été vigoureusement critiqué, puisqu'un des architectes s'est étranglé et que l'autre est mort de chagrin. Voilà ce qui s'appelle être par trop sensible à la critique.

L'intérieur, du reste, rachète cette faiblesse de style par des dispositions très heureuses. La salle peut contenir trois mille personnes qui, toutes assises à l'aise, peuvent voir la scène. Elle tient le juste milieu entre les salles italiennes à hautes murailles percées de petits orifices, et nos salles françaises aux loges découvertes, avec galeries et balcons. Non seulement tout le monde voit, mais tout le monde peut être vu. Au reste, je n'y ai remarqué qu'un public assez laid. Les hommes viennent là en redingote ou en jaquette, les femmes en robes montantes : encore si elles étaient jolies, mais ce n'était pas la saison ! Diable de saison ! Il faut croire qu'il y a une saison pour les jolies femmes comme pour les petits pois. Nous n'étions pas en primeurs.

Par une belle journée pleine de soleil nous sommes allés à Schoenbrunn (traduction littérale : Belle Fontaine), palais et résidence habituels de la cour. Pour y arriver, on suit dans



toute sa longueur le grand et populeux faubourg de Mariahilfer Strasse. Il me semble être dans Oxford Street, à Londres, large et interminable rue bordée de hautes maisons. Tous les rez-de-chaussée sont occupés par des boutiques vivantes et bien achalandées; tous les articles de consommation, de mobilier



Parc de Schœnbrunn : la Gloriette.

et de vêtements s'y trouvent. On y sent la vie d'une grande population.

Cette grande artère passe devant la gare du chemin de fer et s'arrête à la barrière de l'octroi; elle est continuée par une grande route qui longe quelque temps le cours de la Wien; une magnifique avenue plantée d'arbres aboutit au château. Schœnbrunn est, comme Saint-Cloud, placé au milieu d'un parc ouvert au public; pour arriver dans les parterres qui précèdent le grand parc, il faut même passer par une galerie qui traverse le rez-de-chaussée du château.

Marie-Thérèse fit bâtir en 1744 le château sur l'emplacement d'un pavillon de chasse. Il est immense et percé de 185 fenêtres sur la façade qui regarde le parc. La cour est fermée par une grille monumentale et par deux corps de bâtiments en aile. Un grand perron à double rampe donne accès aux appartements du premier étage. Les parterres s'éten-

dent au loin dans le parc jusqu'à l'emplacement de l'ancienne Belle Fontaine. Elle est remplacée aujourd'hui par un superbe bassin orné de jets d'eau, de vases et d'un groupe gigantesque représentant Neptune sur un char, traîné par des dauphins et des tritons. On voit que les splendeurs de Versailles hantaient un peu les rêves de l'impératrice. De ce bassin, en gravissant une colline toute gazonnée, on aboutit à un superbe et vaste portique que l'on appelle à Vienne la Gloriette; il se découpe en silhouette sur le ciel, et forme point de vue. De cette galerie on découvre un splendide panorama qui s'étend sur Vienne d'un côté, et de l'autre sur les montagnes.

Une partie du parc est réservée au Jardin botanique et aux serres; on en construit de nouvelles, qui sont d'une ampleur colossale. Un peu plus loin, auprès de la grille de sortie située de ce côté, on a parqué quelques animaux : girafes, ours, tigres, etc., assez tristement logés. La promenade se termine, pour tout bon Viennois, par une station à la porte du parc, au village Hietzing, où se trouvent réunies en nombre considérable des brasseries et des restaurants de toutes les conditions.

Il faut traverser presque toute la ville pour arriver au palais du Belvédère, situé au delà de la Wien, en face de la place Schwarzenberg. Il est construit en amphithéâtre sur une colline, et de loin fait un très bel effet; il se compose de deux grands corps de bâtiments reliés entre eux par un beau jardin à la française, orné de statues et de bassins. Le prince Eugène de Savoie fit construire cette somptueuse demeure vers 1700, dans le style de l'époque, c'est-à-dire une espèce de Louis XIV déjà bien tourmenté et dégénéré, mais ne manquant cependant pas de grandeur. On la divise en Belvédère supérieur et Belvédère inférieur. Le premier, le plus grand des deux, renferme le musée de peinture, l'autre le musée des antiques et la collection Ambras.

Le musée du Belvédère passe, à juste titre, pour un des plus

importants du monde, non seulement par le nombre de ses tableaux, mais aussi par la grande quantité des maîtres qui y sont représentés. Les premiers tableaux furent réunis par l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>, mais c'est principalement à l'archiduc Léopold d'Autriche que revient l'honneur de cette collection. Pendant son séjour dans les Pays-Bas, il chargea son peintre favori, David Teniers le jeune, de lui acheter le plus grand nombre possible de chefs-d'œuvre italiens ou flamands, et, à sa mort, en 1657, légua sa galerie à l'empereur Charles VI, qui en augmenta encore l'importance. C'est au premier étage que sont exposés les tableaux italiens et des Pays-Bas, au second les tableaux allemands et flamands.

Nous passons devant d'immenses portiers, supérieurement galonnés, et gravissons l'escalier d'honneur qui monte à la salle de marbre. Il est bien certain qu'avec une imagination féconde on peut se figurer cette salle aux pilastres de marbre, aux chapiteaux dorés, aux ornements de bronze, éclairée par des lustres et des girandoles de cristal et animée par une foule éclatante s'agitant et dansant sous sa voûte peinte à fresque. Ce devait être très beau, je n'en disconviens pas, mais aujourd'hui il faut se hâter de la traverser sans trop lever les yeux, pour entrer tout de suite au musée.

La distribution des appartements du palais ayant été conservée, les tableaux sont exposés par salles, et l'on a pu donner à chacune d'elles un caractère particulier en suivant la chronologie des dates ou des écoles.

Entrons à droite du grand salon. Nous trouvons l'école des Pays-Bas. La première salle sera celle de Rembrandt, car ce sont les œuvres de cet artiste qui y dominent, entre autres le portrait de sa nièce, le sien et un portrait de jeune femme qui est un de ses chefs-d'œuvre. La salle suivante ne contient que des paysages. Ruysdaël tient le premier rang avec une grande et magnifique page, une des perles du musée.

La salle III s'appelle la salle de Van Dyck; c'est une des plus grandes du palais; les œuvres du maître la remplissent cependant tout entière. C'est inouï ce que cet artiste a produit : à cette époque, tout prince ou grand seigneur devait poser devant ce délicat pinceau. Jamais de maladies, jamais de mauvaises dispositions, il devait peindre sans cesse; seulement, il peignait souvent mal ou, pour être plus exact, se faisait trop aider par ses élèves, et ne craignait pas de signer des toiles qu'il n'avait fait que retoucher. C'est ce qui fait que parmi tous ces Van Dyck, que je veux bien croire authentiques, il y en a de mauvais, il y en a de médiocres, il y en a d'admirables.

Dans la salle suivante, pas de mélange : tout est de Rubens; tout, au moins à ce que dit le catalogue. Il est certain que vers 1620 Rubens fonda un atelier d'où sont sortis quelques peintres illustres; Van Dyck lui-même, Jordaens, Boll, Teniers furent ses élèves; il a dû employer leur talent dans une large mesure. Aussi, dans une lettre écrite à l'ambassadeur d'Angleterre, avec lequel il échangeait quelques-uns de ses tableaux contre des statues antiques, distingue-t-il les tableaux peints de sa propre main et ceux qui sont sortis de son atelier; mais il eut en outre plusieurs collaborateurs qu'il s'était lui-même plu à rechercher, tels que Breughel, le paysagiste peintre de fleurs, et Snyders, le merveilleux peintre d'animaux.

Malgré les secours de tous ces talents il y a dans l'œuvre de Rubens un excès de production qui dépasse les limites du possible; aussi, bien que tous ses tableaux soient composés avec la verve inimitable et la flamme de génie qui distinguent ce merveilleux décorateur, on remarque dans les uns une touche alourdie, un dessin un peu mou, une coloration sourde, tandis que d'autres saisissent par leur merveilleux coloris, leur exécution nerveuse et souple, et ces touches savantes et lumineuses qui font vivre un tableau et en font

un chef-d'œuvre. Au Belvédère, cela frappe; il y a dans la salle deux esquisses qui sont des merveilles; tableaux de chevalet, du reste, ils ont toutes les qualités par lesquelles brille Rubens, et de plus une liberté d'allure qui saisit tout d'abord; en face de ces esquisses sont placés les grands tableaux peints d'après elles. Il est facile de juger d'un coup d'œil que ces derniers ont été faits dans l'atelier. Les élèves faisaient la besogne, le maître donnait la dernière touche et signait. Outre ces deux esquisses, qui représentent l'une saint Ignace guérissant un possédé, l'autre saint François-Xavier prêchant l'Évangile aux Indiens, j'ai admiré, par-dessus tout, un merveilleux portrait de vieillard.

A chaque extrémité du palais, il y a deux tourelles, situées aux angles du bâtiment principal; elles forment aux différents étages des pièces que l'on est convenu d'appeler des cabinets. Du côté que nous visitons, ce sont le cabinet blanc et le cabinet vert. On y a réuni une collection de petits tableaux flamands parmi lesquels quelques-uns très remarquables de Terburg, Mieris et Gérard Dow; de ce dernier, une espèce de femme hydropique, moins important, mais dans le genre de celle du Louvre, et une vieille femme arrosant des fleurs, qui est une merveille : la gravure en est très connue. Enfin deux têtes de Denner, une d'homme, l'autre de femme, qui sont bien la chose la plus extraordinaire qui soit. Je n'ai dit ni belle ni jolie. Ce sont des portraits au microscope. La peau et les vêtements sont reproduits avec tous leurs petits accidents et sont peints avec une telle patience qu'il est impossible d'y reconnaître le procédé. C'est, en somme, un mérite artistique de second ordre.

Nous voici de nouveau dans une salle pleine de Rubens; à côté nous en trouvons une autre remplie de Teniers (le jeune). Il était trop juste que l'artiste chargé de réunir la collection s'y soit donné une superbe place.

De l'autre côté de la grande salle de marbre, nous trouvons les écoles italiennes. Quel éclat! quelle lumière! quelle poésie dans les types! quelle chaude coloration! Les artistes du Midi savent penser et rêver, ceux du Nord ne savent que peindre. Nous voici au milieu de nos fiers Vénitiens, une quantité de Titien, de Tintoret, de Véronèse, parmi lesquels il faut remarquer une sainte Justine, ayant à ses pieds la licorne, un chef-d'œuvre du Moretto, nommé aussi le Pordenone. La seconde salle renferme un peu de *tout*; mais du milieu de ce *tout* il se détache quelques joyaux dont l'éclat saute aux yeux : voici la Madonna del Verde, de Raphaël, Vierge assise dans une prairie avec l'enfant Jésus et saint Jean. Elle fut peinte en 1505, Raphaël avait vingt-trois ans; on y trouve toutes les qualités du brillant élève de Francia; puis un magnifique Pérugin, d'une couleur exquise : la Vierge entre saint Pierre, saint Paul, saint Jérôme et saint Jean; c'est un des ouvrages les plus remarquables de ce maître.

Il y a également, de ce côté du palais, deux cabinets en forme de tourelle; dans l'un d'eux je remarque une châsse magnifique et un énorme portrait en pied de l'empereur Joseph II.

Dans les salles suivantes nous trouvons les peintres primitifs, puis des tableaux du Guide et des Carrache, Augustin et Annibal, de Correggio, un beau Mantegna, saint Sébastien à la colonne, quelques curieux Vélasquez, entre autres une répétition du portrait de l'infante d'Espagne Marie-Thérèse, et cette toile si célèbre où il s'est représenté peignant dans son atelier entouré de toute sa famille. C'est bien toujours ce puissant et merveilleux réaliste que l'on ne peut cesser d'admirer. Enfin, un tableau bien étonnant : une mise au tombeau, par Antonello de Messine; l'inspiration, la couleur, le dessin sont d'un maître de premier ordre et d'un grand artiste. Malgré l'allure un peu archaïque du tableau, c'est une curio-

sité; c'est le seul tableau important que je connaisse de ce peintre. Le Louvre ne possède de lui qu'un petit portrait d'homme, qui fut acheté cent mille francs à la vente de la galerie du comte de Pourtalès, en 1865.

Au second étage on peut étudier les vieilles écoles allemandes si intéressantes, et admirer les merveilles des trois Holbein, d'Albert Dürer, de Lucas Kranach, Hans Memling, Van Eyck et Lucas de Leyde. La collection est nombreuse et l'on peut constater et suivre la décadence de l'art allemand depuis le commencement du xvi<sup>e</sup> siècle; beaucoup de peintres, mais pas un grand artiste; beaucoup de peinture, mais pas un bon tableau.

Revenons donc à quelques-uns des chefs-d'œuvre des artistes que je viens de citer, et arrêtons-nous devant le plus beau tableau qui soit sorti du génie et du pinceau d'Albert Dürer. C'est une toile de moyenne dimension, représentant la Religion chrétienne. En haut, Dieu le Père, au-dessous, Jésus-Christ et le Saint-Esprit, puis tous les archanges, les anges et les bienheureux. C'est un poème mystique. Cette œuvre renferme toutes les qualités; il est impossible de trouver plus d'imagination, de grandeur, de force, et plus de perfection dans le travail. Ce tableau est, à mon avis, le plus remarquable de tous ceux que renferme le musée du Belvédère. Il est connu sous le nom de « la Trinité ».

A l'autre extrémité du jardin s'élève le second palais, que l'on nomme le Belvédère inférieur. A gauche, en entrant, quatre salles renferment quelques statues antiques, bustes, bas-reliefs peu remarquables, trouvés pour la plupart dans les pays autrichiens.

La célèbre collection Ambras est exposée dans les salles de droite. Elle fut fondée par l'archiduc Ferdinand de Tyrol, au château d'Ambras, près d'Innsprück. A la paix de Presbourg, elle fut transportée au Belvédère. Elle se compose

de près de cent cinquante armures authentiques d'empereurs, de princes et de chevaliers des <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles, de quantité de portraits d'hommes célèbres du moyen âge, d'une nombreuse et très curieuse bibliothèque renfermant un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits relatifs à l'art de la guerre; quelques-uns sont enluminés. Elle contient une grande quantité de meubles précieux, d'étoffes, d'objets d'art de toute sorte, de vases, de coupes en ambre et cristal de roche, de bijoux d'or et d'argent, de pierres fines et de camées antiques. Il y a là des chefs-d'œuvre dans tous les genres, choisis avec une exquise sûreté de goût, d'une richesse merveilleuse et se rattachant presque exclusivement aux arts cultivés en Allemagne pendant cette période de trois cents ans, si féconde en artistes. Parmi les armures remarquables il faut citer celle du fondateur de la collection, l'archiduc Ferdinand, ainsi que celle d'Alexandre Farnèse, général de Philippe II. Elle est complète pour cheval et cavalier. Sur chacune des pièces qui la composent, de délicieux bas-reliefs dorés se détachent sur fond noir. C'est un travail de toute beauté; aussi passe-t-elle, à bon droit, pour la plus belle de la collection. D'autres ont appartenu à Philippe II, à don Juan d'Autriche, à Mathieu Lang, évêque de Salzbourg. On y conserve aussi le casque que François I<sup>er</sup>, roi de France, portait à la bataille de Pavie. Parmi les armes, nous trouvons une arbalète, dont les incrustations d'ivoire ont été gravées par Albert Dürer, et, dans la bibliothèque, des traités de l'empereur Maximilien sur l'artillerie. Toutes ces belles choses ont un peu l'air d'être parquées dans ces petites pièces rococo du Belvédère, mais qu'elles devaient être belles à voir dans les salles immenses du pittoresque château d'Ambras, sous les hauts plafonds aux solives noircies. J'ai visité le château, j'ai vu la collection, et, tout en admirant chaque objet séparément, je ne puis m'empêcher de faire, bien à regret, cette



triste réflexion : que les musées servent, il est vrai, à conserver les œuvres d'art, mais qu'ils leur enlèvent toute leur poésie en les transportant presque toujours dans des milieux pour lesquels ils n'ont pas été créés.

Vienne renferme encore de nombreuses collections particulières. Citons au premier rang la galerie Liechtenstein, fondée par le prince Adam de Liechtenstein. C'est lui qui fit bâtir le palais dans lequel elle est exposée, espèce de grande villa italienne placée entre une belle cour plantée et un magnifique jardin orné de vases et de statues.

Parmi les nombreux tableaux qu'il avait rassemblés, le plus remarquable est, sans contredit, la Vierge à la pomme, de Raphaël, magnifique peinture de la transition entre la première et la seconde manière du maître. Je place au second rang une belle Madone du Pérugin, et un charmant Cupidon du Corrège, dormant sur un genou de Vénus; puis, bon nombre de Rubens, de Van Dyck, etc., etc. D'autres galeries particulières, telles que celle du palais Czernin, celle du comte Harrach et la galerie Lamberg, renferment de bons tableaux. N'oublions pas l'Albertina, la fameuse Albertina, inépuisable trésor, où l'on compte plus de deux cent mille gravures et dessins originaux réunis dans son palais par l'archiduc Albert. On y voit l'esquisse de la Transfiguration par Raphaël, le portrait de Maximilien par Albert Dürer et nombre d'études de Michel-Ange, d'Andrea del Sarto, de Raphaël, de Rembrandt, de Rubens, etc., etc.

Aujourd'hui que les dessins des grands maîtres ont repris en France une vogue nouvelle, grâce à de récentes expositions, les amateurs pourront apprécier la valeur inestimable de cette collection de merveilles.

Avons-nous tout dit sur Vienne? Je suis bien loin de le croire. La capitale d'un grand empire politique, historique et intelligent comme l'Autriche-Hongrie est un sujet bien vaste

et une mine bien inépuisable de descriptions à faire, de mœurs à étudier, de faits et de souvenirs à noter. Notre qualité de simple touriste nous engage à rester dans ce cadre restreint, espérant néanmoins avoir donné une idée suffisante de ce qui nous a le plus frappé.



## CHAPITRE IV

### ARCHIDUCHÉ D'AUTRICHE

Il est possible d'aller de Vienne à Linz, capitale du duché d'Autriche, en s'embarquant sur les bateaux à vapeur qui font le service par le Danube. Ce voyage est même très agréable à faire pendant la belle saison, mais en venant de Linz pour arriver à Vienne. Dans ce sens, en effet, on descend le courant, il faut six heures de navigation, tandis que dans l'autre, celui que nous devons suivre, il en faut au moins quatorze. Le chemin de fer, tout en suivant une direction parallèle, reste assez éloigné du fleuve, il le rejoint à Melk, point le plus remarquable du parcours.

Melk, déjà fortifiée par les Romains, était d'une importance stratégique considérable par sa position particulière au sommet d'un rocher qui domine le fleuve de plus de cent mètres. Elle fut prise par les Huns, qui la conservèrent jusqu'au x<sup>e</sup> siècle. Léopold I<sup>er</sup> de Babenberg, les en ayant chassés, y établit un couvent. Les Bénédictins y vinrent au xv<sup>e</sup> siècle, et y accumulèrent des richesses considérables. L'abbaye fut plusieurs fois ravagée par les Hongrois et par les Turcs, mais fut presque entièrement reconstruite vers l'an 1730, plus magnifique qu'elle n'avait jamais été. Elle fut occupée deux fois par

l'armée française et Napoléon y établit son quartier général. Les caves de ce couvent sont tellement vastes qu'on peut y circuler en voiture ; elles ont pu abreuver nos troupes pendant quatre jours sans que la provision eût sensiblement diminué, et les soldats d'Austerlitz étaient de rudes buveurs. La plupart des moines qui l'habitent sont des savants, s'occupant d'ouvrages littéraires ou scientifiques, professant dans les universités.

Linz, capitale de l'archiduché, est une grande ville sans caractère propre, malgré la haute antiquité à laquelle l'histoire peut la faire remonter. Les constructions modernes ont remplacé les vieilles maisons, et l'importance du commerce qui s'y fait n'a pas tardé à la transformer complètement. Sauf la grande place où se tient le marché, et le beau pont du Danube, il n'y a rien à voir à Linz.

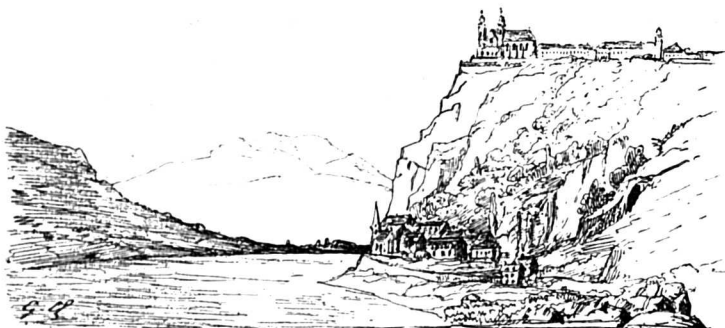
Nous partons donc sans regret pour Gmunden par un chemin de fer assez primitif qui date de 1830. C'est un des premiers, si ce n'est le premier qui ait été construit en Allemagne. Il était, jusqu'à présent, traîné par des chevaux ; ils sont remplacés aujourd'hui par de petites locomotives qui vous arrêtent après mille détours et de nombreux cahots sur les bords d'un joli lac.

La petite ville de Gmunden, traversée par la Traun, qui sort du lac, est pittoresque et très bien située. Elle sert de rendez-vous à une partie de l'aristocratie autrichienne, qui a fait bâtir de nombreuses villas sur les rives du lac, qui se nomme Traunsee ; c'est un des plus jolis que l'on puisse voir en Autriche. Des bateaux à vapeur assez primitifs en font le parcours. Le capitaine de celui sur lequel nous avons pris passage n'avait jamais dû s'écarter bien loin de ces rives sauvages. Il ne savait même pas la valeur d'une pièce de vingt francs et s'est obstinément refusé à m'en prendre une en paiement de nos places.

La première partie du lac est gracieuse et riante ; la seconde,

plus rétrécie, est encadrée par de hautes et tristes montagnes qui tombent à pic dans ses eaux. La petite ville de Traunkirchen, ainsi que le couvent de Jésuites qui l'avoisine, est élevée sur un vaste rocher qui marque, par un promontoire, le point de séparation entre les deux parties du lac.

Ebensee, où l'on débarque, n'est qu'un village d'ouvriers,



Abbaye de Melk.

tous occupés à la grande usine d'évaporation du sel, dans laquelle on exploite la Soole, eau salée amenée d'Ischl par un aqueduc.

Ischl est une ville remarquable à tous égards; elle est délicieusement située, au point de rencontre de deux jolies vallées, au centre d'un entonnoir de montagnes boisées; aussi est-elle devenue la station d'été la plus fréquentée de l'Autriche. De plus, et ceci n'a pas peu contribué à la vogue dont elle jouit, l'empereur François-Joseph, élevé dans le pays, a conservé jusqu'à présent la passion de la chasse, et nulle part il ne peut mieux la satisfaire que dans ces belles montagnes, dont toutes les pentes sont couvertes de forêts. Il a donc fait construire à Ischl une villa, où toute la famille impériale vient s'établir pendant trois ou quatre mois. L'impératrice, amazone intrépide, y trouve les promenades accidentées qu'elle adore,

et l'empereur poursuit les cerfs et les chamois avec quelques amis fidèles et peu nombreux. Les rendez-vous de chasse de l'empereur ne sont pas, comme en France, de beaux pavillons d'un style plus ou moins grandiose; ce sont de délicieux chalets. Celui que j'ai vu avait ses volets peints en vert; au-dessus de chaque fenêtre, une tête de cerf formait une décoration toute de circonstance. Derrière se trouve un hangar pour loger les voitures, et, un peu plus loin, la maison des gardes. Pour comprendre la bonne vie que l'on mène à Ischl, il faut se faire une idée du départ des chasseurs dans leurs jolis costumes tyroliens, la plume de coq et l'edelweiss au chapeau, les grands chiens fauves tenus en laisse, s'en allant battre la forêt accidentée.

Je me ferais un reproche de ne pas parler de l'hôtel de l'impératrice Élisabeth. L'hospitalité que l'on y trouve est tout à fait confortable, et, de plus, le maître de l'hôtel, homme d'une politesse exquise, est maire de la ville. C'est à ce titre qu'il a fondé la société musicale. Le soir de notre arrivée, veille de la fête de l'empereur, qui se trouvait être aussi la sienne, toute la « Banda » est arrivée en grand costume, le chapeau empanaché de plumes blanches, donner dans la cour de l'hôtel une aubade au représentant de l'autorité. Nous en avons profité. C'était vraiment de la très bonne musique. J'en fis mes compliments à monsieur le maire, qui vint nous tenir compagnie pendant notre dîner et nous donner en très bon français des nouvelles de notre pays.

Le lendemain matin, jour de la fête, le soleil brillait dans toute sa splendeur; aussi avait-on revêtu les beaux costumes, où les couleurs les plus éclatantes se heurtaient les unes aux autres. Les maisons étaient ornées de guirlandes, et tout le monde se préparait à assister à la messe et au *Te Deum* qui allait être chanté dans la grande église.

Pour profiter de cette belle journée, rare dans ce pays au

commencement de l'automne, nous avons résolu d'aller à Salzburg en voiture. Il faut dix heures en comptant le temps du repos obligé. Nous voici donc en route, emballés dans un vieux landau fatigué dans ses ressorts et dans ses jointures. La vallée est une espèce de parc anglais; de vertes prairies, quelques beaux arbres, de jolis chalets miroitent aux rayons du soleil. C'est, du reste, à qui peindra son chalet des couleurs les plus brillantes. Invariablement les volets sont verts, l'entourage des fenêtres est blanc, mais la muraille varie à l'infini; il y en a de brunes, de roses, de jaunes, de bleues, de rayées bleu et blanc. Quant aux intérieurs, je n'y suis point allé voir; j'espère qu'ils sont tout simplement propres, mais ce n'est qu'une simple supposition.

Nous longeons le lac de Saint-Wolfgang; fort étroit dans sa première partie, il s'élargit tout à coup pour former un beau bassin. Sur la rive opposée s'élève la vieille abbaye de Saint-Wolfgang, bâtie en 1084, à l'endroit où Wolfgang avait passé cinq années; elle fut détruite par un incendie, et reconstruite, telle qu'elle est aujourd'hui, en 1429. Au bout du lac étincellent les blanches maisons du village de Saint-Gilgen où nous faisons halte pendant deux heures. Tout le pays est dominé par une assez haute montagne, le Schafberg, au sommet de laquelle on a construit un hôtel, et que certains voyageurs ont comparée au Righi.

Au delà de Saint-Gilgen, nous gravissons la montagne et passons un col boisé où nous rencontrons une famille de bohémiens préparant leur repas, au milieu des chariots attelés d'ânes et de chevaux étriqués. Le type de cette race est vraiment superbe, la peau cuivrée, les cheveux d'un noir d'ébène, les yeux grands et pleins de vivacité; ils ont, malgré, ou à cause des haillons dont ils sont couverts, un genre de beauté très originale; en pleine forêt, dans la montagne, cela faisait un joli tableau. Nous descendons au bord du lac de Fuschel-

see, jolie nappe d'eau bordée de montagnes et de forêts. Mais notre splendide soleil a subitement disparu dans un épais brouillard; de gros nuages accourent de l'horizon, emportés par un vent impétueux, la bourrasque devint tellement violente que nous fûmes forcés de nous arrêter à l'abri d'un pli de terrain. A Hof, gros village, notre cocher nous déclare qu'il faut encore s'arrêter; il dételle et nous laisse au milieu de la place publique, enfermés dans notre boîte, glacés par les vents coulis que notre vieux landau laissait passer de tous côtés. Enfin nous repartons, mais le temps est devenu tout à fait mauvais, et c'est sous une pluie froide et diluvienne que nous descendons les pentes du Salzberg.

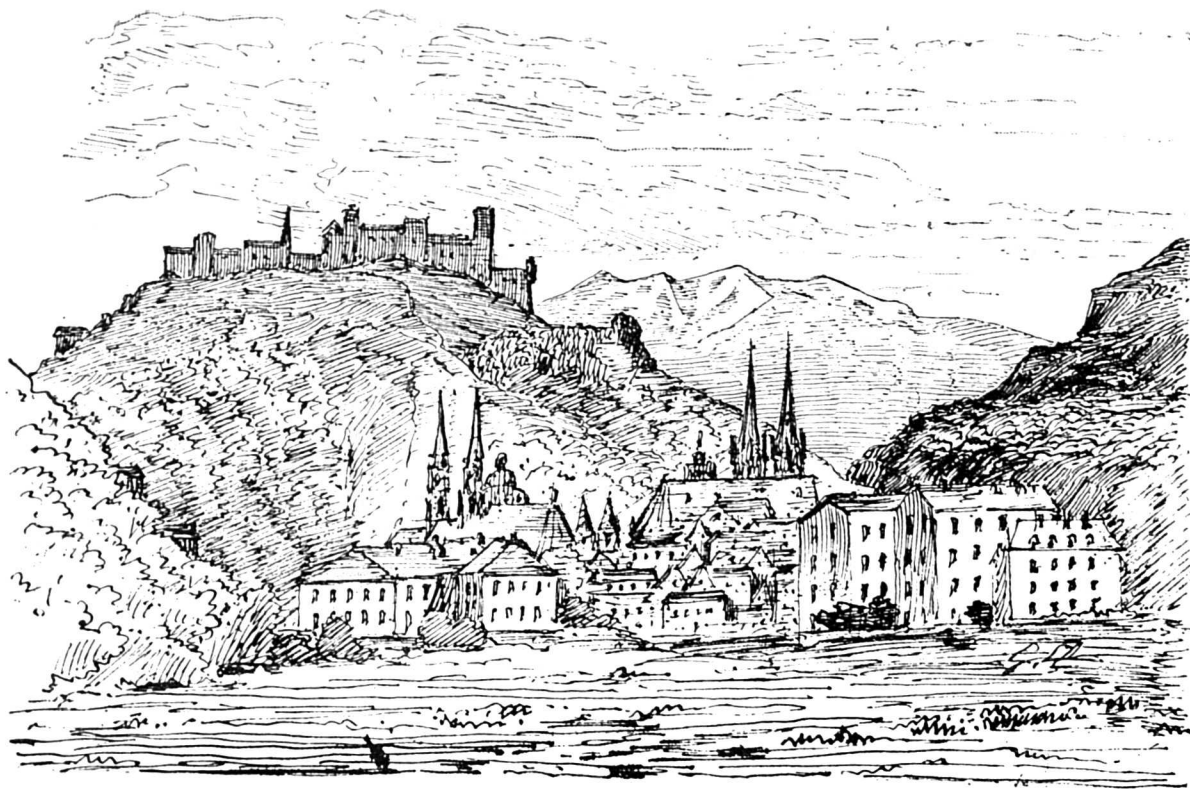
Nous étions gelés et presque mouillés dans notre landau, mais nous plaignions bien davantage les pauvres villageois qui revenaient de la fête par groupes ou par familles, la tête basse, ruisselants d'eau dans leurs beaux atours.

Les « fameuses salines » d'où la ville de Salzburg a tiré son nom sont situées dans ce pays, que l'on nomme le Salzkammergut. Ce groupe de montagnes d'une hauteur d'environ 1000 à 1200 mètres, parsemé de lacs nombreux, renferme d'importantes couches de sel exploitées depuis 1552. En différents points, on a creusé des galeries souterraines qui permettent d'amener les blocs de sel dans de vastes réservoirs que l'on remplit d'eau. Quand elle est saturée suffisamment, des tuyaux la conduisent à Ischl et à Ebensee et elle est soumise aux procédés d'évaporation dans les usines de l'État.

A Salzburg nous prenons gîte à l'hôtel de l'Europe, splendide construction élevée récemment en face de la gare du chemin de fer, installée avec tout le confortable possible.

Situé au pied des Alpes autrichiennes, aux confins de la plaine de la Bavière, traversé par la Salzbach, Salzburg occupe une des plus belles situations que l'on puisse rêver et paraît s'étendre au fond d'un golfe immense formé par les montagnes.





Vue générale de Salzburg.



Certains voyageurs ont comparé cette situation à celle de Naples couchée sur le rivage de sa baie merveilleuse. C'est non seulement une erreur, mais c'est aussi une aberration. Rien ne remplace ici la ville immense, le Vésuve, le môle, les îles et la mer dorée par les rayons du soleil. Quoi qu'il en soit, Salzburg peut être fort satisfait de lui-même. C'est une ville charmante à parcourir ; les rues sont larges et bordées, ainsi que les places, de maisons pittoresques ; elle s'étend gracieusement des deux côtés de la rivière, que traverse un beau pont de pierre. De plus, elle est dominée par la vieille citadelle, élevée sur la dernière croupe de la montagne.

Son origine remonte à la nuit des temps. Elle existait, dit-on, bien avant les Romains ; je n'y contredis pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est l'empereur Othon qui l'érigea en évêché et Rodolphe de Habsbourg qui en 1278 éleva les évêques à la dignité de princes de l'Empire. Ils faisaient même fièrement respecter leur mitre avec leur épée, ces bons évêques, car, dans plusieurs musées, entre autres à la collection Ambras, il y a quelques-unes de leurs belles armures de différentes époques. Aussi l'archevêché princier de Salzburg parvint-il intact jusqu'au traité de Campo-Formio.



La Neuthor.

Le prince habitait la forteresse et le palais de la Résidence, qui n'a plus rien de remarquable aujourd'hui.

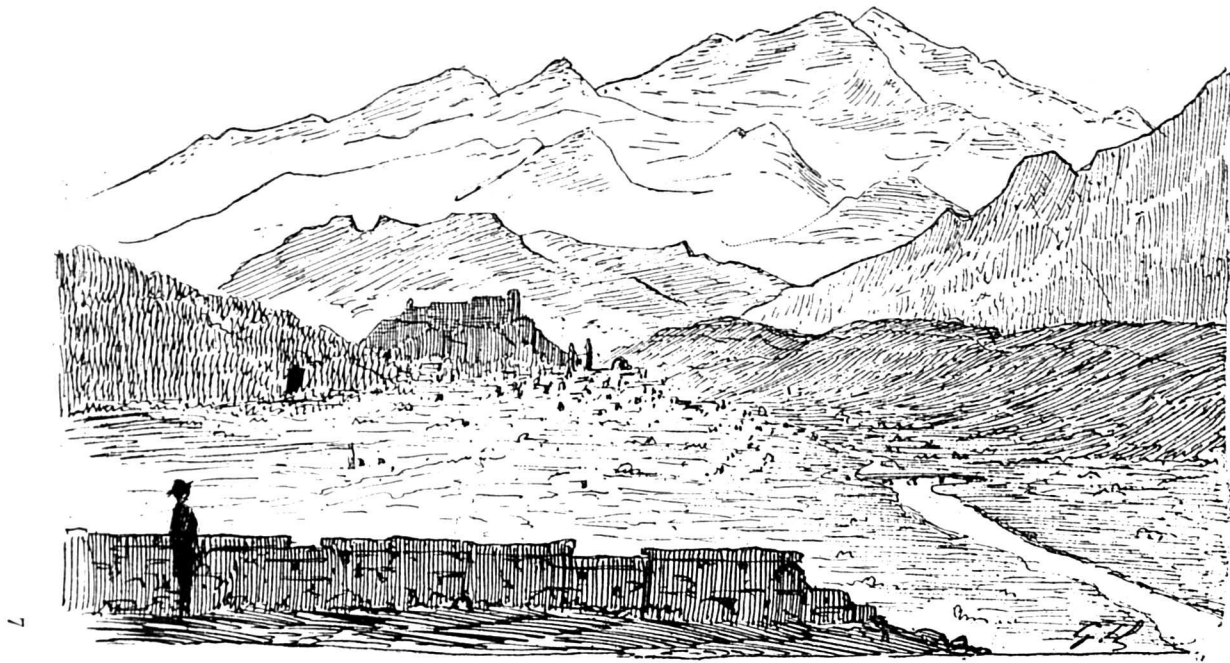
La cathédrale est un monument correct et régulier mais froid de l'époque de la Renaissance ; elle a peut-être été construite sur les plans de Scamozzi. C'est du moins ce que l'on prétend dans le pays.

La Neuthor, espèce de tunnel taillé en plein roc, sert d'entrée à la ville lorsqu'on vient du côté de la montagne, et si l'on retrouve à Salzburg quelque chose qui fasse penser au beau pays de Naples, c'est que, en passant sous la Neuthor, on pourrait se croire dans la grotte du Pausilippe.

Mozart est né à Salzburg en 1756, au troisième étage d'une maison de chétive apparence. Voilà un souvenir que pourraient lui envier toutes les capitales. Semblable au peintre d'Urbino, ce grand génie choisit, pour naître, un modeste berceau. Mais c'est un empire autrement vaste que les royaumes de ce monde, celui qui s'étend par ses divines harmonies, sur toutes les intelligences, et fait battre le cœur de tous ceux qui jouissent de quelque sensibilité. Voici près d'un siècle et demi que Mozart est né, et son règne n'est pas prêt de finir. On lui a élevé sur une petite place une mauvaise statue de bronze, il fait vraiment peine à voir vêtu d'un habit à la française et piètrement planté sur son piédestal. L'œuvre d'art est mesquine, mais ne peut rapetisser la grandeur du sujet.

Les environs de Salzburg sont remarquablement pittoresques. Tout ce que la montagne peut offrir de charmes se trouve réuni dans cette belle contrée : bois, lacs, prairies, pics abrupts, sommets neigeux. Nous n'irons pas nous perdre à travers ces beautés, que nous avons déjà tant de fois rencontrées, et nous profiterons du beau soleil pour monter au pèlerinage de Maria-Plain.

Par un joli chemin bordé de haies, ombragé de beaux arbres, on gravit une pente assez raide. On y rencontre les quatorze stations du chemin de la Croix. Les unes sont des espèces de niches au fond desquelles le tableau est peint à fresque ; les autres sont de petites chapelles qui peuvent abriter le pèlerin. Le calvaire placé au sommet de la colline est un curieux spécimen de foi naïve. Il est divisé en deux parties : à l'étage inférieur une espèce de grotte renferme les différents



Panorama de Salzburg, près de la terrasse de Maria-Plain.



personnages de la Passion, les apôtres et les saintes femmes; ce sont des statues de grandeur naturelle, peintes et décorées de façon à faire illusion, auxquelles on a donné des attitudes et des mouvements qui les font participer à une scène générale. De chaque côté de cette grotte, deux escaliers assez rapides conduisent à l'étage supérieur, où l'on a placé le Christ en croix entre les deux larrons. Ces trois figures, peintes également et d'une expression frappante, sont abritées sous un toit de chaume porté par des piliers.

C'est de là qu'il faut contempler l'admirable panorama de Salzburg : très agréable compensation aux fatigues de la route pour ceux qui n'y vont pas chercher des indulgences ou accomplir un vœu. Ces derniers sont toutefois fort nombreux; le pèlerinage est très suivi. L'église, grand monument à deux clochers construit dans le style italien vers 1674, renferme un nombre considérable d'ex-voto. Les malades dont les blessures ou les douleurs ont été guéries ont accroché à la muraille de petites jambes ou de petits bras en cire, et le nombre en est énorme. Ceux qui ont été sauvés dans un moment de danger le constatent par un tableau; plusieurs représentent des naufrages sur les lacs environnants. La Sainte Vierge bonne et charitable, qui guérit miraculeusement et exauce les prières, est représentée sur un petit tableau placé au fond du chœur, dans un endroit assez obscur. Il est lui-même tellement noirci qu'il est impossible d'y rien voir.

Les bâtiments du couvent, accolés à l'église, sont habités par les religieux qui la desservent.







## CHAPITRE V

### MUNICH

Munich est bien assurément la capitale de la Bavière, une triste capitale au milieu d'un triste pays. Cette plaine immense s'étend depuis les Alpes du Tyrol jusqu'auprès de Nuremberg. Elle est marécageuse et coupée de grands étangs tourbeux, tristes, fiévreux. L'un d'entre eux, très vaste dans ses dimensions, prend le nom de lac et s'appelle Chiemsee. Au nord, elle devient fertile et bien cultivée, les villages sont riches; c'est le pays de la bière, des saucisses, des gros hommes à large barbe et des femmes plantureuses.

Grâce aux fêtes d'octobre, pendant lesquelles nous étions à Munich, nous avons pu admirer toute cette population prenant ses ébats et sa nourriture malgré la pluie diluvienne qui trempait à fond leurs beaux atours.

Les hommes portent la grande botte, la culotte collante foncée, la veste courte de même couleur et un énorme gilet, montant très haut et très voyant. La veste et le gilet sont en outre garnis d'une quantité considérable de boutons de métal blanc. Ce costume, qui ne manque pas d'élégance, est invariablement dominé par une énorme barbe, généralement blonde, abritée par un large chapeau de feutre noir.

Les femmes sont habillées de robes rouges, violettes ou bleues. La taille serrée dans un petit corsage de velours noir ou d'étoffe brodée, une large chemisette à manches bouffantes leur couvre les épaules; elles jettent par-dessus un fichu à grand ramage. La coiffure est aussi difficile à décrire qu'elle semble difficile à porter : figurez-vous un plat dont le fond serait un petit entonnoir, beaucoup trop petit pour entrer sur aucune tête. Placez-le en avant sur le front et fixez-le par la pensée ou par des épingles, ornez-le de fleurs et de rubans : vous aurez la coiffure bavaroise. Elle est tantôt en grosse paille, espèce de jonc, tantôt en feutre noir; c'est laid, incommode, cela ne sert à rien. Mais ne discutons pas : nous trouverions trop à rougir, hélas! si un bon Bavaois venait à critiquer à son tour ce qui se passe ou se porte autour de nous. Encore un détail : quand une famille ou un ménage possède un parapluie, c'est toujours l'homme qui s'en sert. Pure abnégation, j'imagine, de la part de Gretchen.

Qu'est-ce donc maintenant que la fête d'octobre? Mon Dieu, c'est une fête comme il y en a beaucoup en Bavière. Celle-ci a lieu pendant les huit premiers jours d'octobre. Il y a des fêtes qui sont fixées à d'autres époques et s'appellent la Danse des Tonneliers, ou bien le Saut des Bouchers. Si ces titres n'élèvent pas votre pensée vers quelques idées religieuses ou patriotiques, consolez-vous, voici la liste des plaisirs de la fête : Exposition de bétail, prix, courses de chevaux, tirs à l'oiseau, restaurations de toutes les espèces et sous toutes les formes; vous voyez que l'utile, au moins, ne fait pas défaut.

Ces fêtes ont pour théâtre une vaste plaine, espèce de Champ de Mars, appelée la Prairie de Thérèse, et dominée par la *Bavaria*, statue colossale de la Bavière, élevée au sommet d'un monticule. Elle est représentée sous les traits d'une femme couronnée de feuilles de chêne, serrant dans la main droite une épée et élevant de l'autre une couronne; à ses pieds,

un lion couché symbolise la force. La statue a 20 mètres de hauteur. Un de ses plus grands mérites, c'est qu'on peut s'asseoir dans son nez; on y jouit, paraît-il, d'une fort jolie vue.

La *Bavaria* est entourée de trois côtés par des portiques à colonnes, copiés sur je ne sais quel temple antique; de la plateforme on descend à la prairie par de larges escaliers et deux vastes rampes.

Pour la clarté de nos souvenirs, nous diviserons Munich en deux parties : Munich ville et Munich musée. De cette façon, nous pourrons ne donner à la première qu'une faible part de notre admiration, et conserver tout notre enthousiasme pour la seconde.

En effet la ville est triste, les maisons sont hautes et noires; ce n'est pas que l'air y manque, au contraire, les rues sont larges; c'est vaste sans être grand; si l'on y voit quelques monuments, ils étonnent tout d'abord; puis vous êtes pris d'un sentiment de pitié pour ces pauvres malheureux. Vous rencontrez l'arc de triomphe de Constantin, la Loggia de' Lanzi de Florence, et, mieux encore, les portiques et les temples copiés sur ceux d'Égine et d'Athènes, qui, sous ce ciel généralement brumeux et dans ce climat dur et froid, font rêver au pays du soleil. On dirait Mignon regrettant sa patrie. Mais ils sont là de par le roi, il faudra bien qu'ils y restent.

C'est à Louis I<sup>er</sup>, régnant de 1825 à 1848, que l'on doit en grande partie la construction de tous ces monuments, nouveau Palais, Odéon, Glyptothèque, Pinacothèque, Bibliothèque, toute l'architecture grecque y a passé; aussi rencontre-t-on de par la ville nombre de portiques, de péristyles de temples, de frontons et de cariatides dont il est impossible d'expliquer l'utilité.

Nous avons entendu la messe à l'église Saint-Michel, large nef restaurée, sans caractère propre. Pendant les offices, très suivis d'ailleurs, on entend le meilleur orchestre et les meilleurs chœurs de Munich; les soli, chantés par d'admirables

voix, sont tous des morceaux de musique classique choisis avec beaucoup de goût. Cette église renferme un monument plein d'intérêt : c'est le tombeau du duc Eugène de Leuchtenberg, sculpté par Thorwaldsen; c'est une bonne fortune de rencontrer une œuvre aussi importante d'un artiste qui s'est acquis une si grande réputation. Eh bien, je dois l'avouer, j'ai manqué d'enthousiasme : le monument est froid, la statuaire, très correctement traitée, y est mise en scène d'une façon compassée, qui enlève toute grâce, sans donner aucune idée de grandeur. Il y a de plus une analogie par trop frappante entre ce tombeau et celui de l'archiduchesse Marie-Christine, aux Augustins de Vienne, par Canova. Même porte de sépulcre, scène analogue où les personnages sont groupés de même, médaillon supporté par des anges : presque toute la composition de l'un se retrouve dans l'autre.

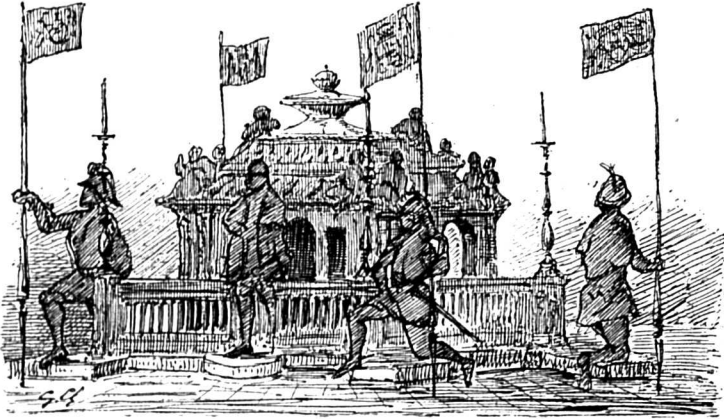


Clocher de la cathédrale.

Quittons donc Thorwaldsen sans regret pour aller à la cathédrale, où nous attendent des joies plus vives.

Ce n'est certes pas en regardant l'extérieur du monument que nous allons les rencontrer. C'est une grosse masse de briques rouges, lourde, dans le style allemand du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, surmontée de deux hautes tours également en briques, terminées par des espèces de dômes allongés et surplombants qui leur donnent un faux air de minarets de mosquée. Le roi Louis m'a bien l'air d'avoir passé par là. Il a fait construire deux ou trois monuments dans le style byzantin, entre autres l'Institut des Aveugles. Il a dû profiter de cette inspiration pour refaire en forme de citrons les deux flèches de la cathédrale. Comme à Vienne, le socle de l'église est orné de nombreuses pierres sépulcrales, assez intéressantes.

En pénétrant dans l'église, nous voyons un tableau plein de grandeur. Au milieu de la nef, en face du maître autel, s'élève, sous ces voûtes énormes et sombres, le tombeau de l'empereur Louis III de Bavière, mort en 1347. Il fut érigé en 1622 sur l'ordre de l'électeur Maximilien I<sup>er</sup> par Krumpter, et représente une sorte de grand catafalque, entouré d'une



Tombeau de l'empereur Louis III.

balustrade. Toutes les parties de construction sont en marbre noir; tous les ornements, insignes, figures et statues sont en bronze. Au sommet, on a placé la couronne impériale, et, de chaque côté, des femmes, couchées sur une espèce de tapis de bronze, portent les insignes de l'Empire. Aux quatre angles, des groupes d'enfants tiennent des écussons. La partie inférieure est un socle droit, percé à jour par des ouvertures en arcades qui laissent voir la magnifique pierre du tombeau. C'est un bloc de marbre rouge représentant en haut relief l'empereur assis sous un dais; à ses pieds, un vieillard et un jeune homme se donnent la main. La balustrade de marbre noir qui entoure le catafalque est interrompue sur les deux faces latérales par une ouverture et quelques marches; les

ducs Albert V et Guillaume V s'avancent pour en descendre et sortir du sépulcre. Enfin, aux quatre angles, des chevaliers armés de toutes pièces, un genou en terre, tiennent en main les bannières de l'Empire.

Ce monument un peu théâtral, il est vrai, — c'est le seul reproche qu'on puisse lui faire, — est imposant dans son ensemble



Tête d'un des chevaliers agenouillés.

et merveilleux dans ses détails. Les ornements sont vigoureusement traités et la statuaire a un caractère de noblesse rehaussée par la richesse des armures et des ajustements. Si l'on voulait comparer le tombeau de l'empereur Louis III avec celui de l'empereur Maximilien à Insprück, ce dernier l'emporterait certainement par la puissance de la mise en scène.

Les grandes statues de rois qui l'entourent font à Maximilien un cortège imposant, et la pensée qui a présidé à cet arrangement était d'une grandeur vraiment impériale. Mais le mausolée est mesquin, et les rois de bronze sont d'une lourdeur désolante. Tandis qu'ici non seulement l'art du fondeur et du ciseleur est tout à fait supérieur, mais la statuaire est plus vivante, mieux assimilée au sujet, et se rattache bien à la conception de l'ensemble. De plus, Maximilien, sous les arcs dorés et les médaillons rococo de l'église des Capucins, n'est plus dans son milieu, tandis que Louis de Bavière sous les voûtes massives de la cathédrale de Munich est réellement à sa place.

Le Musée National est un monument fort lourd, de style gothique, construit en briques. Il renferme, par ordre chronologique, des objets d'art, des armures, des étoffes, des costumes très intéressants de l'ancienne Allemagne et de très curieuses faïences. Une salle entière est consacrée à l'histoire de la céramique et de l'art du modelleur de terre vernie. Les grands poêles y sont représentés par de nombreux échantillons. Les uns à panneaux décorés, ce sont les plus anciens; d'autres, espèce de construction pyramidale monochrome, soit gros vert, soit brun foncé, sont de fabrication plus moderne et datent du xvii<sup>e</sup> siècle. Plus loin, on trouve les vieux verres armoriés, les hanaps et les grès vernissés si finement décorés de leur procession d'apôtres.

Sur les murailles sont étendues de belles et intéressantes tapisseries. C'est le Musée de Cluny de la Bavière.

La façade du Palais Royal donne sur la place Max.-Joseph et n'est qu'une imitation assez mal réussie du Palais Pitti. Hâtons le pas; en tournant l'angle de la Residenz Strasse, nous avons devant nous le Vieux Palais, construit vers 1600 par l'architecte italien Pierre Candide. Il ressemble aux beaux palais de Milan : deux portes d'ordre dorique sont ornées de lions et de statues de bronze d'un bel effet; en outre, on a ménagé dans le milieu de la façade une niche de marbre rouge abritant une statue de la Vierge : tout cela est à la fois sobre et sévère.

Que dire de plus des monuments de Munich? Quand j'aurai ajouté qu'il y a deux ponts sur l'Isar, je n'aurai aucune omission à me reprocher.

Munich renferme de nombreux musées. Mais il y en a deux surtout qui surpassent tous les autres par la richesse et l'intérêt des collections qu'ils renferment.

C'est d'abord la Glyptothèque, grand monument froid et nu, espèce d'académie grecque, précédé d'un portique d'ordre ionique. C'est là que le roi Louis a réuni un grand nombre de

chefs-d'œuvre de la statuaire antique, au milieu desquels le fameux fronton du temple de Jupiter Panhellénien occupe sans conteste le premier rang. La galerie est divisée en plusieurs salles, décorées de stuc vert et blanc du plus mauvais goût; mais faisons un effort pour oublier le roi Louis, et entrons par la salle égyptienne, passons par la salle assyrienne, pour arriver à celles où sont réunies les sculptures grecques. Parmi de nombreux morceaux très intéressants, il nous faut citer, comme étant des plus remarquables, la statue de Mercure rattachant son cothurne : magnifique marbre de Paros; celle d'Alexandre, intacte, et du style le plus pur. On prétend même que c'est le seul portrait digne de foi du grand conquérant; puis le Niobide mourant, répétition de la statue des Offizi à Florence, et du musée de Dresde; un autre Niobide agenouillé que l'on regarde à Munich comme ayant dû faire partie du groupe décrit par Pline. Mais qui croire? Au dire des Bavares, Florence n'a que des copies, et au dire des Florentins, c'est tout le contraire. Contentons-nous d'admirer, sans discuter ces origines nébuleuses. Voici maintenant le magnifique Apollon, statue colossale en marbre penthélisque. Le dieu joue de la cithare; la pose si majestueuse et si simple, la tête si noble et d'un caractère si élevé, les draperies d'un style si pur, en font une des plus magnifiques statues qu'il soit possible d'admirer.

La salle romaine est une grande galerie pleine de statues, de bustes, de sarcophages, d'autels, de bas-reliefs, parmi lesquels quelques-uns sont fort à distinguer. Dans la salle des bronzes, qui lui fait suite, il faut surtout admirer le buste d'un satyre et celui d'un athlète, tous deux d'une exécution superbe, datant de la plus belle époque de l'art grec.

Revenons maintenant sur nos pas, car nous avons laissé de côté, pour en parler plus à notre aise, la merveille de la galerie : la salle des Éginètes.



Ces statues, en marbre de Paros, proviennent, comme je l'ai dit, des deux frontons du temple de Jupiter construit dans l'île d'Égine. Il a été découvert en 1811 et rapporté à Munich par le baron de Haller. Le fronton oriental n'est pas complet; on a cependant conservé six des statues qui l'ornaient, ce sont des guerriers combattant. Le fronton occidental, qui surmon-



Fronton du temple de Jupiter.

tait la porte d'entrée du temple, est complet, et représente le combat livré autour du corps de Patrocle. Au milieu, Minerve, armée de la lance et du bouclier, préside à l'action; à sa gauche, le corps de Patrocle couché à terre, appuyé sur le coude, est défendu par Ajax, fils de Télamon; à sa suite Teucer lance une flèche; Ajax, fils d'Oïlée, agenouillé, tient sa lance de la main droite; derrière lui, dans l'angle du fronton, un Troyen blessé est couché sur le côté. A la gauche de la déesse, Hector attaque en se couvrant de son bouclier, Pâris et Énée le suivent, un genou en terre, dans des poses de combattants, puis un autre Troyen blessé occupe, comme de l'autre côté, l'angle du fronton. Ces figures sont plus petites que nature; les poses sont d'un naturel exquis; le modelé en est vraiment merveilleux. La Minerve, qui se présente de face, est d'une allure superbe; elle porte un costume d'une richesse et d'une originalité fort rares; les festons qui en font l'ornement, et la régularité des plis, rappellent les belles époques de la sculpture égyptienne. Toutes ces statues ont été très habilement restaurées par Thorwaldsen.

C'est la première fois, je dois le dire, qu'il nous est donné

de contempler dans son ensemble une œuvre multiple et complète d'un mérite aussi élevé. Elle frappe l'esprit par la grandeur si simple de la conception et par la finesse et le nerf avec lesquels tous les détails sont rendus. Chaque figure est un chef-d'œuvre de noblesse et de force. Ces gens agissent, combattent, avec toute la grâce que peut donner un équilibre parfait dans toutes les parties du corps. La paroi verticale du fronton était teintée de bleu et faisait ainsi un fond sur lequel se détachaient toutes les délicatesses de la statuaire.

Honneur donc au roi Louis et à M. de Haller, à qui nous devons de pouvoir contempler cette merveilleuse relique des âges si reculés.

Une belle stèle, supportée par des volutes et des entrelacs, couronnait le faite de ce fronton, et deux griffons en surmontaient les angles. Ces ornements, ainsi que beaucoup d'autres fragments provenant du temple, sont exposés dans cette même salle.

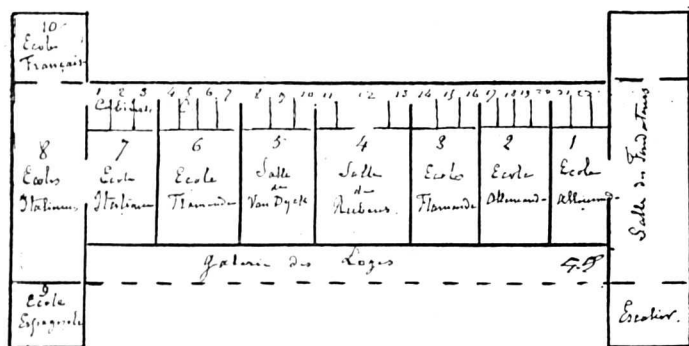
La Glyptothèque n'est pas une galerie complète, tant s'en faut; elle ne contient rien depuis les Antonins jusqu'à Canova. Mais, telle qu'elle est, elle occupe une place au premier rang parmi les galeries célèbres. Elle le doit surtout au rare bonheur de posséder cet ensemble unique de chefs-d'œuvre que l'on nomme communément le Temple d'Égine.

Si la Glyptothèque est un musée célèbre, la Pinacothèque sa voisine l'est tout autant. Elle renferme une des plus belles collections de tableaux qui existent en Europe. Non seulement le nombre des œuvres importantes est considérable, mais chaque artiste y est représenté par une de ses toiles principales, et c'est, on peut le dire, un champ clos pacifique où les chefs-d'œuvre luttent avec les chefs-d'œuvre. Le roi Maximilien-Joseph I<sup>er</sup> réunit la plus grande partie de cette galerie, qui fut complétée en 1827 par l'acquisition d'une collection particulière fort célèbre, appartenant aux frères Boisserée.

Quant au monument auquel on a donné ce nom peu euphonique, mais savant, de Pinacothèque, ce qui veut dire tout simplement « lieu où l'on garde les tableaux », c'est un grand édifice carré, d'un style académique aussi froid qu'imposant. C'est encore le roi Louis; passons.

La galerie est située au premier étage, dans une suite de belles salles et une série de cabinets.

Je ne puis commencer cette description sans m'excuser,



Plan de la galerie de la Pinacothèque.

auprès de mon bienveillant lecteur, des longueurs dans lesquelles je vais être obligé d'entrer, mais il m'est impossible de passer légèrement dans ces salles pleines de merveilles sans m'arrêter un instant devant les principales. Nous allons donc commencer méthodiquement par visiter la salle n° 1.

Elle contient les œuvres des peintres de la haute Allemagne; elles datent presque toutes du xv<sup>e</sup> siècle. Ce sont de merveilleux panneaux d'Albert Dürer, d'une coloration éclatante, tels que les portraits de deux chevaliers armés, la Naissance du Christ, les évangélistes saint Paul, saint Marc, saint Pierre, saint Jean, que l'on ne peut se lasser d'admirer. C'est la belle Vierge introduite dans le temple, de Holbein l'aîné, ainsi que la Nativité du Christ; c'est la fameuse Élisabeth servant

les malades, d'Holbein le jeune, qui est un modèle de beauté et de grâce charitable. Ce sont deux superbes Wohlgemuth, un Crucifiement et une Descente de croix ; ce sont également des Lucas Cranach : la Femme adultère et un portrait de jeune homme.

Toutes ces toiles remarquables, et bien d'autres encore que je ne puis citer, nous permettent d'étudier et de comprendre l'histoire de cette vieille école allemande, si sérieuse dans son dessin, si éclatante dans sa couleur, et qui se trouve si magistralement représentée à Munich.

La salle n° 2 renferme la suite de l'école allemande depuis le xvi<sup>e</sup> siècle ; mais, malgré le talent incontestable des peintres qui y sont exposés, elle ne peut soutenir l'effet puissant produit par la salle précédente. Nous y trouvons quelques bonnes toiles de Ross, de Dietrich, de Kaufmann, de Teniers le jeune, de Hals et de Fischer, sans nommer les autres. Mais tel qu'un voyageur, descendant d'un sommet d'où l'on embrasse un merveilleux horizon, s'enfonce dans la vallée, en jouissant encore de quelques échappées, nous quittons le point culminant de la peinture allemande avec le xv<sup>e</sup> siècle, et ne constatons plus, depuis cette époque, que des efforts isolés, toujours de plus en plus rares, pour se rattacher à la grande école.

La salle 3 nous permet d'admirer l'école flamande, ses superbes coloristes et ses puissants décorateurs. Voici Rembrandt avec un Sacrifice d'Abraham, d'une étonnante ampleur de composition et d'exécution, puis une magistrale Sainte Famille. Voici Franz Hals, avec un grand tableau de famille délicieusement peint, quoique les visages soient un peu pâles. Voici Wynants, avec deux grands paysages d'une clarté éblouissante, et Ferdinand Bol avec deux portraits qui valent des Rembrandt. Celui de l'homme est éclairé par une lumière chaude et dorée qui ravit l'œil. J'en passe et des meilleurs.

Dans la salle 4, Rubens règne en maître, quoiqu'il laisse auprès de lui une petite place à quelques camarades plus modestes, parmi lesquels on peut encore distinguer une famille admirablement peinte par Cornélius de Vos. C'est dans cette salle que se trouve la fameuse Vierge portant l'Enfant Jésus sur ses genoux, entourée d'une magnifique guirlande de fleurs peintes par Breughel. Dans l'œuvre de Rubens, c'est un des tableaux qui m'aient le plus charmé. La Vierge est inondée de lumière, d'un beau dessin; la pose gracieuse et noble et les ravissantes fleurs qui l'entourent lui donnent un charme délicieux. Rubens était lui-même de cet avis, et c'est un des tableaux qu'il a reproduits le plus souvent, avec quelques changements, il est vrai.

Que dire de la salle suivante, la plus vaste du musée; malgré cela, elle est, de haut en bas, tapissée des œuvres de Rubens. C'est, en entrant, un éblouissement tel, qu'on cherche à rattraper sa raison, emportée dans une sarabande effrénée de bras, de jambes, de torses roses, de visages bouffis, de chevelures blondes, de tigres, d'animaux fantastiques, de draperies, de nuages et d'éclats de lumière. Positivement j'ai manqué crier. Partout le même rose, le même éclairage intense, les mêmes contorsions, et tout cela peint avec cette touche magistrale et furibonde qui finit par crispier les yeux, et le même art infatigable qui ébranle le cerveau.

Quelle machine à décors que ce grand peintre! car après tout, c'est un grand peintre, et surtout un grand artiste. Je suis vraiment un peu honteux de ne pouvoir exprimer mon admiration en termes plus respectueux, mais à qui la faute. On a réuni au musée de Munich quatre-vingt-quinze tableaux du maître. J'en sais dans ce nombre soixante au moins qu'il aurait mieux valu laisser où ils étaient. Je l'ai déjà dit : la peinture est faite pour une certaine place, en dehors de laquelle elle perd sa valeur. C'est surtout vrai pour les grandes décorations qui

écrasent le spectateur dans un musée, et qui, vues au-dessus d'un maître autel, à travers les arceaux et les piliers d'une église, forment un point lumineux, brillant, où toutes les ardeurs de la palette peuvent se donner carrière, parce qu'elles sont dominées par la hauteur des voûtes et la grandeur du cadre. Voilà pourquoi j'ai admiré de toute mon âme la Descente de croix dans la cathédrale d'Anvers, et j'ai été obligé de fermer les yeux devant le Jugement dernier de la Pinacothèque.

Je conçois l'Enlèvement des filles de Latone ou la Suzanne au bain pour décorer le salon d'un palais; les Nymphes se moquant du Silène ivre, ou la Chasse aux lions, pour être placées dans une salle de festin; la Victoire couronnant le dieu Mars, ou Minerve protégeant les hommes, pour orner la grande salle de réception d'un souverain. Rubens sera là dans tout son éclat; les lambris dorés, les caissons et les poutres feront à sa peinture un encadrement naturel; mais exposer à la fois tous ces tableaux dans la même salle d'un musée, se heurtant les uns aux autres, c'est trop. Autant il est doux de se sentir échauffé par un rayon de soleil, autant il est imprudent de se livrer à toutes ses ardeurs.

Un peu reposés par ces quelques réflexions, nous allons reprendre notre visite. La salle n° 5 peut s'appeler la salle de Van Dyck. Comme au Belvédère de Vienne, on y a réuni une quantité de toiles de ce maître. Je n'y trouve, au milieu de nombreux portraits, que deux tableaux vraiment dignes d'admiration. Ce sont : la Mise au Tombeau, et une Sainte Famille. Tous deux se recommandent, non seulement par la sobriété de la composition, mais aussi par les expressions si justes des physionomies et la délicatesse du coloris.

Si, à l'exemple de Rubens, Van Dyck s'est fait largement aider dans son œuvre, il existe de lui quelques tableaux, comme ceux que je viens de citer, que l'artiste a dû concevoir

et peindre en entier. L'émotion qu'on ressent en les regardant en est un sûr garant.

Il faut remercier les conservateurs de la Pinacothèque d'avoir placé cette salle de Van Dyck, aux couleurs douces et nacrées, avant les salles italiennes, comme pour reposer le visiteur et lui faire un peu oublier les ardeurs du coloris de Rubens qui viennent de l'éblouir. Il peut aborder avec plus de calme les merveilles qu'elles contiennent.

Nous trouvons en effet dans cette salle, véritable tribune, une Sainte Famille de Raphaël, peinte de sa première manière; elle est admirablement groupée, d'un coloris léger et d'une délicatesse de touche exquise. C'est, à Munich, son œuvre principale, mais non la plus belle à mon avis. J'estime encore plus le portrait de Bindo Altoviti, jeune homme aux cheveux blonds, coiffé d'une toque de velours noir. Il est peint de la dernière manière du maître, et s'impose par l'ensemble de ses qualités magistrales. Tout y est : coloris savant, clair-obscur profond et lumineux, expression, délicatesse de jeunesse et de force, etc. Ce tableau attache tellement qu'il faut toujours y revenir, malgré les chefs-d'œuvre qui l'avoisinent. Il est bien l'expression complète de l'apogée du talent du plus grand des peintres. Le portrait de moine peint par Sebastiano del Piombo peut presque rivaliser avec le merveilleux Altoviti. Il est tellement beau, peint d'une façon tellement magistrale, d'un caractère tellement imposant, que l'on établit de suite la comparaison, et qu'il la soutient presque... Un peu plus loin, c'est la Salutation angélique, de Fra Filippo Lippi, une des plus belles œuvres de l'école florentine du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Un Pérugin splendide, l'Apparition de la sainte Vierge à saint Bernard, un autre qui ne le cède en rien au premier; la Vierge et l'Enfant Jésus sur ses genoux, d'une exécution admirable. Un superbe Francia, la Vierge adorant l'Enfant Jésus couché à terre. Enfin, ne pouvant les nommer tous, pour terminer cette énumération de

chefs-d'œuvre, la Sainte Famille d'Andrea del Sarto, un des plus remarquables tableaux de ce maître, d'une couleur et d'une expression délicieuses.

Dans la salle n° 7, nous voici à Venise.

La pléiade des coloristes que nous avons si bien admirés chez eux n'est représentée à Munich que par des toiles que je peux presque qualifier de secondaires, par rapport aux chefs-d'œuvre qui les entourent. Il faut y remarquer néanmoins un portrait de Charles Quint assis, du Titien. Il a un grand caractère; le tapis rouge sang sur lequel il repose fait un étonnant repoussoir au personnage vêtu d'un costume entièrement noir. Également du Titien, une Flagellation : peinture extrêmement large, mouvementée, dramatique, et d'une puissante couleur. Enfin, de Véronèse, un très beau portrait de femme.

La salle n° 8, qui termine l'enfilade de la galerie, contient un grand nombre de toiles de l'école de Bologne. Nous y distinguons une curieuse copie de la sainte Cécile de Raphaël, par Baroccio; une belle Assomption, du Guide : la Vierge, vêtue d'un manteau bleu intense, comme il ose seul les faire, s'enlève et se détache sur un ciel d'or. Dans un autre panneau, une charmante nichée d'Amours, par l'Albane.

La salle n° 9 est le véritable musée de la peinture espagnole. Presque tous les tableaux qu'elle renferme sont d'un ordre supérieur. Madrid seul en possède une collection plus complète. Parmi les plus remarquables, citons un très beau moine de Zurbaran, ainsi qu'un saint Jean, et la mère du Sauveur, d'une qualité un peu inférieure au précédent. De nombreux Murillo, entre autres un saint François, splendide dans son manteau noir, puis divers enfants; l'un mange, un autre vend des raisins, puis ce sont des mendiants, peintures un peu réalistes, mais d'une couleur superbe. Ribera est admirablement représenté par un magnifique portrait de moine vêtu de



blanc, un vieillard maigre et décharné, d'une couleur et d'une exécution admirables, et une Descente de croix de toute beauté. Il égale presque Velasquez. Mais ce grand seigneur artiste possède une telle allure, une palette tellement puissante que, lorsqu'on croit l'atteindre, son génie l'emporte encore plus haut. Il y a dans cette salle deux portraits peints par lui, l'un assurément beau; mais l'autre, celui d'un jeune homme à la moustache noire, aux longs cheveux rejetés en arrière, la tête coiffée d'une toque de velours, est d'une crânerie telle, que l'on est bien forcé de déclarer Velasquez le plus grand peintre de l'école espagnole.

Autant je me plais à faire l'éloge de la collection espagnole, autant il m'est pénible de parler de la collection française, renfermée dans la salle n° 10. A part un beau portrait de Philippe de Champagne, un autre de Largillière et un beau Claude Lorrain, elle ne contient que des tableaux d'un ordre tout à fait inférieur, et donne une bien médiocre idée du mérite de nos compatriotes.

Si maintenant nous revenons au vestibule d'entrée, en traversant de nouveau toute cette galerie que l'on ne saurait se lasser d'admirer, nous pénétrons par une petite porte dans la série de ce que l'on appelle « les cabinets ». Ce sont de petites pièces en enfilade qui longent la grande galerie et tiennent toute une façade de la Pinacothèque. Ils contiennent, par ordre à peu près chronologique, tous les petits tableaux de la galerie, petits par les dimensions, car il y en a de bien importants par le mérite et la valeur artistique. Je citerai les principaux : Un merveilleux et bien rare Memling, représentant plusieurs petites scènes de l'Évangile, qui se passent en plein moyen âge au milieu de villes et de châteaux crénelés. Le fameux portrait d'Albert Dürer peint par lui à l'âge de vingt-huit ans, daté de 1500. Des paysages de Ruysdaël, d'une qualité exceptionnelle. Un Chemin de croix comprenant dix

tableaux de Rembrandt, compositions dramatiques, costumes du *xvi<sup>e</sup>* siècle, et d'une étonnante lumière. Plusieurs Gérard Dow, et surtout son magnifique Charlatan sur une place publique. Dix ou douze Mieris; des tableaux d'autel de Fra Angelico; un Giotto; une tête de Madeleine, chef-d'œuvre de Carlo Dolci; plusieurs Metzu, etc. Un des cabinets est rempli d'esquisses de Rubens. Tout cela forme un monde de petites merveilles dans lequel on se perd, et qu'il faudrait étudier tout à loisir. Deux étoiles de première grandeur y brillent cependant au-dessus de toutes les autres. Ce sont les deux Vierges de Raphaël : l'une, de sa première manière, délicieuse de naïveté et de candeur dans son vêtement rose, tient l'Enfant dans ses bras; l'autre, de sa seconde manière, d'une peinture profonde et douce, se rapproche beaucoup de la Vierge à la chaise. Il faudrait un vocabulaire spécial pour bien dépeindre ce que font sentir les tableaux de Raphaël. Modeste voyageur, j'y renonce, je craindrais de tomber comme Icare en voulant approcher du soleil.



## CHAPITRE VI

### NUREMBERG

Grâce à une pléiade d'artistes éminents, parmi lesquels nous trouvons Wohlgemuth, A. Dürer, Adam Krafft, Stoss, Heinrich Le Ballier, et tant d'autres, ayant tous vécu à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle ou au commencement du xv<sup>e</sup> siècle, Nuremberg est peut-être la seule ville d'Allemagne ayant conservé un caractère particulièrement artistique. Nous y sommes arrivés comme l'on entre dans une salle de spectacle un jour de répétition. Il était nuit, il était même minuit, tout était noir; nous cherchions avidement à percer l'ombre, en attendant le lever du rideau, sur ce décor si intéressant.

L'hôtel de l'Aigle d'Or nous reçut à bras ouverts, mais aussi à fenêtres ouvertes, précaution salutaire par un beau soleil, mais dont on aurait bien dû se dispenser pendant cette nuit sibérienne. Nous étions gelés, nous n'avons pu dégeler jusqu'au jour. Le lendemain, tout était oublié, le temps était beau, et vraiment c'eût été bien dommage d'être privé du soleil, ce merveilleux décorateur, qui vint si ponctuellement animer le tableau.

Nuremberg est une grande ville, qui porte sur son front ses quartiers de noblesse. Elle date de loin, et les magnifiques

remparts qui lui faisaient une ceinture complète au XIII<sup>e</sup> siècle sont encore debout pour témoigner de sa grandeur.

Depuis qu'elle a été donnée à la Bavière, elle est devenue commerçante, s'est entourée de nombreux faubourgs, de gaies et blanches maisons, mais cela n'a nui en rien au caractère particulier de la vieille ville, qui s'est conservé absolument intact.

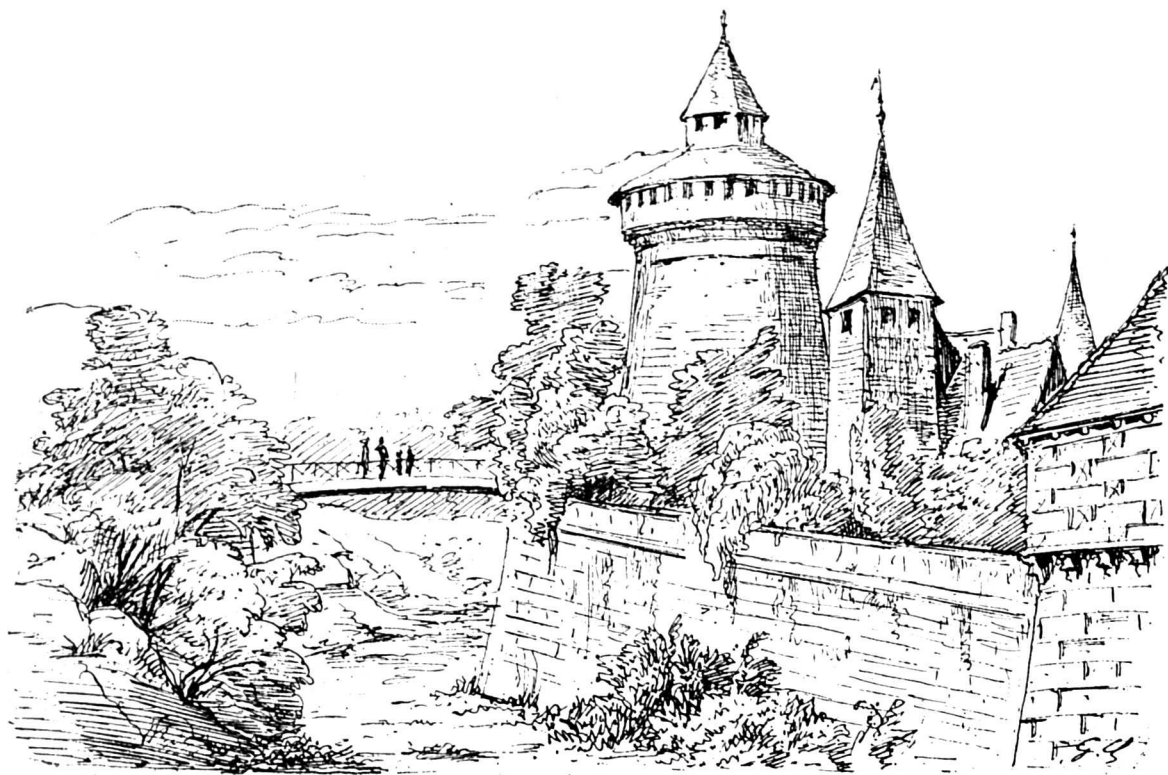
Les remparts, couronnés de créneaux et de mâchicoulis, construits en pierre rouge à gros bossages, sont précédés d'un large fossé. Ils protègent un chemin de ronde, derrière lequel s'élève une seconde ceinture de fortifications. Ce chemin circule tout autour de la ville, sans être interrompu, même par la rivière la Pegnitz, qu'il franchit sur des ponts d'une seule arche élancée. De nombreuses tours rondes ou carrées, flanquées de tourelles ou surmontées de clochetons, relient entre elles les deux murailles.

Aujourd'hui le fond du fossé est transformé en jardin potager, il y pousse même de beaux arbres qui s'élèvent jusqu'au-dessus des remparts; d'autres arbres poussent en certains endroits sur le chemin de ronde. Ces deux étages de verdure s'entremêlent aux clochetons, aux poivrières, aux vieux pans de bois, et donnent à tout cet ensemble l'aspect le plus délicieusement romantique.

La ligne des remparts rencontre vers la partie nord de la ville un rocher assez élevé sur lequel on a construit le Burg. Il domine la ville. Nous reviendrons le visiter en détail.

Si je cherche à comparer Nuremberg à quelque ville française, c'est à Carcassonne qu'il faudrait penser tout d'abord, car il est impossible de ne pas être frappé par la similitude du genre de fortification des deux villes, mais elles diffèrent essentiellement par leur importance et leur situation.

Nuremberg, malgré sa richesse et ses cent mille habitants, est encore aujourd'hui une ville toute du moyen âge; de loin,



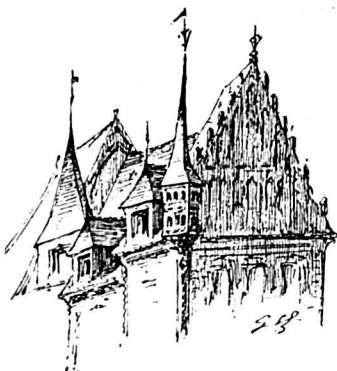
Remparts de Nuremberg.



on voit émerger au-dessus des remparts une véritable forêt de flèches, de clochetons, de tours et de tourelles de toutes les façons. Mais ces jolies toitures sont couvertes de tuiles rouges, ce qui les alourdit et donne à l'ensemble un aspect monotone. J'aime mieux nos toits d'ardoises, avec leurs tons violacés, qui se marient si bien à l'azur du ciel, qui s'éclairent si brillamment et donnent à leurs silhouettes plus d'élégance et de finesse.

On entre à Nuremberg par plusieurs portes. Elles sont voûtées, défendues par des bastions et protégées par d'énormes tours, vrais donjons surmontés de toitures à deux étages.

La ville est divisée par la Pegnitz en deux quartiers d'une importance à peu près égale : le Lorenzerseite au midi et le Sebalderseite qui s'élève au nord en pentes assez rapides jusqu'au pied du Burg. Les rues sont larges, propres, les boutiques nombreuses, variées, bien garnies, la population active; l'industrie moderne a régénéré la vieille cité. Sa physionomie générale est une féerie à chaque pas; à chaque coin de rue un décor



Pignon de maison.

nouveau. Ce sont des enfilades de maisons aux pignons étroits et mouvementés, des lucarnes élancées aux formes mille fois variées, de nombreux miradores suspendus au-dessus des rues et brisant le plan des façades; plus loin et pour faire contraste, de lourds palais du xvi<sup>e</sup> siècle aux grandes portes cintrées, aux cariatides massives, aux balcons de fer, merveilleusement travaillés. Aux angles de quelques maisons, des tourelles guillochées, découpées en dentelles, lancent dans les airs leurs petits

toits pointus, et donnent un air de castel à ces antiques constructions.

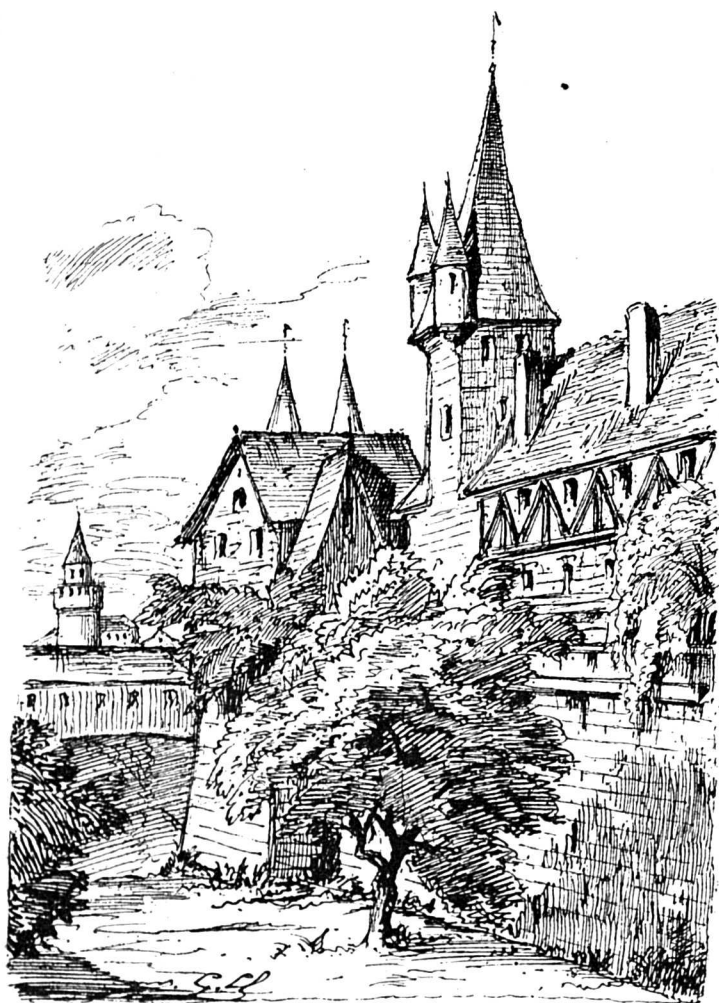
Sur les places s'élèvent de superbes monuments. Il faut se promener à Nuremberg, flâner, tout voir, tout examiner, se laisser charmer par un rayon de soleil, dorant toute cette végétation de pierre, ou par quelques belles ombres qui en estompent les contours. Il faut causer avec Albert Dürer et se figurer voir passer l'empereur Maximilien sur son char triomphal, ou bien découvrir dans quelque coin une relique, un objet d'art où palpite encore l'âme des artistes de la grande époque. Lorsqu'on rentre d'une pareille promenade, on peut se reposer, on a bien travaillé.

L'église Saint-Laurent, la plus remarquable et la plus intéressante de la ville, est située sur la place qui porte son nom. A l'angle d'une des rues s'élève la maison de Nassau, imposante tour gothique, flanquée de quatre tourelles, bâtie vers 1400.

L'église a été construite pendant les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

L'architecture en est à la fois ferme et élancée. Le portail est magnifique, et les deux tours sont terminées par de superbes flèches dorées. L'église sert au culte protestant, mais n'a rien du caractère de rigidité froide et sévère que l'on remarque généralement dans les temples réformés. Tous les trésors et les objets d'art dont elle avait été décorée par les bons bourgeois de Nuremberg avant 1521, sont encore à leur place. Dans chaque chapelle, l'autel est surmonté d'un beau triptyque, les murs sont revêtus de boiseries finement sculptées. Des tapisseries, des écussons, sculptés et peints aux armes des donateurs, sont accrochés aux piliers; des pierres tombales sont incrustées dans les murailles. Tout cela forme un ensemble chaud à l'œil, chatoyant, vivant pour ainsi dire, et, plus on regarde, plus on admire. Les hauts piliers, les voûtes élégantes, les fines ogives des arcs et des fenêtres font valoir la finesse et





Remparts de Nuremberg.



la délicatesse des tribunes, des escaliers à jour et des balustrades dentelées.

Le chœur et les sept chapelles qui l'entourent forment un véritable musée, d'autant plus intéressant que tous les ornements, les objets d'art ou tableaux sont placés dans le plus beau cadre qui puisse les faire valoir.

On dirait que depuis trois cents ans les portes de l'église sont restées fermées et qu'on vient de les ouvrir.

Les stalles du chœur sont d'un beau travail d'incrustation de bois encadré dans de fort belles sculptures. On a placé près du maître autel le célèbre tabernacle, pyramide de pierre, en forme de dais, ajourée comme la plus fine dentelle, tellement élevé qu'il vient toucher aux nervures de la voûte. Il est porté par quatre figures agenouillées représentant le sculpteur nurembergeois Adam Krafft et ses élèves. Ils exécutèrent ce travail remarquable vers 1500.

Parmi les tableaux, nous trouvons une Annonciation d'Albert Dürer, datée de 1500, et deux beaux triptyques de Wohlgemuth. Des tapisseries sont, comme autrefois, accrochées aux murs des chapelles, au-dessus des stalles et bancs, pour préserver les fidèles de la fraîcheur de la pierre. Elles sont toutes de style et d'époque différents. Celles du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle représentent des semis de fleurs sur un fond de verdure foncée, ou bien encore Jésus-Christ au milieu de ses apôtres ; chaque figure est pour ainsi dire encadrée de bandelettes blanches couvertes d'inscriptions gothiques. Celles du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et du commencement du <sup>xv</sup><sup>e</sup> représentent une suite d'arcades ; dans chacune d'elles sont placés des personnages de l'Écriture. Celles de la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> nous montrent des scènes de quelques légendes où les personnages sont revêtus de costumes magnifiques. Toutes sont intéressantes au dernier point, et d'une admirable conservation. Elles ont un mètre de hauteur environ et forment une suite chronologique d'un intérêt tout à fait particulier pour un amateur.

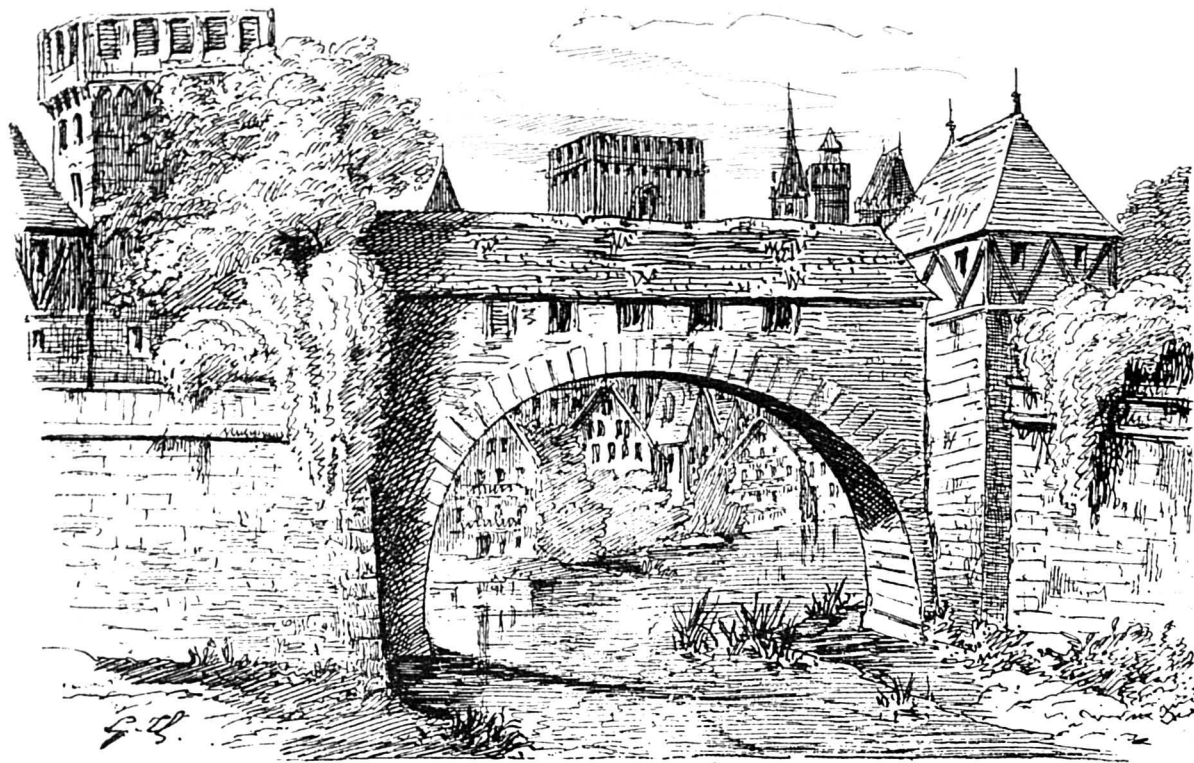
Sept immenses et splendides verrières éclairent le chœur ; elles ont été faites par les peintres verriers de Nuremberg en 1450 et 1490. Le dessin en est magistral et les colorations très étudiées. Elles représentent des sujets variés, tels que la généalogie de Jacob, l'empereur Maximilien et sa famille, ou quelque épisode de l'Écriture sainte. Dans chacune d'elles il y a une couleur dominante qui, de loin, la distingue de ses voisines. Cet ensemble est d'un effet saisissant.

Pendant notre visite à l'église Saint-Laurent, et pour mieux encore nous mettre sous le charme, la musique est venue joindre ses harmonies à nos autres émotions. On répétait des psaumes dans la tribune de l'orgue. Certaines parties, chantées à quatre voix, sans accompagnement, étaient tout à fait remarquables par le style, la justesse et la sonorité.

Qu'après cela nous gardions de l'église Saint-Laurent un profond souvenir, vous n'en pouvez douter.

L'église Notre-Dame est située près de l'Hôtel de ville. Son principal mérite artistique est de concourir à la décoration de la grande place du Marché, dont elle occupe un des côtés. Elle date du xiv<sup>e</sup> siècle, et son architecture est assez élégante ; mais, voyageurs, évitez d'y entrer. L'intérieur ressemble à une véritable boutique de marchand d'ornements d'église ; les murailles viennent d'être peintes en rouge, en bleu ou en vert, tout ce qu'il y a de plus criard ; les autels et tous leurs ornements sont dorés à neuf : c'est à faire crier un aveugle.

Saint-Sébald, qui donne son nom à un quartier de la ville, est après Saint-Laurent la plus intéressante des églises de Nuremberg. Le grand chœur, qui fut terminé à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, en 1577, est accolé à l'ancienne église, qui date du xi<sup>e</sup>. Cet ensemble, assez harmonieusement raccordé, forme une de ces églises à deux chœurs comme il s'en trouve plusieurs en Allemagne, entre autres la cathédrale de Mayence.



6

Passage des remparts au-dessus de la Pegnitz.

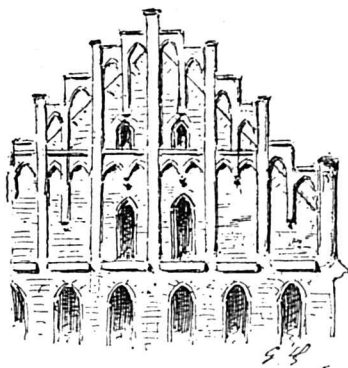


De même qu'à Saint-Laurent, les chapelles, les autels, les tableaux, les ornements sont restés tels qu'ils étaient avant que cette église eût été consacrée au culte protestant. C'est ainsi que nous voyons sur un des autels un beau tableau peint par Adam Krafft représentant Jésus portant sa croix, sur un autre un épisode de la vie de saint Pierre par Wohlgemuth, une charmante Vierge de bronze par Vischer est accrochée à une colonne, à une autre pend un écusson peint par Jean Holbein; à côté, une sculpture en bois de 1513 par Albert Dürer, et tant d'autres objets d'art fort intéressants. Les verrières sont aussi fort belles et ont été peintes presque toutes par Veit ou Guy Hirschvogel vers 1513. L'une d'elles représente les empereurs Maximilien et Charles-Quint accompagnés de leurs familles, entourés des armoiries de tous les États sur lesquels ils ont régné. Elle est d'une étonnante richesse de coloration. Au milieu du chœur gothique s'élève le tombeau de saint Sébald, monument de bronze coulé par Pierre Vischer en 1510, amoncellement de dauphins, de statues, d'apôtres, de temples et d'une foule d'autres choses; cela est très habilement fondu et ciselé, mais d'un goût détestable.

Les fontaines de Nuremberg ont une célébrité méritée. Celle de la cour de l'Hôtel de ville, ainsi que l'Homme aux oies, si naïf et si charmant, sont du maître fondeur Lawenwolf, qui était un artiste de la bonne école. Celle de la place Saint-Laurent, qu'on appelle aussi fontaine des Vertus, est un beau bronze du xvi<sup>e</sup> siècle. Les quatre statues de femmes qui en font le principal ornement ont cela de particulier qu'elles lancent de l'eau par les seins. C'est d'assez mauvais goût, mais l'arrangement général, très élégant, et le travail délicat du fondeur font passer par-dessus cette originalité. La plus admirable se trouve sur la place du Marché, on la nomme : la Belle Fontaine. Heinrich Le Ballier l'édifia en 1585. C'est une flèche gothique en bronze; elle a bien 20 mètres de hauteur;

le dais, les arcs-boutants, les fleurons accompagnent un monde de statues, parmi lesquelles on trouve Charlemagne, Clovis, les prophètes, les sept électeurs. C'est un délicieux fouillis. Elle est entourée d'une grille en mailles de fer forgé comme les forgerons allemands savaient seuls le faire à cette époque, c'est-à-dire aussi fine et délicate que possible.

L'église Notre-Dame occupe, comme je l'ai dit, un des côtés de la place. Sur les trois autres, les maisons gothiques étalent



Pignon d'une maison.

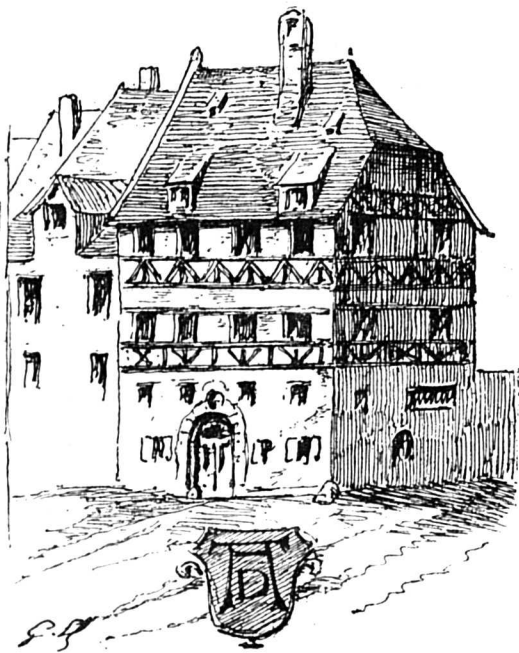
leur architecture variée et pittoresque, leurs pignons dentelés, leurs toits pointus, leurs tourelles, leurs balcons; il y en a de fort belles dont les façades en bois sont admirablement sculptées. La place de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, qui conserve encore sur tout un côté les vieilles maisons flamandes et espagnoles du XIV<sup>e</sup> siècle, peut en donner

une faible idée. Sur la place de Nuremberg toutes les maisons, grandes ou petites, simples ou riches, sont variées de coloration, de formes, de décorations; tous les pignons diffèrent par leur hauteur, leurs silhouettes et leurs ornements. Quelques boutiques modernes, remplies de porcelaines ou d'étoffes, sont venues à grand renfort de démolitions se nicher dans les vieux rez-de-chaussée, tandis que d'autres, et c'est le plus grand nombre, ont encore conservé l'aspect qu'elles avaient autrefois. Rien n'y est changé, si ce n'est le marchand et, je l'espère, la marchandise.

Le marché proprement dit se tient au milieu de la place, sous des abris en bois et sous une quantité de vastes parapluies.



La maison d'Albert Dürer fait l'angle d'une toute petite place, située non loin de là, auprès des remparts, dans un quartier isolé et tranquille. Construite tout entière en pans de bois et crépie de mortier teinté d'ocre, elle est calme, simple et indique une certaine aisance, un travail laborieux. C'est



La maison d'Albert Dürer.

plutôt la demeure d'un maître artisan que celle d'un artiste de la trempe de ce merveilleux génie.

Entrons avec recueillement, en pénétrant pour ainsi dire dans la vie d'un tel homme. Bien des surprises nous sont ménagées.

Après avoir franchi la porte basse, nous montons un petit escalier de bois à balustres.

Nous voici chez Albert Dürer. Quelle illusion ! que de pen-

sées nous assiègent ! L'âme du grand artiste est là tout entière. L'appartement est meublé, les murs sont boisés, les poutres des plafonds sont peintes. Quelques tentures et tapisseries complètent la décoration. Au milieu de la première pièce, sur une table, on a placé un bel exemplaire du fameux missel de l'empereur Maximilien. Les cent cinquante vignettes ont été dessinées par Dürer en 1515. Dans un coin, un coffre ; près de la cheminée, une crédence sur laquelle sont déposés quelques objets lui ayant appartenu. Aux fenêtres, des vitraux aux couleurs brillantes égayaient une mise en plomb des plus ordinaires. Enfin, son portrait, dessiné par lui (le tableau peint est au musée du Louvre) à l'âge de vingt-six ans, et quelques-unes de ses gravures sont encadrés et accrochés aux murs. C'était là le salon, la pièce où il recevait. Que de princes, d'évêques, de souverains même ont été visiter le grand artiste dans cette chambre si modeste ! Vraiment, si quelque chose surprend aujourd'hui, c'est de ne pas l'y retrouver lui-même, coiffé de son bonnet de velours noir, ses grands cheveux châtons frisés, tombant sur ses épaules, une fine moustache ornant ses lèvres, les yeux bleus, le regard profond, enveloppé d'une robe noire au collet de fourrure. Il nous ferait comprendre, j'en suis sûr, que, lorsqu'un peintre sait joindre l'ampleur, la fermeté et la pureté du dessin à l'éclat et à l'harmonie du coloris, qu'il peut employer ces moyens à rendre de sublimes compositions, il s'est élevé au dernier sommet où l'art humain puisse atteindre. C'est du moins ce que son œuvre enseigne ; et, pour compléter cette leçon, il faut visiter à l'étage supérieur une collection de toutes ses gravures : Quelle composition grandiose ! quel dessin ferme et nerveux ! quelle variété dans ses sujets : le portrait de Maximilien, le Cerf de saint Hubert, la Mélancolie, et tant d'autres. Dans la chambre à coucher, le portrait de sa mère, gravé par lui, est accroché près de l'alcôve.

Ils ont vécu de longues années dans cette maison, et, si l'on

en juge par le mobilier si complet, si soigneusement rangé de la cuisine, M<sup>me</sup> Dürer mère devait être une excellente ménagère.

Mais l'atelier, le sanctuaire, me direz-vous, où est-il ? C'est là que vous allez nous montrer la pensée vibrante du maître, imprégnée dans chaque objet. C'est du moins ce que j'espérais trouver. Hélas ! d'atelier, il n'y en a point. On m'a montré au rez-de-chaussée une pièce assez petite, assez triste, éclairée par une fenêtre élevée et mal éclairée encore. Les quatre murs, blanchis à la chaux, sont d'une tristesse et d'une crudité désespérantes. C'est là qu'il travaillait, m'a-t-on dit. Dürer pouvait peut-être broyer ses couleurs dans ce réduit, mais y peindre ses splendides tableaux, ses triptyques merveilleux, jamais.

Enfin je ne veux pas abuser plus longtemps de la bonne foi de mon lecteur, et lui laisser croire qu'on nous avait transportés chez Dürer en l'an de grâce 1515, date de ses plus belles œuvres ; ou bien qu'une fée conservatrice a permis que cet intérieur si intéressant traversât trois siècles sans que rien y fût changé. C'est une société artistique formée de tous les admirateurs du grand artiste qui, après avoir acheté la maison, en a reconstitué le mobilier par des dons ou des acquisitions, et a recueilli tout ce qui a pu soit appartenir au maître, soit sortir de son burin ou de son pinceau.

Cette société est ouverte à tous, et pour en faire partie il suffit de s'inscrire sur un registre et de déposer une modeste taxe entre les mains du gardien.

On a érigé sur la place Saint-Maurice une belle statue d'Albert Dürer. Elle est en bronze, d'un beau style. Rauch, le sculpteur qui l'a modelée, s'est inspiré du portrait peint par lui-même qui est à Munich.

Albert Dürer, né en 1471, mort en 1528, était élève de Wohl-gemuth, peintre certainement fort remarquable, mais que l'élève a de beaucoup dépassé par l'élévation de ses compositions, le coloris de sa peinture et l'ampleur de son dessin.

Pour achever l'étude de ce génie si varié, allons visiter la grande salle du conseil de l'Hôtel de ville. Elle est du temps, comme on dit dans le langage des amateurs; rien n'y a été changé depuis 1340; la muraille tout entière qui fait face aux fenêtres est peinte à fresque, d'après les cartons du grand maître. D'un côté, à gauche de la porte d'entrée, c'est une espèce de danse macabre où des groupes de différents personnages s'en vont en procession se dirigeant vers le roi Midas, assis sur un trône. A droite, l'autre côté représente le Triomphe de l'empereur Maximilien, musicien et maître chanteur. Il est assis sur un char magnifique traîné par huit chevaux conduits par des femmes dansant à leurs côtés, le tout enguirlandé de fruits et de verdure. Ces compositions larges et bien ordonnées font un grand effet plutôt par leur allure superbe et leur sobriété que par la multiplicité des objets et des personnages. C'est de la très belle décoration.

Au second étage s'ouvre une galerie qui donne sur la cour intérieure. Le plafond est divisé en grands compartiments, et représente un tournoi qui eut lieu en 1446 à Nuremberg. C'est un travail de sculpture en bas-relief d'une exécution un peu lourde, mais qui ne manque pas d'intérêt.

Abandonnons maintenant les artistes et leurs œuvres pour revenir aux remparts de la ville. Ils sont dominés et complétés, avons-nous dit, par la forteresse appelée le Burg. Je ne connais pas de château fort aussi pittoresquement conservé. Les chemins de ronde et les pentes qui y montent passent au pied des plus vieilles et des plus hautes tours et conduisent à des portes massives, sur lesquelles l'aigle énorme de Hohenzollern s'étale sur les stries rouges et noires de Brandebourg. En entrant, on s'étonne de ne pas être arrêté par un homme d'armes, la hallebarde à la main, le casque ou la salade sur la tête. Car ici comme partout à Nuremberg on s'est appliqué à conserver à la forteresse l'aspect qu'elle avait autrefois.

Fondée par l'empereur Conrad II en 1024, agrandie par Frédéric Barberousse, les vicissitudes par lesquelles elle a dû passer n'en ont pas modifié le caractère. Le roi Louis II en a fait seulement réparer les appartements en 1854 pour pouvoir s'y installer lorsqu'il vient à Nuremberg. Le Burg communique avec certains points de la ville par de longs souterrains, et possède un puits très profond que l'on montre aujourd'hui comme une curiosité. Le gardien spécial qui y est attaché vous taxe à 50 kreutzers par tête, je devrais dire par paire d'yeux, pour regarder au fond et jouir du coup d'œil étonnant de voir brûler quelques bouts de bougie qu'il y descend au moyen d'une ficelle. Tout le monde y est pris, ce puits étant placé sur le passage de tous les visiteurs. Tant que dure l'opération, le gardien marmotte dans un langage monotone et incompréhensible pour nous, ce qui m'a fait croire qu'il psalmodiait les prières des morts, pour les âmes des revenants qui doivent hanter les profondeurs de ces sombres régions.

Dans la cour intérieure du château nous retrouvons des êtres vivants. Ce sont deux superbes paons, seuls habitants du vieux Burg, qui vous y reçoivent du reste en seigneurs vêtus de leurs plus beaux atours. Si vous cherchez instinctivement la blonde tête de quelque châtelaine vous regardant curieusement du haut d'une des galeries à jour et vous accueillant d'un sourire, mettez une bride à votre imagination, vous ne trouverez que la gardienne, jolie Gretchen du reste, qui vous demande un marc et vous promène au bruit de son trousseau de clefs d'un air passablement ennuyé : il est triste, il est vrai, pour le visiteur enthousiaste, d'être guidé par cette figure de cire ; mais pensons donc un peu à cette pauvre fille qui, tout en mangeant des saucisses, a peut-être des flots bleus de poésie dans l'âme et qui explique vingt fois tous les jours la chambre des tortures, et montre le fameux tilleul planté dans la cour par l'impératrice Cunégonde, femme de Henri II. Le voyageur

attentif fait son compte et calcule qu'il aurait en face de lui un arbre âgé de huit cent cinquante ans, trouve que la Gretchen se moque de lui comme de tous ses semblables, et entre dans les appartements, décidé à regarder avec ses yeux, sans faire d'histoire rétrospective avec les cicérones, fussent-ils de jolies Bavaroises.

Au rez-de-chaussée, une salle de gardes dont les voûtes surbaissées sont supportées par des colonnes sert de vestibule à une petite chapelle romane du style le plus archaïque.

Le premier étage est composé d'une suite de salles plafonnées soit en caissons, soit en poutrelles. Dans l'une d'elles, l'aigle déployant ses ailes tient toute la surface du plafond. Ce qu'il y a de vraiment curieux dans ces appartements, et ce que je n'ai vu nulle part, c'est que chacune des pièces est ornée d'un de ces anciens poêles allemands en faïence décorée, auxquels on savait donner au moyen âge un mérite tout à fait artistique. Les plus anciens ne remontent guère au delà de la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Ils sont formés d'un gros coffre de terre cuite d'une hauteur de 1<sup>m</sup>,50 à 2 mètres, couronné par une corniche; leurs faces sont divisées en compartiments par des nervures et des bandeaux. Chacun d'eux est orné soit de statuettes, de médaillons, de sujets en bas-reliefs, modelés avec une excessive finesse et émaillés de toutes les couleurs, comme un plat de Bernard Palissy. Les plus modernes datent du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle; ils sont plus grands, d'une forme plus pyramidale, presque tous unicolores, tantôt bleus, tantôt verts, tantôt bruns. L'ornementation en est lourde et mouvementée; elle encadre généralement des niches à coquilles dans lesquelles on a placé des statuettes de femmes ou de guerriers d'un style assez maniéré. Quelquefois des moulures dorées viennent rehausser et égayer cette uniformité de couleurs.

Aujourd'hui on refait et l'on imite ces anciens poêles. Nuremberg a conservé la tradition de l'art de la céramique appli-

qué à cette industrie. Mais les anciens modèles deviennent très rares. Ils sont pour la plupart conservés dans les musées ou dans les galeries des amateurs. Le baron Adolphe de Rothschild en a payé un, dit-on, deux cent mille francs.

Le nom du célèbre collectionneur que je viens de citer nous amène naturellement à traiter la question des bibelots à Nuremberg... Eh bien, n'en cherchez pas. Évitez-vous cette douce pensée de croire que vous allez mettre la main sur un dessin de Dürer, un panneau sculpté de Krafft ou un bronze de Vischer : contentez-vous de les admirer là où ils sont; mais chez les marchands il n'y a rien.

Nous avons cependant fait chez l'un d'eux une visite assez amusante. Il est installé dans une ancienne maison refaite, c'est-à-dire restaurée telle qu'elle était autrefois, meublée avec des copies d'anciens meubles et d'objets mobiliers. Dans le vestibule, l'escalier, les salles, les chambres, rien n'y manque, les armures, les armes, les bahuts, les tables, les torchères, les poêles, la verrerie, la vaisselle, tout est complet. C'est du faux vieux du meilleur goût, et l'on peut facilement, prenant l'ombre pour la proie, être trompé par une imitation si scrupuleuse. Tout est à vendre, du reste, de la cave au grenier, et l'on refait couramment les pièces emportées par les étrangers.

J'ai toujours entendu dire que Nuremberg était un grand magasin de jouets et de poupées. Cette industrie se dissimule assurément; il y a bien quelques boutiques de jouets, mais ni plus ni moins que dans toute ville de cent mille habitants ayant à cœur de faire le bonheur de ses enfants et la tranquillité des familles.

Telles sont les impressions que nous a laissées notre courte visite à cette vieille cité impériale, fameuse par ses destinées politiques, les diètes qui s'y sont réunies et les artistes qui l'ont illustrée.

Nuremberg n'est située sur aucun des itinéraires ordinaires suivis par les voyageurs. Mais tout ami des arts qui aura pris la peine d'y aller se trouvera, je puis l'assurer, largement récompensé.





## CHAPITRE VII

### HEIDELBERG

La ville de Heidelberg est située dans la vallée du Neckar, à peu de distance du confluent de cette rivière avec le Rhin. Elle est aujourd'hui le chef-lieu d'un bailliage de l'arrondissement du Rhin inférieur, dans le grand-duché de Bade. Son nom a acquis une telle célébrité, qu'il est impossible de visiter les pays allemands sans lui consacrer quelques instants.

Je dirai en peu de mots l'histoire de son Université. Fondée en 1386 par le comte Rupert I<sup>er</sup>, elle est une des plus anciennes de l'Allemagne. Mais c'est surtout à Othon-Henri qu'elle doit son entier développement et le grand rôle qu'elle a joué et qui lui appartient encore dans le monde savant. Vers 1558 ce prince, au retour d'un voyage en Palestine pendant lequel il avait acheté de nombreux manuscrits grecs et orientaux, fonda la bibliothèque qui fut dans la suite connue sous le nom de Bibliothèque Palatine. Il fit venir des professeurs étrangers, créa des chaires nouvelles, qui donnèrent à l'enseignement un nouvel essor. Depuis, l'Université a toujours été fréquentée par un grand nombre d'étudiants; elle passe aujourd'hui non seulement pour un foyer de lumières, mais aussi pour un foyer très incandescent de principes politiques et philosophiques.

Écartons ces questions brûlantes, laissons l'Université à ses destinées, et tournons notre pensée vers les régions plus sereines de l'histoire et des beaux-arts.

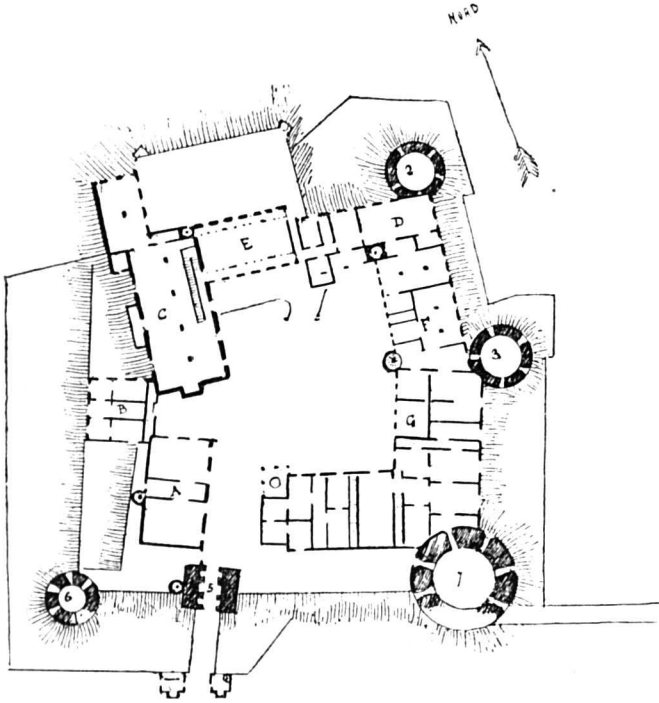
Les origines de la ville de Heidelberg sont intimement liées à celles du château qui la domine. C'est, comme toujours, à l'abri de la forteresse que la cité est venue s'établir. Il est certain que le confluent du Rhin et du Neckar a été de tous temps un point géographique important à défendre et à garder; aussi les Romains n'hésitèrent-ils point à élever un fort sur le gradin le plus élevé de la montagne. Ce fut le duc Conrad, frère de l'empereur Barberousse, qui le premier, au moyen âge, y établit sa résidence et en fit un séjour digne d'un prince. La cité profita aussitôt de ce puissant voisinage, et dès le commencement du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle sa bourgeoisie était constituée, avait son bailli, son clergé, sa juridiction. Elle devint dès lors la capitale du Palatinat.

Les princes palatins vinrent par la suite habiter un nouveau château, construit sur un gradin inférieur de la montagne, et la vieille forteresse, peu à peu abandonnée, ne servit plus que de dépôt d'armes et de poudre. En 1537, la foudre tomba sur cet immense magasin et le fit sauter. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques vestiges épars.

Le comte Rodolphe habita le premier le nouveau château fort : nous en avons la preuve par plusieurs documents datés de 1308 et signés par ce prince. La construction fut donc exécutée pendant les dernières années du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle.

Le plan général actuel est un immense quadrilatère complètement entouré de bâtiments, laissant entre eux une vaste cour. On y pénètre après avoir franchi le pont-levis, en traversant une tour carrée, espèce de poterne fortifiée, et l'on trouve à gauche les constructions les plus anciennes qui soient parvenues jusqu'à nous. Elles furent élevées par Rupert III en 1400; il en reste quelques salles, indiquées au point A;

un peu plus loin, en B, ce sont les ruines de ce que l'on appelle le Vieux Palais; en C, l'ancienne chapelle. En E, le palais élevé par Frédéric IV en 1601; il contient la chapelle du château; en D, le palais de Frédéric II, construit en 1549.



Plan du château de Heidelberg.

L'aile droite comprend : en F, le palais de Othon-Henri; en G, celui de Louis V, datant du commencement du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle.

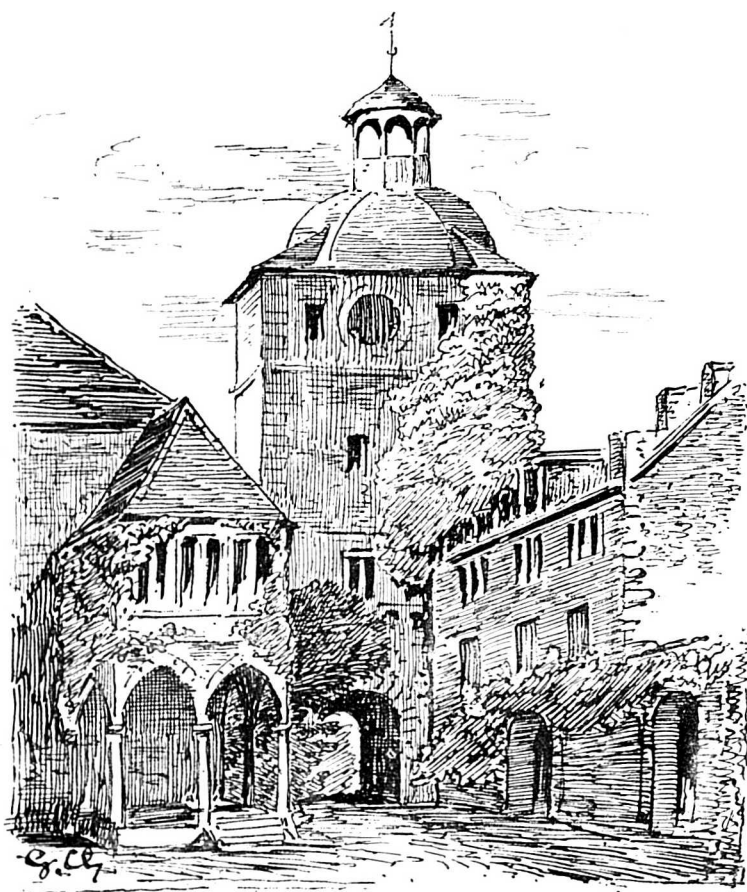
Cinq tours accompagnent le château. Ce sont : la Poterne, ou tour carrée élevée par Louis V et achevée par Frédéric II; elle est parfaitement conservée et surmontée d'une espèce de dôme à pans coupés terminé par une lanterne; à gauche de celle-ci, la petite tour circulaire élevée par Louis V en 1528. Au n° 7, à droite de l'entrée et à l'angle du château, la

grosse tour. Commencée par Philippe le Sincère, elle fut terminée par Louis V en 1533. Il n'en reste aujourd'hui que des ruines. Les Impériaux la firent sauter en 1638. Les débris, immenses quartiers de maçonnerie (les murs avaient 6<sup>m</sup>,50 d'épaisseur), jonchent le sol. Derrière les grands bâtiments de l'aile droite nous trouvons la tour de la bibliothèque, commencée au xv<sup>e</sup> siècle et achevée par Frédéric II. Enfin, à l'angle nord, à l'endroit le plus escarpé des rochers, le même prince termina aussi, en 1550, la tour dite de la Cloche.

J'ai tracé à grands traits le plan du château tel qu'il subsiste aujourd'hui, mais il n'était arrivé à cette majestueuse importance que par suite d'adjonctions successives, que nous allons examiner par ordre chronologique.

Nous ne parlerons que pour mémoire du château du comte Rodolphe, car il n'en reste aucune trace. Les plus anciennes constructions qui soient parvenues jusqu'à nous remontent à Rupert IV, et furent édifiées sur les fondations du château de Rodolphe, vers l'année 1400. Elles se trouvent à gauche en entrant par la poterne. On voit encore un grand mur de face, percé de larges ouvertures et d'une porte ogivale surmontée d'un bas-relief représentant l'aigle impériale, tenant en ses serres le lion du Palatinat et le fuselé de Bavière; un escalier en vis conduisait aux salles du premier étage. Le palais de Rupert fut détruit par les troupes de Louis XIV. Depuis cette époque, il est resté dans l'état de ruine où nous le voyons aujourd'hui. Il en est de même du vieux château qui fait suite au précédent et auquel il était relié par des galeries en bois. Il formait, en dehors de la ligne générale, un corps de logis tout à fait distinct; il avait plusieurs étages, et était surmonté d'un grand toit pyramidal.

Au delà du vieux château s'élevait autrefois l'ancienne chapelle, construite en 1346 par le comte Rupert I<sup>er</sup>. Ce bâtiment



Tour d'entrée du château de Heidelberg, côté de la cour.



a subi des modifications si nombreuses qu'il est impossible aujourd'hui d'y retrouver aucune trace de son ancienne destination. La crypte ou, pour mieux dire, la grande salle souterraine est parfaitement conservée; le plafond en est supporté par quatre gros piliers placés en ligne au milieu de la salle. C'est dans une pièce voisine que le comte Charles-Théodore fit placer en 1751 le célèbre Grand Tonneau. Il me représente la réalisation du rêve fantastique d'un buveur de bière; il a dû inspirer le conteur Hoffmann. Cette cuve monstrueuse, d'une contenance, dit-on, de 350 000 litres, est accompagnée de deux autres tonneaux plus petits. Pris ensemble ou séparément je n'y vois rien de bien beau ni de bien intéressant.

Revenons maintenant à la tour d'entrée; elle fut, ainsi que ses deux voisines, la tour n° 6 du plan et la grosse tour, construite par Louis V, entre 1528 et 1541. Nous devons aussi à ce prince les vastes et nombreux bâtiments qui occupent tout l'angle oriental de la cour et qui se terminent au grand escalier en vis et à la tour de la bibliothèque, achevée par Frédéric II. Ces constructions, tout à fait ruinées aujourd'hui, contenaient différentes salles et de vastes dépendances : on y reconnaît encore les cuisines et l'abattoir. Mais, au milieu de ces pans de murs écroulés, nous ne retrouvons rien qui puisse offrir un intérêt au point de vue artistique.

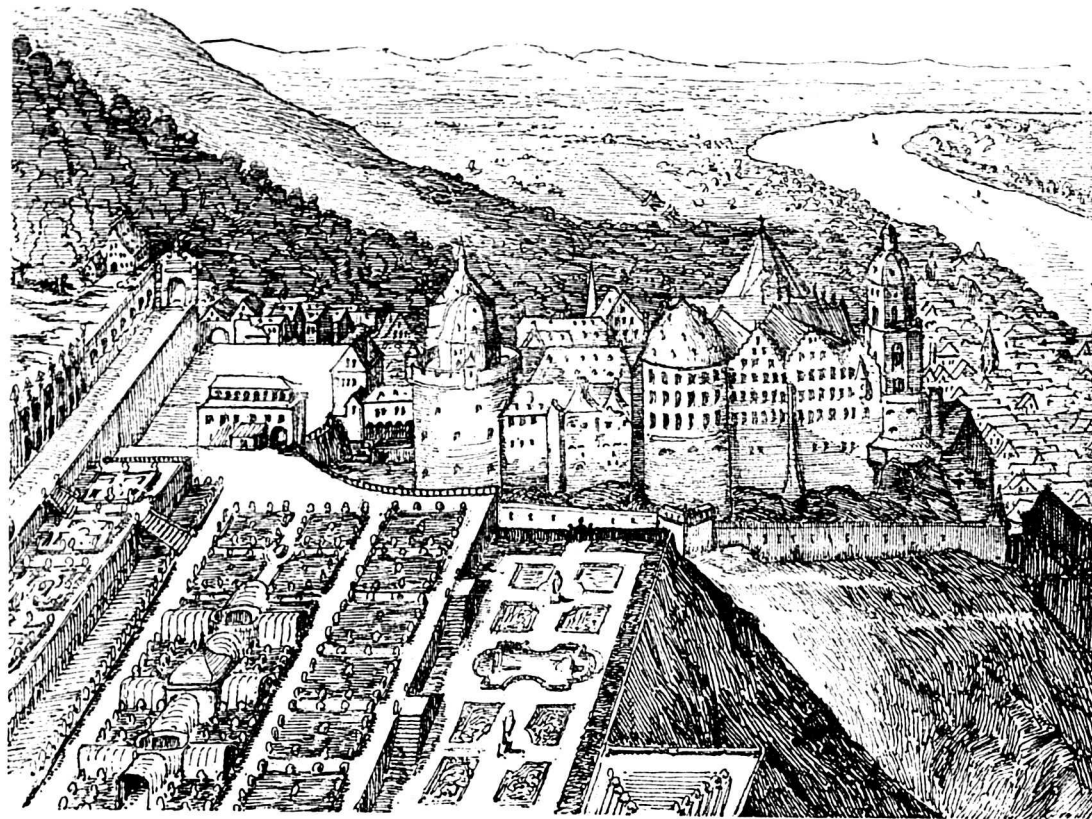
A la suite de ces ruines s'élève le magnifique palais de Othon-Henri. Parmi les exemples du style de la Renaissance en Allemagne, il faut placer au premier rang certaines parties du château de Heidelberg. Malgré les dévastations et les incendies, elles sont parvenues jusqu'à nous dans un tel état de conservation, que nous pouvons, non seulement les admirer, mais y puiser un enseignement tout particulier. La Renaissance allemande, en effet, dérive comme la Renaissance française de l'architecture romaine. Toutes deux sont venues d'Italie à la suite des guerres entreprises par Charles VIII et Louis XII.

Mais le génie français a été plus prompt à s'assimiler l'esprit de cet art nouveau ; la similitude des races y contribua beaucoup, car la France était latine. L'Allemagne est restée germanique, c'est-à-dire forte, sévère, mais un peu lente par cela même dans les conceptions. Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer en Allemagne les premiers types de la nouvelle architecture lorsque déjà en France elle avait atteint son entier développement, et de ne pas retrouver dans ses applications la légèreté et l'élégance que nous sommes habitués à rencontrer dans nos monuments.

Le palais d'Othon-Henri fut commencé vers 1550 par le duc palatin Frédéric le Sage, sous la direction du maître des œuvres, Jacques Haidern. Ce prince ne fut pas assez heureux pour assister à la réalisation de ses projets. Ce fut sous le règne de son frère et successeur Othon-Henri que les constructions furent terminées et le palais achevé.

L'Allemagne ne possède rien de plus parfait dans le style de la Renaissance. La façade, qui est encore entièrement debout, se compose d'un soubassement, d'un rez-de-chaussée et de deux étages supérieurs. C'est une véritable inspiration de l'architecture italienne, mais avec une abondance d'ornements un peu excessive ; et c'est cette ornementation si originale, si variée, si pleine de grâce et de délicatesse, qui fait le principal mérite de l'œuvre. Une porte centrale donne accès dans l'intérieur du palais. Elle est ornée et accompagnée de quatre cariatides placées deux de chaque côté, séparées par des jours qui éclairent l'intérieur. L'architecte s'est-il inspiré de celles de Jean Goujon ? ou bien le comte palatin avait-il vu, dans ses voyages en Orient, celles du fameux temple de Minerve Polias à Athènes ? nous ne pouvons le dire ; mais les cariatides du palais d'Othon-Henri ont un style, une tenue, une correction qui rappellent la fermeté de la statuaire antique. Audessus de la première corniche, nous voyons un amoncelle-





Vue générale du château de Heidelberg. (Fac-similé d'une gravure de 1620; dessin de l'auteur.)



ment de sculptures, écussons, ornements, combats d'animaux, dont les lignes sont confuses et enlèvent de la grâce à l'ensemble. Enfin, pour couronner ce portail, on a placé le buste d'Othon-Henri dans un médaillon richement orné. Ce prince était encore plus enthousiaste de ses titres, panaches et couronnes que des beautés simples et sévères de l'art dont il était le protecteur.

La façade, qui a 26 mètres de longueur, se compose de cinq travées, accusées, au rez-de-chaussée par des pilastres, en bossages, surmontés de chapiteaux ioniques; au premier étage par des pilastres saillants dont la face est ornée d'arabesques, couronnés par des chapiteaux corinthiens; au second étage par des colonnes cannelées engagées, également couronnées de chapiteaux corinthiens. Chaque travée est percée de deux fenêtres, séparées par une niche abritant une statue. La façade entière est ornée de seize statues; elles y sont introduites dans une ordonnance qui indique parfaitement la prépondérance des idées de la Renaissance et de l'esprit antique. Au rez-de-chaussée, quatre symboles de la force matérielle; au-dessus, les hommes célèbres de l'histoire romaine. Au premier étage, les vertus civiles; au second, les divinités de l'Olympe; enfin, au sommet, les maîtres des deux hémisphères. Le style de ces statues est élevé, quelques-unes sont d'une beauté véritable. Elles sont inspirées de l'art grec, dont elles ont la gracieuse élégance. C'est grâce à l'épaisseur des murailles et à la solidité de la construction, que nous pouvons admirer quelques parties de ce palais, malgré les ravages que les guerres lui ont fait subir; les portes et les ornements qui les décoraient ont été le mieux conservés; les consoles, les cariatides, les génies, les enfants, les faisceaux d'armes, les fleurs, les guirlandes, y sont employés avec un goût si parfait, si judicieusement mis en place que, malgré leur abondance, l'œil peut en apprécier toutes les exquises finesses. Néanmoins ce genre d'ornementa-

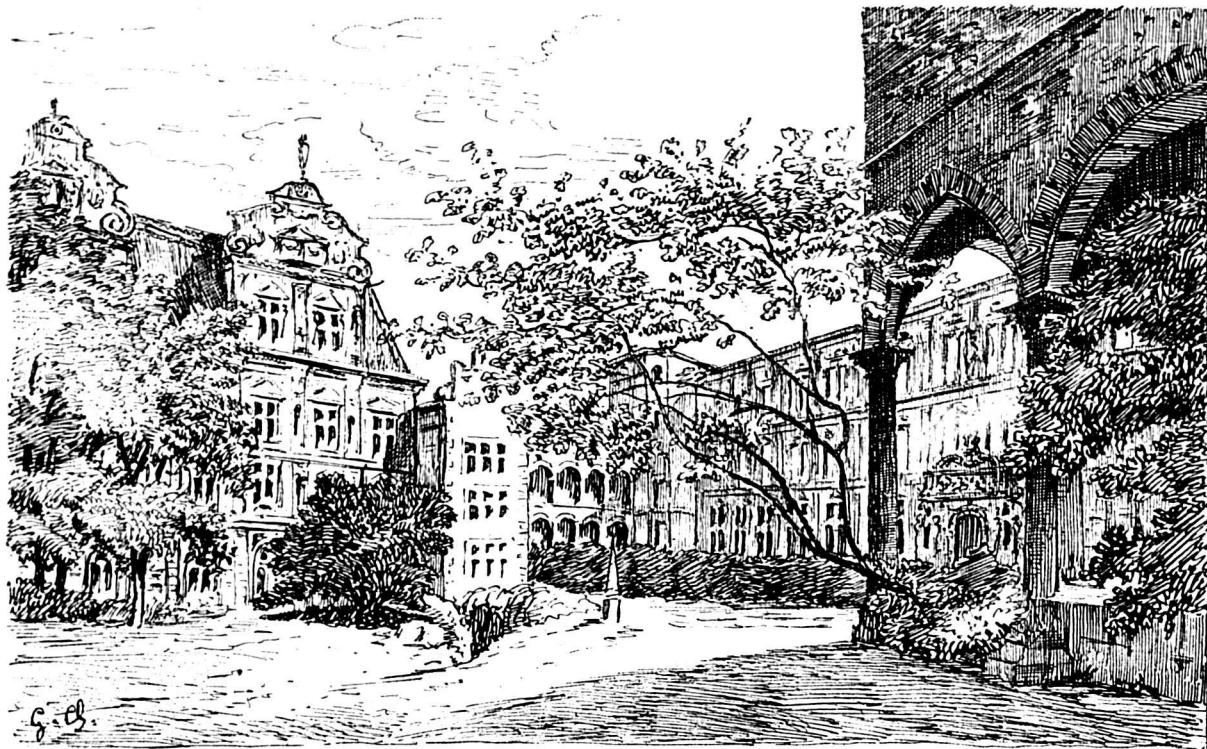
tion se distingue de celle que créèrent nos artistes français à la même époque, par quelque chose d'un peu moins délicat dans la forme et d'un peu plus recherché dans les détails qui lui donne un caractère propre et qui permettrait presque de l'appeler le style de Heidelberg.

Au nord du château, c'est-à-dire au fond de la cour en entrant par la tour carrée, s'élève le palais que fit bâtir en 1601 l'électeur Frédéric IV. Nous n'y trouvons plus la légèreté et l'élégance que nous admirions tout à l'heure ; il n'y a plus trace des règles, des principes qui ont formé la base de l'architecture de la Renaissance : nous sommes en pleine fantaisie. On doit critiquer cette profusion d'ornements, de statues de mauvais goût, cet étage de rez-de-chaussée surélevé au delà de toute proportion et ces deux pignons qui n'ont aucune raison d'être, et dont les lignes molles et contournées alourdissent toute la construction. Si cependant nous ne nous attachons pas trop sévèrement à ces critiques artistiques, il nous faut reconnaître que ce palais, dont la façade se répète du côté de la ville, fait dans son ensemble un admirable effet, et que même, dans la cour du château, entouré des lourdes constructions du moyen âge, il chante la note gaie au milieu de ce grave concert.

Ce même Frédéric IV fit établir la superbe terrasse d'où la vue s'étend sur la ville, la vallée du Rhin et les montagnes bleues des Vosges.

Enfin le duc Frédéric V fit faire de nombreux embellissements aux alentours du château et appela auprès de lui pour diriger les travaux notre compatriote Salomon de Caus. Il créa de superbes jardins, dont un dessin exécuté par lui en 1620 nous permet de nous rendre compte.

L'histoire du château de Heidelberg s'achève au milieu des sièges qu'il eut à soutenir au cours de deux grandes guerres. Pendant la première, la longue guerre de Trente Ans, il fut



Cour intérieure du château de Heidelberg.



assiégé et pris plusieurs fois par les troupes de l'Empereur, qui le démantelèrent, en firent sauter les fortifications et l'incendièrent. L'Europe ayant été pacifiée à la paix de Westphalie, l'électeur Charles-Louis fit restaurer le palais d'Othon-Henri et vint habiter celui que Frédéric IV avait fait construire. Quelques années s'étaient à peine écoulées, lorsqu'en 1688, pendant la célèbre campagne du Palatinat, les troupes françaises, sous la conduite du maréchal de Lorge, rencontrèrent à Heidelberg une armée impériale protégée par le château, qui présentait encore de sérieuses défenses. Elles dispersèrent les Impériaux et prirent d'assaut la forteresse, puis quittèrent la ville après y avoir laissé une garnison. Le général Mélac reprit Heidelberg. Quelques jours plus tard, le duc de Lorge revint à la tête de son armée et s'en empara de nouveau. A la suite de ces guerres si désastreuses, le château de Heidelberg fut abandonné par les princes palatins.

Que cherche le voyageur ? une impression, quelquefois une étude. Au château de Heidelberg il trouve l'une et l'autre, et certes il est impossible de rien rêver de plus étonnamment grandiose que l'aspect général de cette merveilleuse ruine. Deux causes, croyons-nous, viennent concourir à produire cet effet : d'abord l'extrême variété et l'importance considérable des constructions, puis la teinte rouge violacé propre à la pierre que l'on a de tous temps mise en œuvre à Heidelberg. Il est certain que les effets d'ombre et de lumière participant de cette couleur chaude sont plus violents ou, pour mieux dire, plus expressifs. De plus, la cour est plantée de quelques grands arbres et de massifs d'arbustes ; leur verdure s'allie délicieusement bien aux tons roux de la pierre, et leur silhouette, en brisant les lignes de l'architecture, ajoute à l'ensemble une ravissante poésie. Si l'on joint à ces causes la magnifique situation du château, admirablement posé sur le premier échelon de la montagne, soutenu par d'énormes contreforts et

dominant de sa masse imposante la jolie ville aux toitures variées et aux flèches élancées; si l'on songe que des fenêtres de ce splendide palais le regard embrasse un horizon immense qui s'étend presque à l'infini, et n'est borné que par les vapeurs du lointain : il faut reconnaître que le château de Heidelberg était la plus belle demeure et qu'il est aujourd'hui la plus merveilleuse ruine de l'Allemagne.





## CHAPITRE VIII

### BÂLE

Il est une ville qui occupait naguère une situation assez étrange. Elle était presque à la fois allemande, suisse et française ; elle se trouvait placée en un point où le grand-duché de Bade, le territoire suisse et cette portion de la France qui était alors le département du Haut-Rhin venaient se confiner l'un à l'autre. La frontière de France est aujourd'hui reculée de beaucoup, et la ville de Bâle, quoique chef-lieu d'un canton suisse, est restée ville allemande par son histoire, ses mœurs et sa situation.

Son origine est des plus anciennes ; au VIII<sup>e</sup> siècle elle faisait partie de l'Empire, et devenait le siège d'un évêché qui fut occupé par le célèbre Haïto, abbé de Reichenau ; Charlemagne l'honorait de son amitié particulière. Dès cette époque Bâle fut le siège d'un concile, réuni par l'impératrice Agnès ; son fils y fut couronné, sous le nom de Henri IV. Bâle devint plus tard ville libre et entra dans la ligue des villes rhénanes. Ballottée entre les prétendants à l'Empire, elle fut en plus visitée à plusieurs reprises par la peste noire, surtout pendant les années 1313 et 1348 ; puis vint un épouvantable tremblement de terre qui la détruisit en grande partie. Reconstituée, mais lentement,

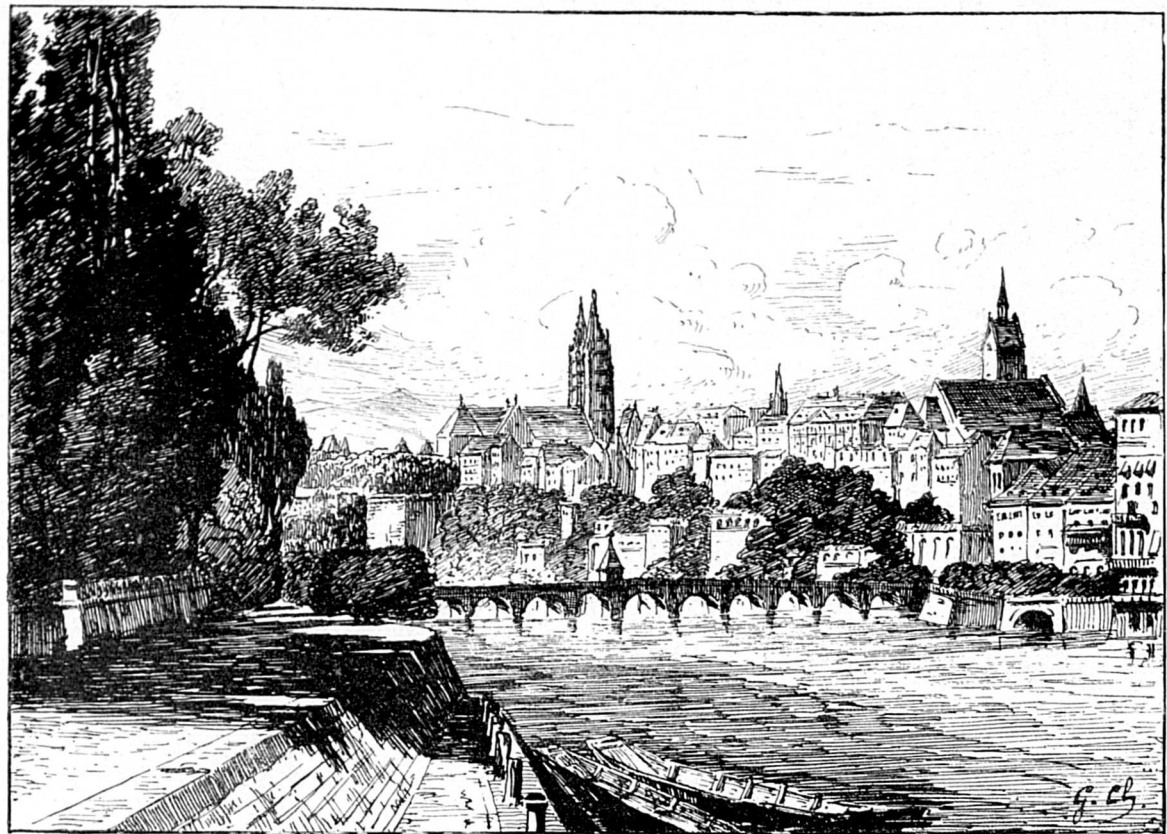
elle ne fut complètement entourée de ses murailles garnies de tours que vers la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle.

Le pape Martin V désigna Bâle pour y réunir le grand concile en 1431, sous la protection de l'empereur Sigismond; la garde en fut confiée au duc Guillaume de Bavière et la présidence au cardinal Cesarini. On y destitua le pape Eugène IV, et le prince Amédée de Savoie fut élu sous le nom de Félix V. Pour la première fois on y admit le principe de l'indépendance et de la supériorité du concile général sur le pape, en ce qui touche les décisions canoniques.

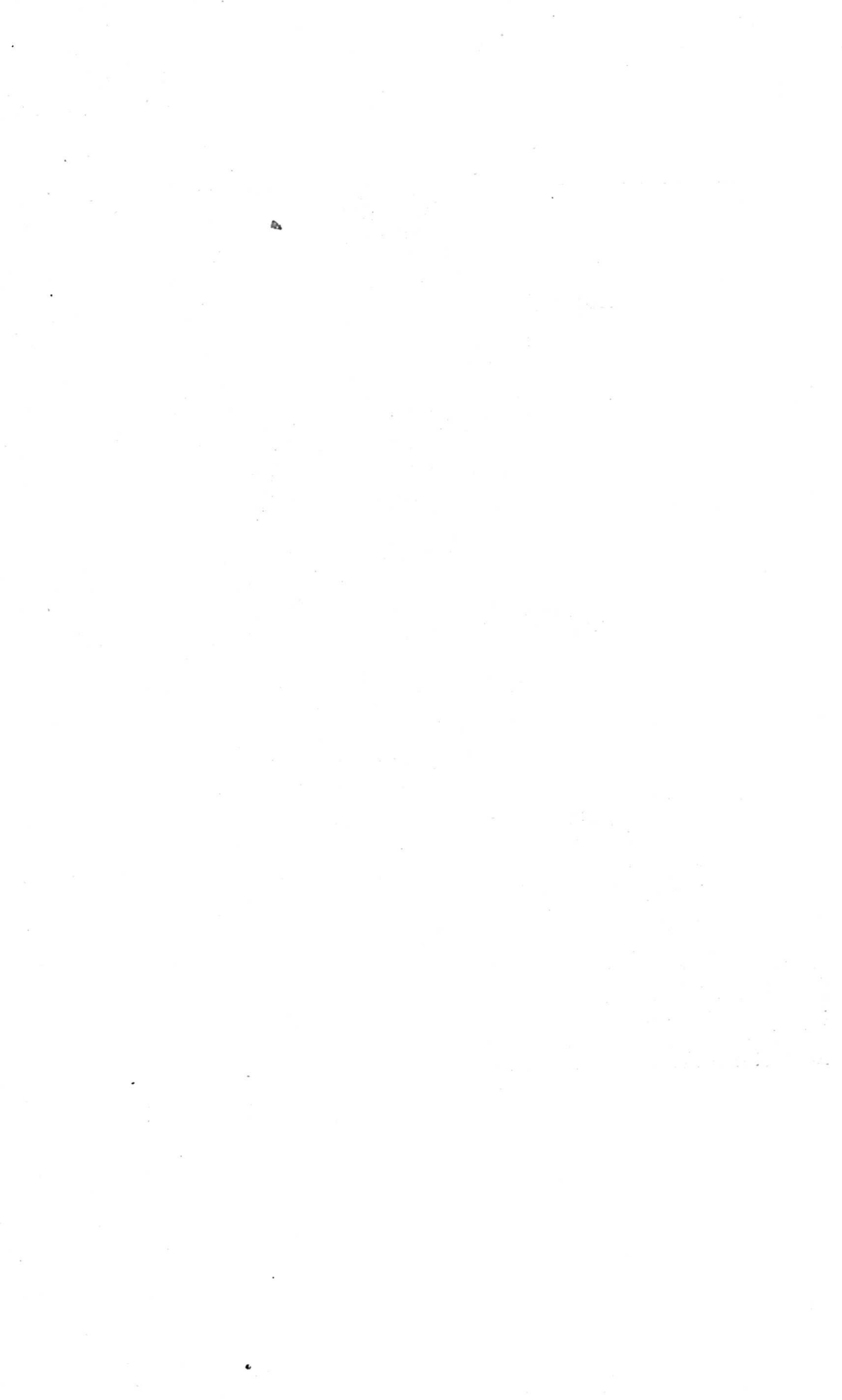
En 1501, pour se garantir des nombreuses attaques qu'elle avait à redouter, Bâle entra dans la Confédération Suisse. Vers 1529 elle accepta la Réforme sur les conseils du savant Érasme de Rotterdam.

Au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle elle n'échappa pas au contre-coup des guerres de succession, et Louis XIV fit bâtir dans son voisinage la forteresse de Huningue. Enfin, quoique possédant depuis 1814 une constitution assez libérale, un mouvement démocratique se fit forcément sentir après la révolution de Juillet. La campagne demandait la représentation dans les conseils d'après le chiffre de la population; de son côté la ville refusait d'y consentir. Il y eut des soulèvements armés et des combats, et l'on en vint à la séparation complète du canton en : Bâle-Ville et Bâle-Campagne, comme Etats indépendants l'un de l'autre; c'est le régime actuel.

Bâle est située sur le Rhin, à l'endroit où, changeant le cours de ses eaux, il prend la direction du nord et traverse majestueusement le grand-duché de Bade et la Prusse rhénane. Que de changements depuis le col de l'Oberalp, où, pour la première fois, nous l'avons rencontré, modeste ruisseau, sortant de son lac glacé; et cependant cette masse grandiose qui roule en rapides tourbillons est bien ce même petit Rhin si peu soucieux de sa grandeur vers Dysentis et Ilanz. A Reiche-

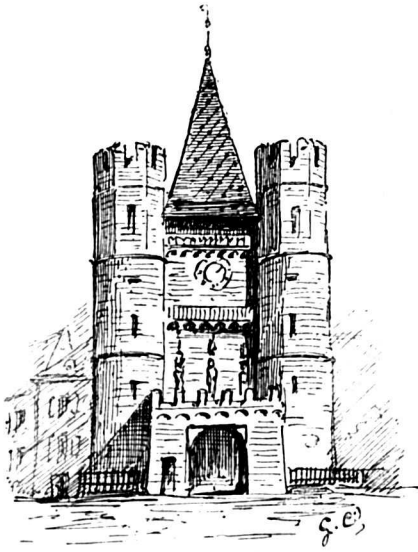


Vue de Bâle.



neau il se double, traverse le lac de Constance, se précipite en une épouvantable cataracte à Schaffhouse, et passe maintenant sous nos yeux, prêt à recevoir de nombreux navires. Mais il ne m'appartient pas de le suivre dans sa course, de raconter ici les merveilles de ses célèbres rives et de ses légendaires châteaux : nous sommes à Bâle ; il fait bon y rester.

Bâle, en allemand *Basel*, se divise en deux parties : d'un côté du Rhin, le grand Bâle, l'ancienne cité ; de l'autre, le petit Bâle, agglomération plus récente. Elles étaient reliées autrefois par un pont moitié en bois, moitié en pierre, il y en a trois aujourd'hui qui sont de belles et solides constructions. Le vieux Bâle est construit à pic au-dessus du fleuve ; ses maisons au coloris jaune, gris, rouge, aux toitures pointues, aux lucarnes élancées, plongent directement dans l'eau. La cathédrale s'élève sur une éminence de laquelle descend un véritable escalier de terrasses et de verdure. D'autres clochers émergent des toits de quelques monuments, et de belles habitations suspendent leurs jardins au-dessus de quelques vieux restes des anciennes fortifications. Ce serait peut-être Nuremberg si le Rhin coulait à Nuremberg. Aussi c'est un tout autre tableau, tant il est vrai que chaque ville a un

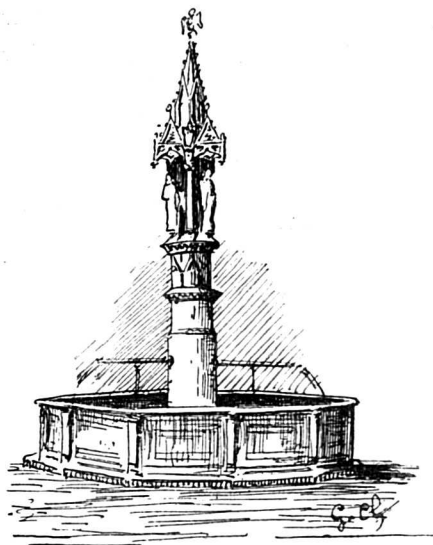


Porte Spalen.

caractère propre, que la configuration de son sol et sa vie politique finissent par lui imprimer. C'est l'âme qui agit sur le corps.

Le vieux Bâle était entouré de murailles et de portes fortifiées ; quelques portions de ces murailles sont encore encastées dans des constructions modernes, et trois des sept portes qui donnaient accès dans la cité subsistent en entier. La plus remarquable est la porte Spalen : voûte ogivale, surmontée d'un pavillon carré recouvert d'un toit pointu, et flanquée de deux tours rondes crénelées. J'ai vu à Nancy et à Tolède des portes presque semblables ; elles ont cela de curieux que toutes deux portent le nom de porte de Charles-Quint. Je crois donc volontiers que nous sommes en présence d'un type d'architecture militaire que les constructeurs appliquaient un

peu partout au xv<sup>e</sup> siècle. Comme à Tolède, les tuiles qui recouvrent la toiture de la porte Spalen sont émaillées de brillantes couleurs, et l'entrée en est défendue par une avancée fortifiée. Les deux autres portes de Bâle sont de moindre importance.



Fontaine du Marché-aux-Poissons.

En montant à la cathédrale, nous passons sur la place du Marché, décorée d'une jolie fontaine : vasque à plusieurs pans, au milieu

de laquelle s'élève une colonne surmontée d'un dais abritant des statues ; c'est un élégant morceau gothique du xv<sup>e</sup> siècle. Un des côtés de la place est occupé par l'Hôtel de Ville, vieux bâtiment peu séduisant, malgré sa corniche crénelée, les

armoiries qui décorent sa façade, et les trois arcades ogivales qui donnent accès dans la cour.

Le Munster, ou cathédrale, a été construit ou pour mieux dire reconstruit, après avoir été presque entièrement ruiné par le grand tremblement de terre de 1356. L'évêque Jean Senn le réédifia, mais certaines parties de l'ancienne église ont été conservées. Les deux tours qui la surmontent sont d'une époque plus récente, l'une du commencement, l'autre de la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Ces origines diverses se reconnaissent tout de suite et donnent au monument une lourdeur, un embarras de style qui ne lui sont pas favorables. La grande toiture de la nef, ainsi que celle des bâtiments annexés à l'église sont recouvertes de tuiles vernissées formant des dessins de coloris variés; nous avons déjà rencontré ce même genre de couvertures à la cathédrale de Botzen et à l'église de Terlan. Du côté de l'abside, une magnifique terrasse couverte de beaux arbres domine le Rhin; on la nomme la « Pfalz ». L'intérieur de la cathédrale, aujourd'hui affectée au culte réformé, conserve un ou deux beaux tombeaux, et n'a rien autre de remarquable.

On passe de l'église dans les bâtiments annexés en traversant un joli vestibule à voûtes ogivales, et l'on arrive dans un cloître, formé de plusieurs élégantes galeries, dont l'une ouvre ses arcades du côté du fleuve. Les salles où se sont réunis les docteurs de la foi sont situées dans les bâtiments élevés au-dessus de ces galeries. Les deux principales sont : la salle du concile, et celle des docteurs de l'Université, ou auditoire de théologie. Il faut se représenter ces évêques, ces savants docteurs, venant, soit avant, soit après les séances du Concile, se promener dans les charmantes galeries du cloître ornées de quelques jolis monuments funéraires, et égayées par les fleurs et les arbustes des jardins; ils reposaient leur esprit fatigué en contemplant le magnifique panorama qui se déroule sous les yeux et que l'on ne peut se lasser d'admirer.

Aujourd'hui les salles qui ont retenti de tant de discussions théologiques sont consacrées à l'exposition d'une collection d'objets du moyen âge, presque tous recueillis sur le territoire balois : c'est ce qui en fait le principal mérite. Elle se compose de quelques armes, quelques morceaux de serrurerie assez finement travaillés, quelques bons débris de sculptures, quelques instruments de musique, parmi lesquels plusieurs trompettes marines. Ici il faut une petite explication. Tout le monde se représente bien une flûte, une viole, un luth, même un clavecin : mais une trompette marine, c'est autre chose : pourquoi trompette ? je n'en sais rien ; pourquoi marine ? je ne le sais pas davantage, car l'instrument est une espèce de contrebasse monocorde qui se jouait pour donner la note dans les couvents, et que les mendiants colportaient sur leur dos pour accompagner leurs chansons. La salle du Concile contient des moulages en plâtre et les restes de la Danse des Morts. Dans celle des docteurs on a réuni de nombreux ustensiles, meubles, tentures, vitraux, qui sont exposés de façon à simuler les différentes pièces d'une habitation. Un compartiment représente la cuisine, un autre la salle à manger, un autre la chambre à coucher, etc. Nous y remarquons quelques beaux vitraux, quelques intéressantes tapisseries du xv<sup>e</sup> siècle et deux ou trois beaux bahuts, entre autres celui d'Érasme.

Il est à Bâle une peinture célèbre depuis des siècles, qui ornait à l'intérieur le mur du cimetière de l'église des Dominicains au faubourg Saint-Jean ; je veux parler de la fameuse Danse des Morts, que l'on a longtemps attribuée à Hans Holbein.

Et d'abord, qu'est-ce qu'une Danse des Morts ? Ce sujet se reproduit souvent en Suisse ; je ne l'ai rencontré nulle autre part ; il a donc trait à une idée et à un sentiment religieux tout local. Or la peste qui, à deux reprises différentes, est



venue ravager ces contrées, en 1313 et en 1348, avait fait de nombreuses victimes; les esprits en étaient restés violemment frappés : il n'est donc pas étonnant d'en retrouver la trace en plusieurs endroits du pays; aussi cette pensée de la mort apparaissant subitement au milieu des joies de l'existence a été reproduite à Lucerne, à Soleure, à Badenweiler, au petit Bâle et enfin à l'église des Dominicains. Le sujet est généralement traité dans le même esprit : c'est toujours la Mort entraînant différents personnages et formant ainsi une suite de tableaux. Les peintures du petit Bâle et de Badenweiler n'existent plus aujourd'hui; on en connaît quelques dessins conservés dans les salles de la cathédrale. Elles dataient du xiv<sup>e</sup> siècle et étaient environ de cent ans antérieures à celle qui va nous occuper.

L'artiste qui a peint la fresque de Bâle est parfaitement inconnu; mais il est certain qu'elle fut exécutée à l'époque du concile, c'est-à-dire vers 1440. A cette date Hans Holbein n'était pas encore né. Plus tard, beaucoup plus tard, vers 1568, le peintre Hans Gluber ou Kluber, en restaurant la fresque primitive, la repeignit à l'huile, et y ajouta le tableau de la Mort du peintre, en reproduisant ses propres traits. La Danse des Morts comprend 42 compositions originales et variées; le dessin en est ferme, et les figures hardiment drapées; si j'en juge par les quelques débris que j'ai pu examiner, le coloris était puissant, et cet ensemble devait faire une grande et saisissante impression. Chaque scène était accompagnée de versets, l'un dit par la Mort, l'autre répondu par le personnage.

La série commence par le prédicateur, préparant à la mort les rois, les prêtres, les nobles et les ouvriers; vient ensuite une espèce de chapelle mortuaire, d'où s'échappent deux squelettes appelant les vivants au son des instruments. Puis nous entrons dans le sujet : c'est la Mort et le Pape qu'elle convie à commencer la Danse. La figure du Pape est, dit-on,

le portrait de Félix V. Le second tableau représente l'Empereur Sigismond; le troisième, l'Impératrice. Viennent ensuite le Roi, la Reine, le Cardinal, l'Évêque, le Duc, tous personnages ayant figuré dans le concile; les autres tableaux sont consacrés aux diverses conditions sociales, et, comme il convient d'égayer un peu cette lugubre procession, voici l'Aveugle guidé par son chien : il est au bord d'une fosse, la Mort coupe la corde du chien avec des ciseaux, et l'aveugle tombe dans son propre tombeau. C'est ce qui s'appelle, dans les ateliers d'artistes, — *faire une bien bonne charge*.

Malgré la précaution que l'on avait prise d'enfermer la Danse des Morts sous une galerie recouverte d'un toit et grillée par devant, les intempéries, les accidents divers, et surtout, comme l'indique une vieille chronique, les gamins qui s'amusaient à jeter de la boue et des pierres à travers le grillage : toutes ces causes avaient fait qu'en 1805 il ne restait plus grand'chose de la peinture primitive, et le conseil de Bâle se décida à faire démolir la galerie et la muraille. Cette décision jeta le trouble dans bien des esprits et donna lieu à bien des discussions; mais enfin elle fut exécutée en 1823, et tout ce que l'on put sauver fut rassemblé au musée de la cathédrale. J'y ai compté environ 18 morceaux, représentant : la tête de l'Empereur, la tête et le buste de la Reine, celles de l'Évêque, du Duc, de la Duchesse, une partie des personnages du Comte, du Jurisconsulte, du Magistrat, du Médecin, du Gentilhomme, de la Dame, du Marchand, de l'Abbesse, de l'Ermite, du Héros, du Cuisinier et du Paysan. La Danse des Morts est donc passée à l'état de légende et de tradition ; seule la place aujourd'hui plantée de beaux arbres, qui avoisine l'église, en a conservé le nom.

Depuis une quinzaine d'années, l'église des anciens Dominicains est consacrée au culte des vieux catholiques : secte assez étrange, fort nombreuse dans le nord de la Suisse, qui

prétend que les apôtres étaient mariés, et tolère le mariage chez ses prêtres.

Le Musée, grand bâtiment en pierre, parfaitement froid et classiquement correct, renferme quelques médiocres statues et quelques médiocres tableaux modernes. Mais, à côté de ces médiocrités, c'est dans ce même musée que sont conservés les merveilleuses suites de dessins et quelques-uns des tableaux les plus remarquables de l'illustre peintre Hans Holbein.

Le jurisconsulte Boniface Amerbach commença cette collection. Il était l'ami d'Érasme et le contemporain de Holbein. Son fils et son petit-fils l'augmentèrent encore, et en 1661, à l'occasion du second jubilé de l'Université, le gouvernement de Bâle en fit l'acquisition pour la somme de 9000 thalers, environ 27 000 francs. Un autre docteur, Remi Föesch, qui vivait au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, avait aussi réuni quelques bons tableaux : il les légua à sa famille, à la condition que le possesseur devrait toujours être, obligatoirement, un docteur en droit du nom de Föesch, sinon la collection deviendrait la propriété de l'Université. Les héritiers la conservèrent jusqu'en 1823 ; à cette époque ils furent obligés, pour exécuter le testament, d'abandonner les tableaux, qui furent alors placés dans le musée.

Le principal intérêt du musée de Bâle, on pourrait presque dire sa seule raison d'être, artistiquement parlant, est la réunion des dessins et des peintures des Holbein ; cherchons donc à savoir ce qu'était chacun de ces peintres et ce qu'il a produit.

Jean Holbein était le grand-père de l'illustre Hans Holbein : c'est là son plus beau titre de gloire ; de plus il peignait, car il existe à Augsbourg, sa ville natale, un Couronnement de la Vierge, signé et daté de 1499. On connaît encore de lui une Vierge avec l'Enfant, assise sur un banc de gazon. Elle est à Mergenthau, signée Hans Holbein C. A. 1459, ce qui veut

dire *Civis Augustanus* (citoyen d'Augsbourg). Sa peinture a une tendance réaliste très prononcée, et ses têtes sont toujours des portraits. Les détails de sa vie sont inconnus.

Hans Holbein (le vieux), père de Hans Holbein (le jeune), est né à Augsbourg en 1460; il y a vécu jusqu'en 1495, époque à laquelle on le trouve encore mentionné dans les registres d'impôts de cette ville. Il est mort à Bâle, en 1518 suivant les uns, 1524 suivant les autres. Ce peintre jouissait d'une grande réputation; plusieurs villes, entre autres Francfort, lui avaient fait des commandes; mais sa ville natale garde ses meilleures compositions. La plus ancienne peinture connue de cet artiste est un grand tableau divisé en plusieurs compartiments, représentant des scènes de la Passion; deux des têtes sont les portraits des donatrices, Véronica Walburger et Christina Wœtteim, qui l'avaient payé 26 florins. Gaspar Füssli, dans son histoire des meilleurs artistes de la Suisse (Zurich, 1769), cite, parmi les tableaux de Holbein le père, deux grandes pages : la Salutation évangélique, et la Vie de Saint-Paul; ce dernier tableau porte l'inscription suivante : *Præsens opus complexit Johannes Holbein, civis Augustanus, 1504*. Parmi les œuvres de Holbein le père, il faut encore citer Sainte Madeleine et Sainte Barbe, Saint Georges combattant le dragon, et le Mariage de Sainte Catherine, patronne du couvent pour lequel Dorothée Robingen avait payé ce tableau 45 florins; il porte le millésime 1499 sur les deux cloches de l'église. Waagen cite encore de lui une Glorification du Christ, datée de 1502, qui fut payée 54 florins par Walter et ses filles Anna et Maria. Plusieurs villes d'Allemagne, Vienne, Munich, Nuremberg, Prague, possèdent encore d'autres tableaux de ce peintre.

Sigismond Holbein, frère de Hans Holbein (le vieux) et oncle du grand Holbein, est né à Augsbourg en 1456 et mort à Bâle en 1540. Nous connaissons de lui à Munich un petit

tableau signé : Vierge avec l'Enfant Jésus. Sigismond s'était joint à sa famille pour aller se fixer à Bâle où il a gravé sur bois et signait du monogramme S. H. B. On retrouve de lui quelques copies de Dürer et un alphabet orné.

Ambroise Holbein, fils aîné de Hans le père et par conséquent frère du célèbre Hans le jeune, est né à Augsbourg en 1484. Venu à Bâle avec sa famille, il y aurait travaillé à des dessins que nous retrouvons au musée de Bâle avec les dates 1515 et 1518. Parmi les tableaux qu'il peignit, nous trouvons au même musée : l'Homme de douleur, d'après Dürer, deux têtes d'enfants et deux têtes de mort. Son coloris est pâle, son dessin raide, sans ampleur et sans grâce. C'était un maître, je le veux bien, mais, comme un satellite, il ne brillait qu'en reflétant l'auréole de son frère, l'astre lumineux de la famille.

Hans Holbein (le jeune), peintre, sculpteur, graveur et architecte, est né à Augsbourg en 1498 et mort à Londres, de la peste, dit-on, en 1554 : cette date est, depuis peu, contestée, et, d'après une pièce récemment découverte par M. Blach, il faudrait placer la mort de ce grand artiste en 1543. Certains biographes ont voulu le faire naître à Bâle, mais, l'année qui suivit sa naissance, c'est-à-dire en 1499, son père finissait le tableau placé au monastère de Sainte Catherine d'Augsbourg, et les recherches récentes ne laissent plus aucun doute à cet égard.

Il fit à Bâle un premier voyage en 1513 et 1514. Il existe au musée de Bâle un exemplaire de l'Éloge de la folie d'Érasme (*Erasmi Rotterdami Moriae Enconium*) dont les grandes marges ont été couvertes par Holbein de dessins à la plume parfaitement authentiques, et qui porte en latin, à la fin de la quatrième partie : « Bâle, dans les ateliers de Jean Froben d'Hammelberg, au mois d'août 1514 ». Ces croquis tracés par Holbein ont été gravés à Bâle une première fois en 1676,

mais l'édition de 1781 est plus fidèle. Il dessina aussi les encadrements historiés de l'ouvrage intitulé *Æna Platonici de Immortalitate animæ*. Ces dessins sont marqués de l'initiale H. H. L'année suivante, ces mêmes encadrements reparaissent pour une édition donnée par Froben d'un livre d'Érasme : *Declamatio de Morte*. On trouve en 1518, non plus les initiales, mais le nom tout entier du maître : *Hans Holbein invenit*, sur l'un des encadrements composés pour l'Utopie de Thomas Morus, également édité par Froben.

Holbein fut admis dans la corporation des peintres en 1519, et en 1520 reçut le titre de citoyen de la ville de Bâle, titre qu'il a souvent joint à son nom, comme le prouve l'inscription placée sur son portrait de la galerie de Florence : *Joannes Holbenius Basilenensis sui ipsius effigiator Æ. XLV*, et qui a pu contribuer à faire croire qu'il était né à Bâle. Pendant onze années, jusqu'en 1526, Holbein enrichit de ses dessins les livres qui sortirent des presses de Froben, Cratander, Valentin Curio, Adam Petid et Thomas Wolf, imprimeurs balois.

On connaît deux alphabets authentiques d'Holbein : celui de la Danse des Morts, et celui dit des Paysans. Dans le premier il fit entrer, dans un cadre de 5 à 6 centimètres carrés, le Drame de la Mort répété 24 fois, sous les formes les plus variées. Il y a même dans cet alphabet microscopique un Jugement dernier. Le musée de Dresde possède un exemplaire complet de l'alphabet des Paysans. Nous trouvons ces lettres majuscules employées dans le *Galien* en grec publié à Bâle en 1525, dans le *Plutarque* imprimé par Cratander en 1530, et dans le *Polydore Virgile* de 1540.

Holbein peignit de très bonne heure; le musée d'Augsbourg possède un Massacre de Saint-Sébastien daté de 1515. En 1517 il avait peint le Triomphe de Jules César, d'après Mantegna, sur la façade d'une maison de Lucerne. Ces peintures ont péri, ainsi que les fresques exécutées à l'Hôtel de Ville de Bâle, et

sur une maison voisine de la Poissonnerie. Malgré ces beaux travaux, Holbein restait pauvre et l'était d'autant plus qu'il avait épousé de bonne heure une femme sans fortune.

Les dessins faits sur l'exemplaire de l'*Enconium Morie* avaient établi entre Érasme et Holbein une liaison intime, avant même que ce dernier eût fixé sa résidence à Bâle, en 1521. L'amitié d'Érasme lui valut l'estime de Thomas Morus; ce fut pour Holbein une fortune. Érasme, ayant envoyé en 1525 un de ses portraits à son ami Morus, avec une lettre lui disant qu'Holbein projetait un voyage en Angleterre, le Trésorier lui répondit : « Votre peintre, mon cher Érasme, est un artiste admirable; je crains bien toutefois que le sol de l'Angleterre ne lui soit pas aussi fertile qu'il l'a espéré. Pour qu'il ne le trouve pas tout à fait stérile, je ferai volontiers tout ce qui sera en pouvoir. — De la cour de Greenwich, le 18 novembre 1525. »

Holbein ne mit son projet à exécution que l'année suivante, sur les instances du comte d'Arundel, qui, revenant d'Italie et passant à Bâle, eut occasion d'admirer ses peintures. Pendant cette année il peignit pour le bourgmestre Jacques Meyer la Grande Madone, aujourd'hui une des perles de la galerie de Dresde.

Malgré toute l'admiration que je professe pour Holbein, je dois dire que cette fameuse Vierge, magnifique peinture, au coloris éclatant, d'une ordonnance savante, d'un superbe dessin, n'est pas la Vierge mère de Jésus-Christ. C'est une délicieuse jeune femme; elle a l'allure noble, la carnation suave, mais n'a rien de divin; et, sans vouloir rappeler ici cette expression du surnaturel et du divin, que quelques peintres italiens ont si heureusement mise en relief, je trouve chez Dürer, peintre allemand comme Holbein, une tout autre élévation de pensée, et l'expression de sentiments bien plus élevés. Aussi, à mon avis, Dürer est un grand artiste dans la plus haute accep-

tion du mot; Holbein n'est qu'un grand peintre. Il est un merveilleux portraitiste. Il étudie et rend la nature humaine en pénétrant dans ses plus intimes finesses, et l'exprime avec noblesse; aussi ce fut un portrait qui fit sa fortune; la bourgeoisie de Bâle n'était pas en état de payer son talent comme le fit la cour d'Angleterre.

Au commencement de septembre 1526, Jean Holbein quitta Bâle, et fit un court séjour à Anvers, recommandé par Érasme à son ami Pierre Ægidius. Arrivé à Londres, il se présenta chez Thomas Morus, qui le reçut à sa maison de campagne de Chelsea. Le premier soin de l'artiste fut de peindre son hôte et les membres de sa famille. Il demeura dix-huit mois environ à Chelsea, fit plusieurs portraits, et dut recommencer plusieurs fois celui de Thomas Morus, car on en connaît plusieurs authentiques : un à Windsor, un très beau au musée du Louvre : le chancelier est représenté coiffé d'une toque noire à oreilles, vêtu d'une robe noire garnie de fourrures; il a au cou une chaîne d'or de laquelle pend une croix qu'il tient de la main droite. Ce tableau provient de la collection Louis XIV. Le plus saisissant des portraits de Thomas Morus est celui qu'Holbein dessina à la plume en 1529, et que l'on conserve au musée de Bâle; il est entouré de toute sa famille. En 1527 Holbein peignit l'archevêque de Cantorbéry, Guillaume Warham; ce tableau fait partie de la galerie du Louvre; il fit en cette même année les portraits de sir Henri Guilford et celui de Bryan Tuke, trésorier du roi Henri VIII; l'année suivante, ceux de sir Richard Southwel, conseiller du roi, et de Nicolas Kratzer; ils sont tous deux au Louvre, provenant de la collection Louis XIV. Celui de Kratzer est placé dans le grand salon carré, et fait le pendant à l'Antonello de Messine. Ce sont deux chefs-d'œuvre qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Avant de suivre Holbein à Londres, où il paraît se fixer tout à fait, retournons au musée de Bâle. Nous y trouvons une



suite de plusieurs tableaux religieux : la Mort de la Vierge, Jésus en prière, la Trahison de Judas, Pilate se lavant les mains, la Cène, la Flagellation ; bien qu'attribuées à Holbein, ces peintures me semblent d'un dessin raide, d'une couleur noire ; les mouvements me paraissent exagérés ; je crois qu'ils sont plutôt l'œuvre d'Ambroise : peut-être Hans les a-t-il retouchés. Le musée compte 27 Holbein ; sans vouloir les citer tous, il faut surtout mentionner : le très beau portrait de Boniface Amerbach, sur fond bleu ; à un arbre se trouve suspendue une tablette avec inscription latine suivi des mots : *Bon. Amorbachium. Io. Holbein depingebat. A. MD.XIV. prid. eid. Octobr* ; le double portrait du bourgmestre Jacques Meyer et de sa femme Dorothee Kannengiesser, daté de 1516 ; la femme et les deux enfants du maître peints sur papier, découpé et recollé sur bois, est d'une splendide couleur ; le magnifique Christ étendu dans la tombe, avec l'inscription : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum*, date 1521 ; la Cène, qui a été presque détruite et considérablement restaurée ; une ravissante Femme blonde, délicatement peinte : *Laïs Corinthiaca*, 1526. La célèbre Passion de Notre-Seigneur, tableau d'autel en huit compartiments, passait pour le chef-d'œuvre d'Holbein ; il était autrefois conservé à l'Hôtel de Ville, et fut remis en 1770, par décret du Conseil, à la bibliothèque publique. J'ai le regret de trouver le dessin de ces tableaux parfaitement sec, le coloris sombre et sans éclat ; ils ont dû certainement être maladroitement réparés ; de plus, les figures sont relativement petites ; cela trouble et enlève de la grandeur. Le musée possède une autre Passion de N.-S. d'Holbein : c'est une suite de dix dessins, esquisses au lavis, faits pour des peintures sur verre. Ils sont superbes et encadrés d'une ornementation architecturale d'une ampleur et d'une fermeté magistrales ; ce sont dix chefs-d'œuvre, et je les préfère de beaucoup au célèbre tableau dont nous venons de parler. D'autres dessins du maître, entre autres son portrait au pastel,

et ceux du duc Jean de Berry et de sa femme, rehaussés de couleur, sont des œuvres admirables. Cette collection du musée de Bâle est tout à fait intéressante et permet d'étudier notre maître sous toutes les faces de son merveilleux talent.

Les premiers ouvrages d'Holbein pendant son séjour à la cour d'Angleterre furent le portrait de la reine Catherine d'Aragon et celui du roi Henri VIII. Il peignit ensuite : la princesse, alors âgée de treize ans, qui fut reine sous le nom de Marie Tudor; sir Thomas Wyatt, et l'évêque Fischer. Il devint bientôt le peintre attitré du roi, et fut même envoyé en Bourgogne pour faire le portrait de Christine, que Charles-Quint voulait faire épouser à Henri VIII. En 1539 il repasse une seconde fois la mer, et, par ordre du roi, va faire le portrait d'Anne de Clèves. Trompé par l'habileté de l'artiste, Henri VIII épousa cette princesse, mais il la répudia bientôt en disant : « C'est une jument de Flandre que vous m'avez fait épouser, au lieu d'une Vénus que m'avait représentée Holbein ». Il n'en fit pas moins, plus tard, les portraits de Catherine Houvard, et de Catherine Parr, sixième femme du roi.

En dehors de ces portraits, Holbein peignait, en Angleterre, quelques grands tableaux, entre autres la Corporation des barbiers, et Henri VIII donnant une chartre; je ne les ai pas vus et ne puis me prononcer sur leur mérite. Il fit une magnifique suite de dessins que l'on appelle les Simulacres de la Mort. Les Anglais disent qu'Holbein avait peint ces images de la Mort sur les murs du palais de Whitehall, mais elles furent dévorées par un incendie en 1697.

Holbein fit encore une autre suite de 92 très beaux dessins pour l'Ancien Testament, etc., etc.

Tant de travaux auraient dû enrichir leur auteur; et pourtant, dans les livres de comptes tenus par Bryam Tuke, trésorier de Henri VIII, on voit mentionner des paiements faits par avance à Holbein, ce qui n'indiquait pas un grand état de

fortune. Le même livre de comptes mentionne un paiement de dix livres sterling à lui fait pour frais d'un voyage sur le continent. En effet il vint à Bâle, mais n'y fit qu'une courte apparition ; il n'y retrouva plus Érasme , mort depuis deux ans, ayant à peine survécu au supplice de son ami Thomas Morus. De retour à Whitehall, Holbein reprit ses habitudes et retomba sous l'empire de la cour ; ce fut là que la mort vint le surprendre dans la force de l'âge. Il n'avait que quarante-cinq ans.



## APPENDICE

### LISTE DES PRINCIPAUX PEINTRES DES MUSÉES DE VIENNE ET DE MUNICH

---

#### ÉCOLES ALLEMANDES ET FLAMANDES

1. Van Eyck, 1386-1440.
2. Wohlgemuth, maître d'Albert Dürer, 1434-1519.
3. Memling (Hans), né près de Bruges, 1458-1495.
4. Holbein (Sigismond), frère de Johan, 1456.
5. Holbein (Johan) (le vieux), 1460-1524.
6. Holbein (Ambroise), 1484.
7. Holbein (Hans), né à Augsbourg, fils de Johan, neveu de Sigismond, 1495-1554.
8. Albert Dürer, né à Nuremberg, 1471-1528.
9. Kranach (Lucas), 1472-1553.
10. Kulmbach, 1490-1545.
11. Schöffner, 1508-1541.
12. Porbus (F.), né à Bruges, élève de Pierre Porbus, 1540-1580.
13. Porbus (F.) (le jeune), fils du précédent, né à Anvers, 1570-1612.
14. Neef (Peter), né à Anvers, 1570-1639.
15. Rubens (Pierre-Paul), né à Anvers, élève de Van Ort et de Otto Venius, 1577-1640.
16. Hals (F.), 1584-1666.
17. De Vos (Cornelius), 1585-1651.
18. Wynants (Jean), 1600-1670.
19. Teniers (David) (le vieux), 1582-1649.
20. Teniers (David) (le jeune), né à Anvers, élève de son père, 1610-1694.
21. Terburg (Gérard), élève de son père, 1610-1681.

22. Van Dyck, élève de Rubens, 1599-1641.
23. Rembrandt (Paul), né à Leyde, 1606-1674.
24. Dow (Gérard), né à Leyde, élève de Rembrandt, 1613-1680.
25. Bol (Ferd.), 1611-1681.
26. Pauditz, 1610.
27. Metzu (Gabriel), né à Leyde, 1615-1639.
28. Ruysdaël, né à Harlem, 1636-1681.
29. Horsdekœter, 1636-1695.
30. Mieris (François), né à Delft, élève de Gérard Dow, 1635-1681.
31. Denner (Balth.), 1685-1749.

## ÉCOLES ITALIENNES ET ESPAGNOLES

1. Giotto (Angioletto), élève de Cimabué, 1266-1334.
2. Orcagna (André Cione), peintures du Campo Santo de Pise, 1329-1389.
3. Fra Angelico (Giovanni da Fiesole), 1387-1455.
4. Bellini (Gentile), 1421-1501.
5. Bellini (Jean), frère du précédent, 1426-1516.
6. Mantegna (Andrea), né à Padoue, élève de J. Bellini, 1430-1505.
7. Antonello de Messine, 1445-1478.
8. Perugin (Pietro Vannucci), maître de Raphaël, 1446-1524.
9. Carpaccio (Vittore), 1450-1522.
10. Lippi, 1450-1504.
11. Vinci (Léonardo da), 1452-1519.
12. Francia (Francisco Raibolini), 1460-1533.
13. Andrea del Sarto Vannucchi, né à Florence, 1428-1530.
14. Palma (Giacomo) (le vieux), 1473-1521.
15. Buonarroti (Michelangiolo), 1475-1564.
16. Tiziano Vecellio, élève de Gentile Bellini et de Giorgione, 1477-1576.
17. Raffaello Sanzio, né à Urbain, élève de son père et du Pérugin, mort à Rome, 1483-1520.
18. Sebastiano dal Piombo, 1485-1547.
19. Jules Romain (Pippi), né à Rome, élève de Raphaël, 1492-1546.
20. Correggio (Antonio Allegri), né à Correggio, 1494-1534.
21. Tintoretto (Jacopo Robusti), né à Venise, élève du Titien, 1512-1594.
22. Vasari (Giorgio), 1512-1574.
23. Veronese (Paolo Caliari), 1528-1588.
24. Baroccio, né à Urbain, 1528-1612.
25. Caracci (Lodovico), né à Bologne, élève du Tintoret, 1554-1619.
26. Caracci (Agostino), cousin du précédent, né à Bologne, 1557-1602.
27. Caracci (Annibale), frère du précédent, né à Bologne, 1560-1609.
28. Caravaggio, 1569-1609.

29. Albano, 1578-1660.
30. Ribera (dit l'Espagnolet), élève de Caravaggio, mort à Naples, 1588-1656.
31. Guercino, 1590-1666.
32. Zurbaran (F.), 1598-1662.
33. Velasquez (Rodriguez da Sylva), né à Séville, élève de Herrera le vieux, 1599-1660.
34. Claude Lorrain, 1600-1678.
35. Dolci (Carlo), 1616-1686.
36. Murillo (Bartholomeo Esteban), né à Séville, élève de Velasquez, 1608-1682.

FIN





# TABLE DES MATIÈRES

---

## CHAPITRE PREMIER

### SUISSE

Le mont Blanc. — Martigny. — Sion. — Glacier du Rhône. — Le Pont du Diable. — Vallée du Rhin. — Coire. — Col de la Fucla. — Süss. — Schuls et Vulpera.....	1
--	---

## CHAPITRE II

### TYROL

Hoch-Finstermünz. — Landeck. — L'edelweiss. — Insprück. — La Maison au toit d'or. — L'église des Franciscains. — Le tombeau de l'empereur Maximilien. — La Chapelle d'argent. — Château d'Ambras. — Passage du Brenner. — Forteresse de Franzensfeste. — Château de Trostburg. — Botzen. — Sigmundskron. — Terlan. — Méran. — Château de Tyrol. — Vallée de l'Adige. — Trente. — Château d'Arco .....	29
---	----

## CHAPITRE III

### AUTRICHE

Route de Venise à Trieste. — Goritz. — Trieste. — Miramar. — Passage du Semmering. — Vienne. — Aspect général. — Les voitures. — Le Burg. — L'église du couvent des Augustins. — Couvent des Capucins. — Sépulture de la famille impériale. — Le Prater. — La cathédrale Saint-Étienne. — L'Église votive. — Les nouveaux quartiers. — L'Hôtel de ville. — Anniversaire de la levée du siège de 1683. — Les jardins. — La musique. — L'Opéra. — Schœnbrunn. — Le Belvédère. — La galerie de tableaux et la collection Ambras. — La collection Liechtenstein. — L'Albertina.	55
---	----

## CHAPITRE IV

## ARCHIDUCHÉ D'AUTRICHE

- Abbaye de Melk. — Linz. — Gmunden. — Ischl. — Saint-Wolfgang.  
— Salzburg. — Pèlerinage de Maria-Plain..... 87

## CHAPITRE V

## MUNICH

- Fêtes d'octobre. — La *Bavaria*. — Tombeau du duc de Leuchtenberg. — La cathédrale. — Tombeau de l'empereur Louis III. — Le Musée National. — La Glyptothèque. — La salle des Éginètes.  
— La Pynacothèque..... 101

## CHAPITRE VI

## NUREMBERG

- Aspect général des remparts. — L'église Saint-Laurent. — Saint-Sébald. — Les fontaines. — Maison d'Albert Dürer. — Hôtel de ville. — Le Burg. — Les anciens poètes. — Les marchands de bibelots..... 119

## CHAPITRE VII

## HEIDELBERG

- L'Université. — Les origines. — Plan général du château. — Palais de Rupert IV. — Palais d'Othon-Henri. — Palais de Frédéric IV.  
— La guerre de Trente Ans et la destruction du château..... 141

## CHAPITRE VIII

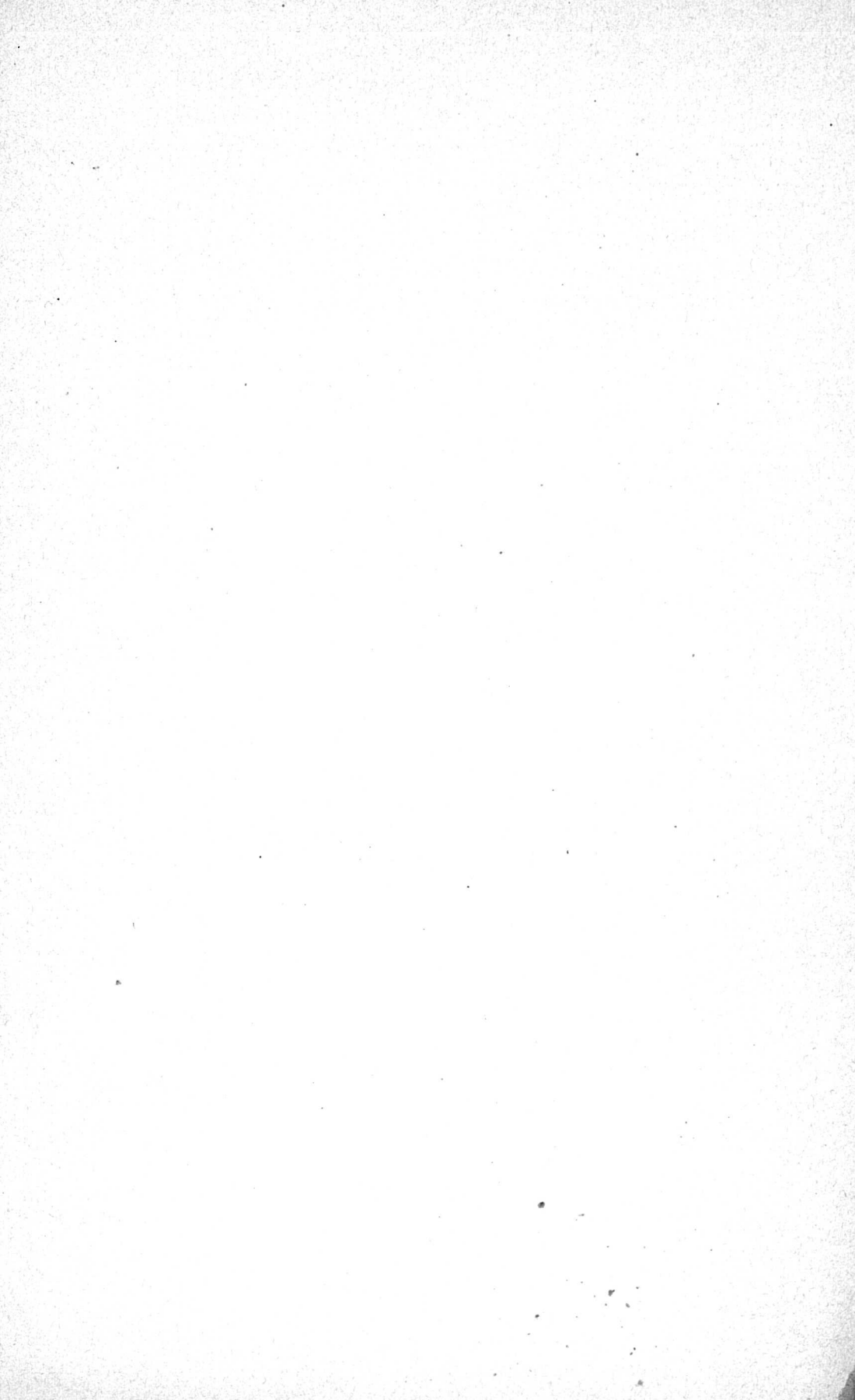
## BALE

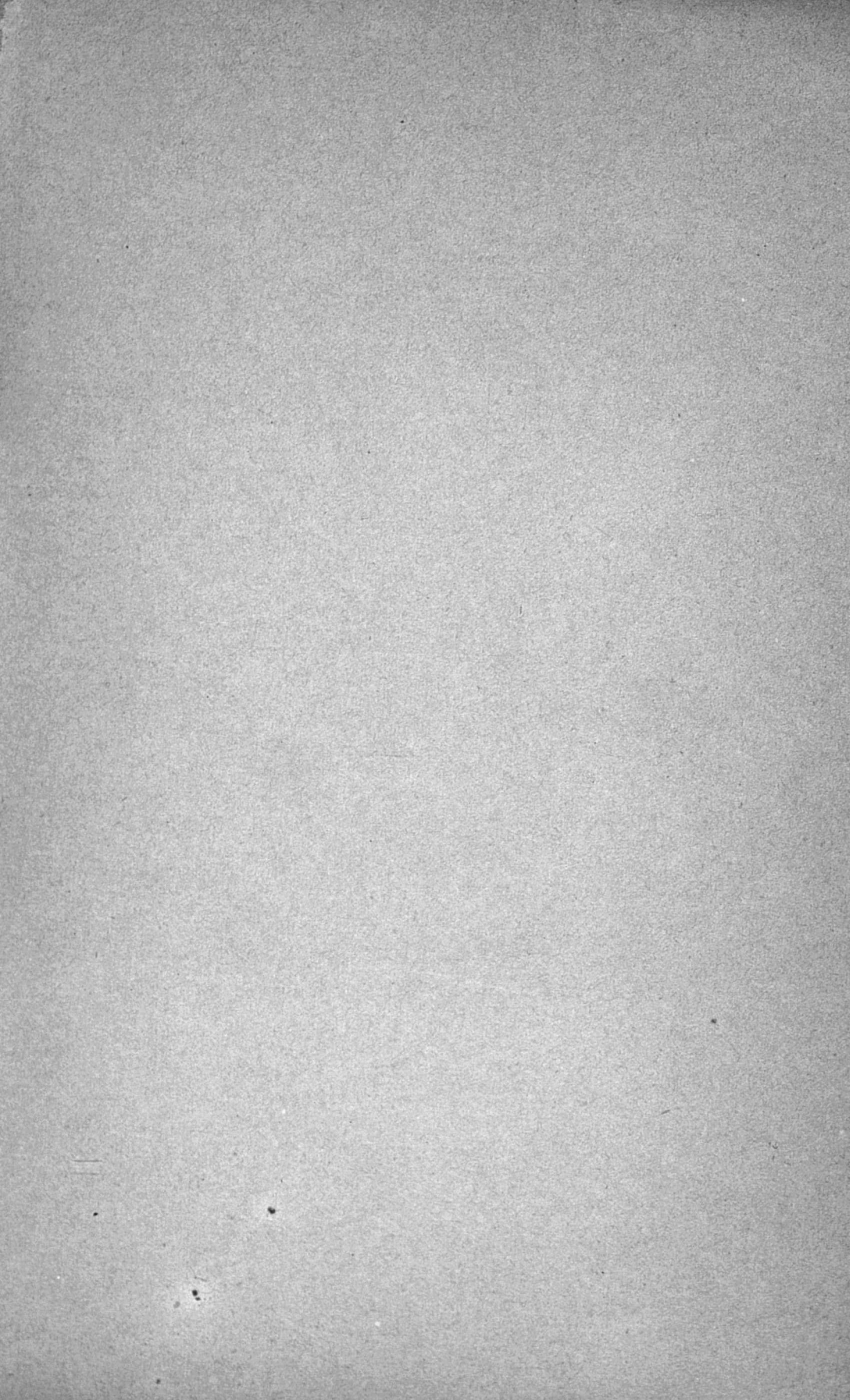
- Histoire de la ville. — Son aspect et ses monuments. — La cathédrale et la salle du Concile. — Le musée de peinture. — Les Holbein. — La Danse des Morts..... 157

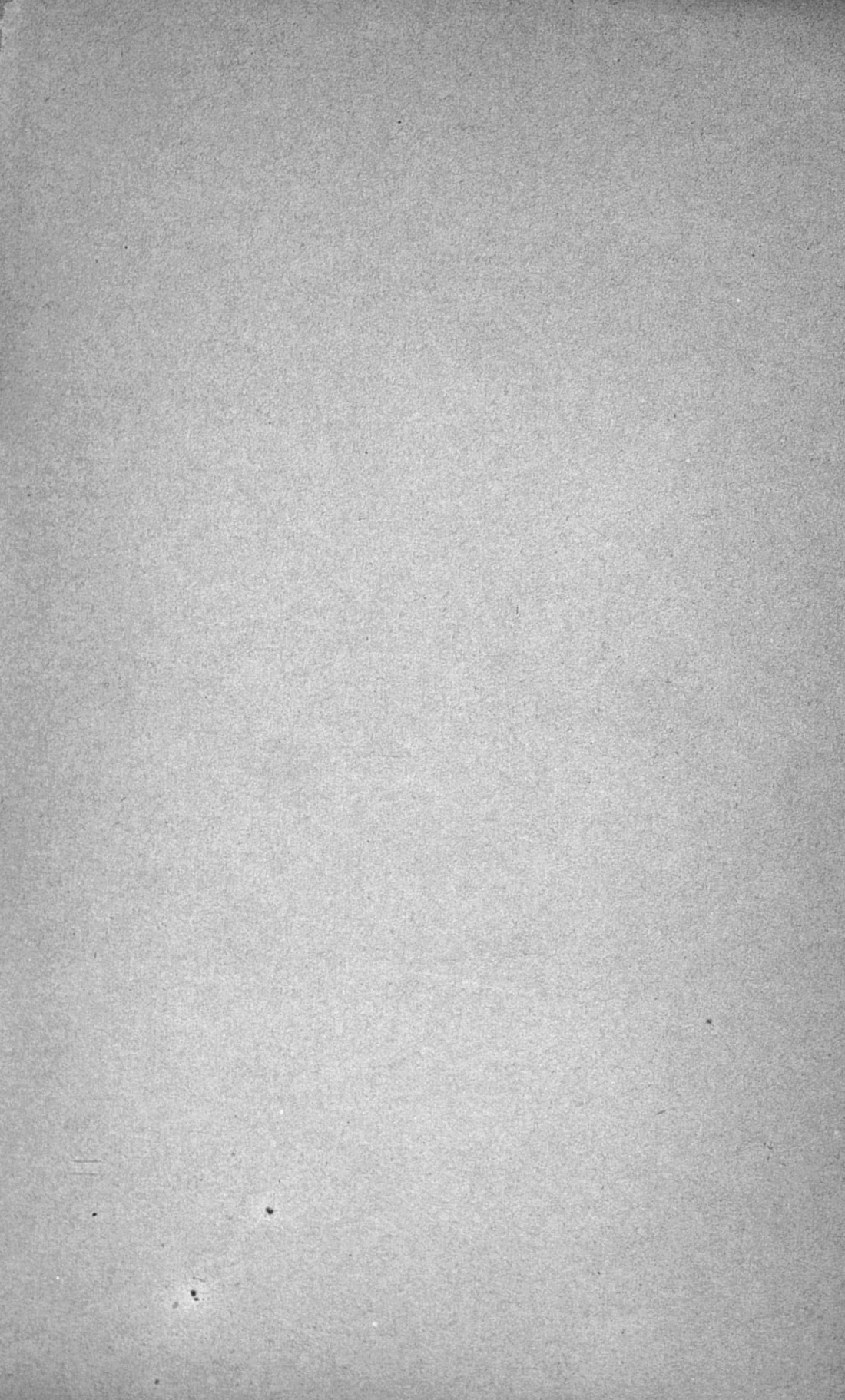
## APPENDICE

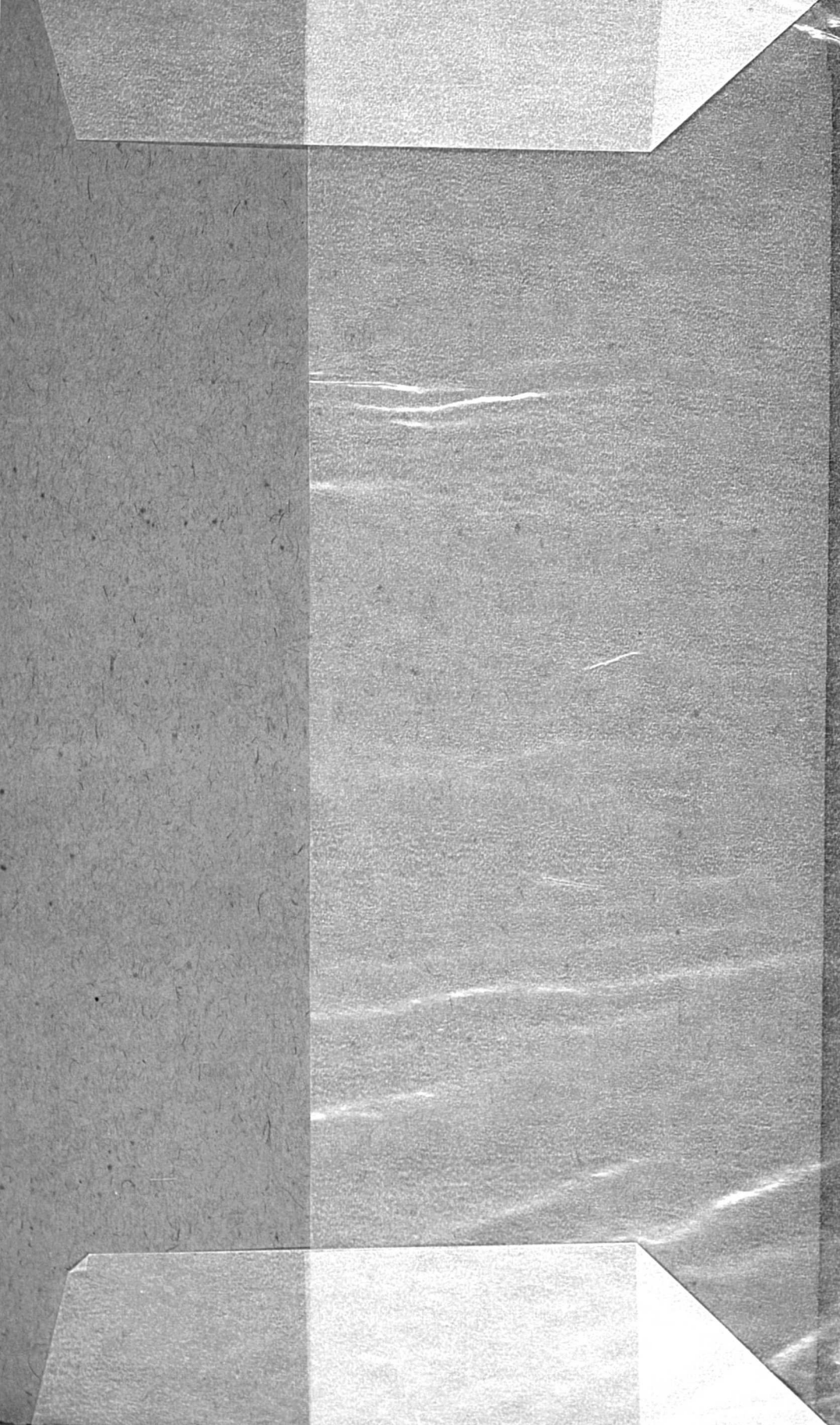
- Liste des principaux peintres des musées de Vienne et de Munich. 177













---

COULOMMIERS. — TYPOG. P. BRODARD ET GALLOIS

---